L'Avant-Scène

femina-théâtre

210

Sommaire

LA PETITE MOLIÈRE
de Jean Anouilh et Roland Laudenbach

PRÉSENCE DE MOLIÈRE
par Jean Anouilh

SCÈNES A QUATRE
1 acte inédit d'Eugène Ionesco

Paul Guimard raconte :
BECKET OU L'HONNEUR DE DIEU
de Jean Anouilh

L'actualité théâtrale :
TÊTE D'OR

BI-MENSUEL ● 15 DECEMBRE 1959





QUELQUES SCÈNES DE "LA PETITE MOLIÈRE"



MADELEINE (*Madeleine Renaud*). — Ma petite, il ne faut pas que tu croies non plus ce qu'on t'a dit sur notre état dans ton couvent.



Reportage photographique : **Pic**

MOLIÈRE (*Jean-Louis Barrault*). — C'est malheureux de ne pouvoir jamais travailler tranquille !

Jean-Louis Barrault dans le rôle de « MOLIÈRE »
Photo Pic



ARMANDE (*Catherine Anouilh*). — Vous êtes courageux. Vous n'avez peur de rien, jamais. C'est vous que j'aime. Sur la lettre, c'est de vous que je parlais.

MOLIÈRE (*J.-L. Barrault*). — Tais-toi !

MADELEINE (*Madeleine Renaud*). — Et ce n'est pas seulement la différence d'âge. Ce serait inhumain, voilà tout. Ça ne serait pas seulement laid. Ça serait inhumain.





UN CLIENT DU BARBIER. — Méfie-toi des églises ! Une fois, la mienne, elle savait que je la suivais ; elle va au confessionnal. J'y guettais sa croupe derrière le rideau. Tout à coup, je trouve qu'elle se tortille un peu trop, pour confesse. Tu sais qui était dans la boîte ? Son galant !

MOLIÈRE, *soudain*. — Ça va comme ça, mon vieux. Je suis pressé.

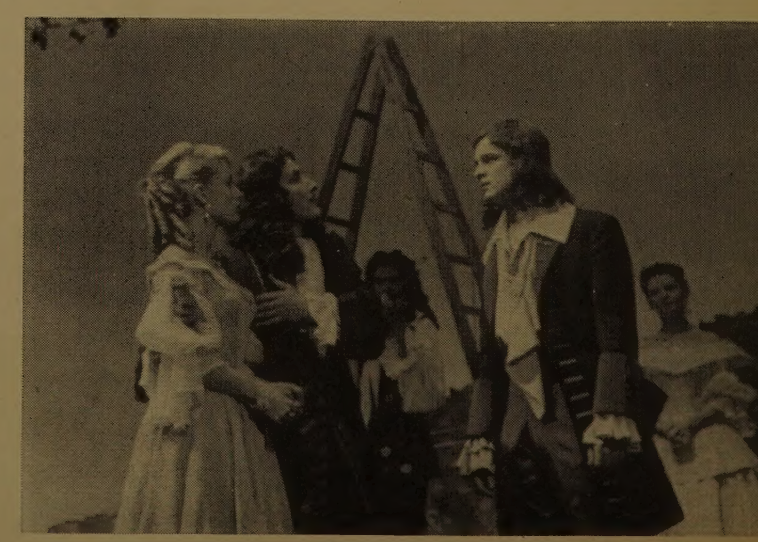
LA DUPARC (*Pascale Roberts*). — Cette vieille peau ! Elle en a fait des histoires l'autre soir. Eh bien, elle est parfaite dans la vieille reine. C'est elle, quoi !

LA DE BRIE (*Simone Valère*). — Te vantes pas, va ! C'est toi, dans quinze ans. Le talent en moins.





LES COMÉDIENS DANS LES COULISSES. — Ça a marché. Moi, j'ai été très mauvais. Vous avez vu mon trou du trois ? J'avais l'impression qu'il me regardait tout le temps. J'avais un trac !



ARMANDE (*Catherine Anouilh*). — Oui, je vous le promets. Je serai gentille avec lui.



ODEON-THEATRE DE FRANCE
DIRECTION : RENAUD-BARRAULT

●

SCENARIO DE
JEAN ANOUILH ET ROLAND LAUDENBACH

●

DIALOGUES DE JEAN ANOUILH

●

MISE EN SCENE DE
JEAN-LOUIS BARRAULT

●

DECORS ET COSTUMES DE
JACQUES NOEL

●

COSTUMES, COLLABORATION
MARIE-HELENE DASTE

●

MUSIQUE DE
JEAN-MICHEL DAMASE

●

ORCHESTRE DE
ANDRE GIRARD-SERGE FOURNIER

●

MARIONNETTES DE
GEORGES TOURNAIRE ET ROBERT GOUGE

par Paul-Louis Mignon


Photo Pic

ANOUILH JEAN

Né à Bordeaux le 23 juin 1910, il a huit ans quand il arrive à Paris. Elève à l'Ecole primaire supérieure Colbert, puis au collège Chaptal, il a commencé à écrire toutes sortes de pièces dès l'âge de douze ou treize ans... « *de fausses pièces* », dit-il aujourd'hui.

Il suit, un an et demi, les cours de la Faculté de Droit, puis entre dans une maison de publicité.

« *J'y ai pris des leçons de précision et d'ingéniosité qui m'ont tenu lieu d'études poétiques.* Et il ajoute : « *Encore maintenant, il me vient sans cesse des idées publicitaires. D'ailleurs le slogan suppose une précision des mots dans la phrase qui rejoint la rigueur nécessaire des répliques au théâtre. Une réplique porte selon une ordonnance précise. Changez-la et il ne se passe plus rien !* »

C'est dans la maison de publicité qu'il fait connaissance de Jean Aurenche avec qui il écrit sa première pièce — la première de celles qui ont été jouées par la suite — « Humulus le muet » ; il a dix-neuf ans.

Du théâtre, il ne connaît alors que les textes publiés par la *Petite Illustration* ; il professe une grande admiration pour Pirandello et Claudel, et la création de « Siegfried » de Giraudoux, au printemps de 1928, est pour lui un choc.

« *Je savais la pièce par cœur et avais tellement dans l'oreille les intonations de Jouvet que je pouvais les imiter !*

Le secrétaire général de Louis Jouvet, Georges Neveux, accaparé par le cinéma, suggère au « patron » de le remplacer par Jean Anouilh. Celui-ci, ignorant tout de la pratique du métier (et il le demeurera faute de conseils et d'instructions) occupe le poste à la fin de 1930, inutilement, étrangement solitaire dans son bureau de la Comédie des Champs-Elysées, en attendant le service militaire.

Il écrit toutefois, et *L'Hermine* est créée au Théâtre de l'Œuvre par Pierre Fresnay (1932).

« *Après, j'ai décidé de ne vivre que du théâtre et un peu du cinéma.*

Cette même année, il écrit *Jézabel*, mais convaincu qu'on ne la jouera jamais, il a l'idée de composer un divertissement où il croit rassembler tous les trucs boulevardiers. Il le soumet au directeur du Théâtre Michel, Robert Trébor, qui l'envoie promener : c'est *Le Bal des Voleurs !*

Il connaît encore un échec avec *Mandarine* — écrite avant *L'Hermine* — que Madeleine Ozeray crée à l'Athénée en 1933.

Alors, il vend aux producteurs de films des gags pour cent francs. Surtout, les droits cinématographiques de *Y'avait un prisonnier*, créé aux Ambassadeurs, sous la direction de Marie Bell en 1935, sont achetés par les Américains — qui n'en font rien — mais ils lui assurent pendant deux ans la liberté d'écrire... *Le Voyageur sans bagages* (1936).

Pour une fois, Louis Jouvet semble s'intéresser à une de ses pièces et se propose de la monter. Comme il tergiverse, Jean Anouilh la porte brusquement à Georges Pitoëff qui la crée en 1937, comme il le fera de *La Sauvage* (1938), écrite dès 1934 et que Charles Dullin a longtemps retenue.

La création, en septembre 1938, du *Bal des Voleurs* par André Barsacq et la Compagnie des 4 Saisons est le début d'une longue collaboration avec celui qui va devenir le directeur de l'Atelier et qui inaugure sa direction avec une reprise du *Bal des Voleurs* (1940).

Ce sera *Le Rendez-vous de Senlis* et *Eurydice* (1941), *Antigone* (1944), *Roméo et Jeannette* (1946), *L'Invitation au Château* (1947), *Colombe* (1951) et *Médée* (1953).

Cependant Yvonne Printemps et Pierre Fresnay ont créé *Léocadia* à la Michodière (1940) et Claude Sainval et Roland Pietri à la Comédie des Champs-Elysées : *Ardèle ou la Marguerite* et *Episode de la vie d'un auteur* (1948), *La Valse des toréadors* (1952), *Cécile ou l'école des pères* (1954), *Ornifle ou le courant d'air* (1955) et *L'Hurluberlu ou le réactionnaire amoureux* (1959).

La Compagnie Renaud-Barrault a créé *La Répétition ou l'amour puni* au Théâtre Marigny (1950) et *La Petite Molière* au Festival de Bordeaux, puis au Théâtre de France-Odéon (1959) et Marguerite Jamois a monté au Théâtre Montparnasse - Gaston Baty *L'Alouette* (1953), *Pauvre Bitos ou le Dîner de têtes* (1956) et *Becket ou l'honneur de Dieu* (1959).

Jean Anouilh a encore signé l'adaptation de *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill avec Paule de Beaumont (1953) et de *Il est important d'être aimé*, d'Oscar Wilde avec Claude Vincent (1954) à la Comédie des Champs-Elysées.

Son adaptation de *La Nuit des Rois* de Shakespeare, avec Claude Vincent, a été présentée par Douking au Festival de Toulon (1957).

« *L'honneur pour un auteur dramatique*, déclare Jean Anouilh, *c'est d'être un fabricant de pièces. Nous devons d'abord répondre à la nécessité où sont des comédiens de jouer chaque soir des pièces pour un public qui vient oublier ses ennuis et la mort. Ensuite, si, de temps à autre, un chef-d'œuvre s'affirme, tant mieux !* »

PRÉSENCE DE MOLIÈRE

Par Jean Anouilh [1]

C'EST sans doute au pied des monuments qu'on dit le plus de bêtises...

Peut-être y a-t-il un vague sentiment d'impunité : c'est si patient les morts ! Et les vivants, eux, sont toujours d'accord — quel que soit le discours. Celui qui parle s'écoute — il est généralement le seul — et ceux qui l'écoutent, se parlent. A voix basse. Un certain attendrissement sur le défunt, entrecoupé de petites méchancetés qui se veulent une grande franchise — une comparaison inquiète, mais finalement optimiste, sur l'état des reins et des foies. — Quel âge avait-il au juste ? — Ou l'aveu ingénu si le discours est long — il fait faim au pied des monuments — que les hors-d'œuvre seront les bienvenus tout à l'heure...

Car les vivants, dans leur sagesse, ont accoutumé de parler des morts juste un peu avant le déjeuner...

Pourtant nous, que voici tous encore une fois déguisés, dans des costumes approximatifs, au pied de cette pierre taillée qui n'est probablement pas ressemblante, je n'ai pas le sentiment que nous soyons odieux, ni grotesques.

D'où vient qu'il reste quelque chose d'inexplicablement gentil dans cette cérémonie annuelle d'hommage à Molière ? D'où vient que celui qui a su le mieux percer et buriner, en quatre traits, les petits ridicules des hommes ne sourit sans doute pas de nous en ce moment ? De la seule chose qui sauve toujours les hommes d'eux-mêmes, en fin de compte : d'un peu d'amour.

Beaucoup d'entre nous, ici, sont indifférents à Molière, et ne sont venus que pour Paris ; un certain nombre même lui est hostile — soit intellectualité, soit manque de contact charnel vrai avec la France, il y a beaucoup de gens intelligents qui n'aiment pas Molière — comme il y en avait beaucoup du temps de Molière.

C'est une erreur de croire qu'Oronte était un sot et de le jouer ainsi. Il est probable que, dans la société du XVIIe siècle, Oronte était intellectuellement plus évolué et peut-être même plus intelligent que Molière. Mais vous voyez où cela l'a mené ? A faire rire de lui les écoliers, tous les jeudis, pendant trois siècles.

L'intelligence, notre déesse — on s'en apercevra sur des ruines — ne peut rien seule. Si Molière n'avait été qu'intelligent, nous ne serions pas là ce soir, autour de lui.

Nous ne serions peut-être même pas là s'il n'avait eu que du génie. On fait chaque année un hommage à Racine, mais pas ce geste de tendresse, presque filial, de tous ces vieux enfants déguisés autour de lui.

Je crois que ce dont nous remercions surtout Molière, ici ce soir, et chaque fois que nous pensons à lui dans le secret de nos cœurs : c'est d'avoir été un homme.

Et il faut croire que c'est une qualité assez rare chez un homme de lettres pour avoir suscité tant d'amour, d'étonnement et de fidélité.

Quelqu'un a dit un jour, qui ne pensait pas à lui, l'homme est un animal inconsolable et gai. Et, jamais, en voulant définir l'homme, personne n'a trouvé deux mots plus justes pour définir Molière.

Le XVIIe siècle, profondément viril et chrétien, a été un siècle noir. Il a eu ses abîmes, mais il ne les faisait pas complaisamment visiter comme nous, une lampe à la main. Il construisait dessus un édifice de convention aussi harmonieux et, volontairement, aussi faux que possible.

Car la convention, qui sert par la suite de

(1) *Ce texte a été lu à la Comédie-Française, le 15 janvier 1959, date anniversaire de la naissance de Molière.*

refuge aux faibles, est toujours une invention des forts.

Molière, dans un moule de comédie raisonnable, a écrit le théâtre le plus noir de la littérature de tous les temps.

On tue beaucoup plus chez Shakespeare, on semble y trahir davantage ; mais, toutes ces noirceurs, tous ces coups de couteau et ces coupes de poison se parent de je ne sais quelle musique, de je ne sais quel prestige d'opéra qui font, du Mal même, quelque chose de consolant et de poétique. La tragédie grecque avec ses yeux crevés et ses cadavres est apaisante ; et l'on ne sort point abattu de tant d'horreur, mais fier d'être encore si grand, quoique si petit, en face des dieux.

Molière a épinglé l'animal-homme comme un insecte, et avec une pince délicate, il fait jouer ses réflexes. Et l'insecte-homme n'en a qu'un, toujours le même, qui fait tressaillir sa maigre patte, au moindre attouchement : celui de l'égoïsme.

Fouillez le cœur d'Argan, derrière sa peur de la mort et son ridicule, vous trouvez un égoïsme forcené. Fouillez le cœur d'Arnolphe: l'homme qui a élevé depuis son enfance la petite génisse Agnès pour mieux la manger un jour tranquillement, est un égoïste. Orgon, avec son dieu, n'est qu'un égoïste qui est prêt à sacrifier sa famille à la joie solitaire de se sentir un saint, et il innocente presque l'égoïste Tartuffe qui, lui, défend au moins sa peau de pauvre bougre. Alceste est un égoïste — de la pire race, de ceux qui se targuent de vertu — quand il accuse l'égoïste Célimène de ne penser qu'à elle au lieu de penser à lui. Dandin et Angélique sont deux égoïstes de races différentes, voilà tout leur conflit. Monsieur Jourdain est un égoïste drôle et Harpagon, seul comme un vieux chien avec son os, un égoïste tragique. Et, chez tous, la passion grossie qui les ridiculise n'a pu s'épanouir aussi monstrueusement que parce que leur cœur était un désert qu'ils hantaient seuls. Les personnages dits gentils, eux-mêmes, les petits amoureux qui bénéficient de la sympathie de commande qu'on accorde, on ne sait pourquoi, à la jeunesse — cette laideur en fleur — les Horace, les Agnès, les Isabelle, les Lucile, les Valère, les Damis ne pensent strictement, si vous pesez leur comportement et leurs mots, qu'à leur étroite petite personne et à ses niaises satisfactions.

Qui donc est bon chez Molière ? Qui aime ? Qui donne à un autre qu'à lui ?

Pas de réponse à cette question. Les personnages de Molière se regardent gênés et se taisent.

Seul peut-être le plus horrible d'entre eux, dont nous n'avons pas envie de rire et qui rejoint la grandeur shakespearienne, seul Don Juan, échappé un jour à Molière dans la hâte d'une improvisation et aussitôt retiré de l'affiche, est presque innocent et sympathique. Son cas à lui relève de dieu.

Mais le cas de l'homme, qui a réussi seulement à déchaîner ce rire énorme, ce rire heureux, sans grincement, ce rire innocent devant son absurdité, sa petitesse et sa laideur, de qui relève-t-il ? De l'homme, son frère, qui le pèse, le jauge, éclate de rire, et lui tend tout de même la main.

Quelle acceptation, dans ce rire viril et tendre, et quel pardon !

Nous pouvons nous blesser, nous trahir, nous massacrer sous des prétextes plus ou moins nobles, nous enfler de grandeurs supposées : *nous sommes drôles*. Pas autre chose, tous autant que nous sommes, y compris ceux que nous appelons nos héros.

Que les philosophes ennuyeux du désespoir, qui découvrent périodiquement et un peu ingénument l'horreur de la condition humaine, et qui voudraient nous empêcher de nous divertir au théâtre se fassent une raison : *nous sommes drôles !*

Et c'est encore plus affreux, en fin de compte, que leurs horribles descriptions de notre néant.

Grâce à Molière, le vrai théâtre français est le seul où on ne dise pas la messe, mais où on rit, comme des hommes à la guerre — les pieds dans la boue, la soupe chaude au ventre et l'arme à la main — de notre misère et de notre horreur.

Cette gaillardise est un des grands messages français au monde.

Nous vous en remercions, Monsieur.

J. A.

BAPTÊME DE LA PETITE MOLIÈRE

Ce que vous allez voir ce soir n'est pas une pièce. C'est un scénario qui devait être tourné et qui ne l'a pas été. Le producteur y croyait bien un peu, mais il était dans la main de son distributeur.

Et les distributeurs, on le sait, sont l'âme et la conscience de leur public : eux seuls **savent.** Ce sont nos Dalaï-Lamas. Des commissions de sages les choisissent dès l'âge de sept ans parmi les enfants les plus doués et ils sont dans la confidence du Dieu. Le nôtre croyait assez volontiers à Molière, mais à condition qu'on n'y parle pas trop de Molière — et surtout pas du théâtre, qui avec la boxe (je ne sais ma foi pas pourquoi) est un sujet tabou au cinéma...

Entre-temps — tout cela s'est exprimé au cours de nombreuses « conférences » où des secrétaires hautaines avaient empêché des tas de gens d'entrer pour nous laisser proférer nos importantes sornettes en toute tranquillité — entre-temps, donc, le scénario s'était trouvé écrit.

Avant de le glisser dans un tiroir philosophique où dorment pas mal de vieux coucous et quelques bonnes idées avortées, j'ai eu l'idée de l'envoyer à Jean-Louis Barrault en lui demandant si — sans rien changer à la forme — on ne pourrait pas monter ça à la scène...

Une pièce sur Molière je n'y aurais jamais pensé ; je ne l'aurais jamais écrite ; mais cette histoire « racontée » où le texte proprement dit compte à peine — il me semblait qu'elle pourrait être un prétexte à rêver un peu ensemble à notre saint patron.

Jean-Louis Barrault m'a écrit le lendemain que ça l'amuserait ; trois jours après, nous nous rencontrions quelque part en France à un point soigneusement équidistant ; il me racontait sa mise en scène et nous tombions dans les bras l'un de l'autre en clamant qu'on allait voir ce qu'on allait voir et que nous allions faire du cinéma sans producteur, sans technicien, sans camera (nous avions même ajouté : sans argent, mais ce détail s'est avéré faux par la suite).

Nous avions trouvé le « lieu et la formule » comme dit Rimbaud. Le lieu était Bordeaux et la formule c'était le cinéma réduit à l'essentiel qui est son contenu dramatique — lequel ne demande, comme le théâtre de Lope de Vega, que deux planches, deux tréteaux et une passion. Des planches, il devait y en avoir un peu plus, hélas ! et un certain nombre de costumes — mais tout cela était encore nimbé par nous du nuage doré de l'incertitude.

Rien dans les mains, rien dans les poches ! — La formule des prestidigitateurs nous enchanta — sans que l'allusion fâcheuse qu'elle contenait parvînt même à nous effleurer.

Ce fut une belle et chaude soirée bordelaise.
C'est peut-être comme ça que les catastrophes arrivent.

Présentation de Jean Anouilh, dans le programme de l'Odéon-Théâtre de France.

LA PETITE MOLIÈRE

Distribution

Madeleine Renaud	*Madeleine Béjart.*
Simone Valère	*Catherine de Brie.*
Marie-Hélène Dasté	*La Raisin, La Religieuse.*
Pascale Roberts	*La Duparc.*
Catherine Anouilh	*Armande Béjart.*
Simone Paris	*Une Dame.*
Françoise Debray	*La Sœur tourière, Une Dévote, Une Comédienne, Une Dame.*
Céline Salles	*La Supérieure des novices. Une Dame, Une Danseuse, Une Bourgeoise.*
Ginette Ancey	*Une Dame, Une Danseuse, Une Paysanne.*
Jane Martel	*Une Dame, Une Danseuse, Une Comédienne, Une Servante.*
Janine Forney	*Une Servante, Une Paysanne, Une Dévote.*
Gilberte Géniat	*La Forest.*
André Brunot	*Mignard.*
Jean-Louis Barrault	*Molière.*
Jean Desailly	*La Grange, Un Médecin.*
Régis Outin	*Un Comédien, Un Pauvre, Un Courtisan, Lysidas, Un Prêtre.*
Gabriel Cattand	*Le Courtisan, Le Gentilhomme*
Michel Bertay	*Le Barbier, Un Médecin, Un Courtisan.*
Robert Lombard	*Duparc, Duc de la Feuillade*
Guy Jacquet	*Un Comédien, Un Courtisan Un Gentilhomme, Lulli.*
Jean-François Poron	*Baron.*
Marcel Tristani	*Un Comédien, Un Médecin, Un Courtisan, Un Théatin.*
Yves Arcanel	*De Brie, Un Courtisan, Un Paysan.*
André Batisse	*Le Tailleur, Basque, Mathieu*
Alain Carel	*Un Comédien, Un Théatin, Un Paysan.*
Pierre Della Torre	*Un Courtisan, La Thorillière.*
Marius Balbinot	*Léon, Un Valet, Un Machiniste.*
Alain Souchère	*Un Laquais, Un Courtisan, Un Paysan, Un Bourgeois.*
Marc Halford	*Un Paysan, Un Servant.*
René Farabet	*Un Courtisan, Un Bourgeois.*
Negro Verdié	*Champagne, Un Servant.*
Daniel Valranges	*Un Laquais.*
Jacques Zelmanovitch	*Baron enfant.*

●

« La Petite Molière » a été présentée à Bordeaux le 1er juin 1959, à l'occasion du Festival, et créée à l'Odéon-Théâtre de France le 12 novembre 1959

On ouvre sur une malle d'où sortent en désordre des costumes de scène, des épées, des casques emplumées.
Nous sommes dans une misérable

CHAMBRE D'AUBERGE

Devant un bout de miroir cassé, Molière dit en s'inclinant :

MOLIÈRE. Ma sœur... Oui, ma sœur... Bien sûr, ma sœur... Un père, forcément, ma sœur... Sa fille !

MADELEINE, *entre en coup de vent.* Qu'est-ce que tu fais ? La voiture est en bas.

MOLIÈRE. Je répète. J'ai l'air assez digne ? Je fais père ?

MADELEINE. Jeune père, mon chéri. Mais tu es parfait. (*Elle l'embrasse et demande, reculant un peu.*) Et moi ?

MOLIÈRE. La dignité maternelle incarnée. (*Il demande encore un peu inquiet.*) Tu crois qu'elles ne se doutent pas de ce que nous sommes ?

MADELEINE, *l'embrassant encore.* Sûrement pas, mon chéri !

(*Molière se regarde une dernière fois dans la glace, il voit qu'il a la bouche zébrée de rouge, il crie.*)

MOLIÈRE. Ton rouge !

MADELEINE, *vivement.* Tu as raison, mon chéri. (*Elle l'enlève et l'entraîne, vive.*) Vite ! J'ai loué le fiacre à l'heure et le couvent est à quatre lieues de Limoges.

(*Ils sont sortis.*)

COURT ENCHAINE

Le couvent. Une cloche qui tinte.

LE CLOITRE DU COUVENT

Molière et Madeleine arrivent, conduits par une sœur.

MOLIÈRE. Oui, ma sœur. Merci, ma sœur.

LA SŒUR, *leur ouvrant une porte.* Je vais chercher la sœur économe, Monsieur. N'oubliez pas les patins.

LE PARLOIR DU COUVENT

Molière et Madeleine arrivent sur des patins de feutre.

MOLIÈRE. Merci, ma sœur. (*Dès que la sœur a refermé la porte, il lance à Madeleine.*) Enlève ton rouge.

MADELEINE. Quel rouge ? Je l'ai enlevé, mon chéri.

MOLIÈRE. Tu en as remis dans la voiture. Je n'en ai plus, moi ?

MADELEINE. Une sainte femme... Comment pourrait-elle penser ?

MOLIÈRE. Ne t'y fie pas aux saintes femmes. Elles voient tout. Tu es sûre que je ne fais pas trop comédien ?

MADELEINE, *riant.* Un jeune notaire. Tu as l'air d'avoir avalé une ombrelle. Monsieur Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière. Le farceur, bientôt célèbre. Tu es d'un sinistre !

MOLIÈRE, *vexé.* Quand je fais le pitre, je fais le pitre. Mais quand je vais dans un couvent, je vais dans un couvent.

MADELEINE. Tu es un très bon comédien.

MOLIÈRE. Il n'y a que toi qui ne le crois pas.

MADELEINE. Si, mais je t'aime mieux dans le comique, je te l'ai déjà dit.

MOLIÈRE. Avoue tout de même que dans le *Cid :* (*Il déclame très faux :*)

Percé jusques au fond du cœur...
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle...

(*Il manque de glisser sur ses patins.*)

Je ne m'y fais pas à leurs patins !

MADELEINE, *qui a éclaté de rire.* Quand je te dis que tu es un comique, mon chéri !

MOLIÈRE, *vexé.* Attends que j'aie fini ma tragédie, et tu verras ! (*Il grommelle, amer.*) Ça va être commode d'écrire avec cette petite peste toujours à me casser les oreilles avec sa trompette !

MADELEINE. Tu sais, elle a dû grandir depuis la dernière fois. Elle ne doit plus avoir de trompette.

MOLIÈRE, *haineux.* Ça m'étonnerait bien qu'elle ait changé. (*Il salue une religieuse qui traverse silencieusement le parloir.*) Ma sœur.

MADELEINE, *quand elle est sortie.* C'est la supérieure des novices. On dit ma mère.

MOLIÈRE. Qu'en sais-tu ?

MADELEINE. Moi, j'y ai été dans un couvent.

MOLIÈRE, *ricane.* Ça devait être un drôle de couvent. (*Il va vers elle sur ses patins, ridicule.*) C'est là que tu as connu ton comte de Modène ?

LE CLOITRE

La supérieure des novices va à la rencontre d'une autre religieuse. Elles ont un conciliabule et l'autre religieuse se dirige vers le parloir.

LE PARLOIR

MOLIÈRE, *inquisiteur, à Madeleine.* C'est ta fille ou c'est ta sœur ? Maintenant que je vais la revoir, il vaut mieux me dire la vérité.

MADELEINE. Je t'ai dit mille fois qu'Armande était ma sœur. Ne recommence pas.

MOLIÈRE. C'est ta fille !

MADELEINE. C'est ma sœur !

MOLIÈRE. C'est ta fille ! (*Il salue précipitamment une religieuse qui est entrée.*) Ma sœur...

LA RELIGIEUSE. Eh bien, voilà le papa et la maman bien impatients de revoir la petite fille, j'en suis sûre ! Les papas sont surtout impatients. Vous allez la trouver bien grandie, Monsieur.

MOLIÈRE, *sourit jaune.* Forcément, ma sœur. Mais nous nous y attendons. (*Il ajoute, amer.*) Nous nous attendons à tout.

LA RELIGIEUSE, *continue, béate.* Madame, peut-être. Les mamans ont plus d'imagination. Mais croyez-en mon expérience d'éducatrice, Monsieur, les papas qui viennent ici les rechercher ne se doutent jamais de la taille de leur petite fille.

MOLIÈRE. Oh ! mais, je ne suis pas un père comme les autres, ma sœur !

(*Une cloche au loin.*)

LA RELIGIEUSE. Ah ! voici la fin de nos classes. J'ai fait dire qu'on fasse venir votre petite Armande. Vous souhaitez la garder trois semaines, m'a dit la sœur tourière ?

MADELEINE. Oui. Nous séjournons à peu près ce temps-là à Limoges, ma sœur, pour nos affaires.

LA RELIGIEUSE. On dit que, depuis que nous avons M. Colbert, le commerce a bien repris. Dans quoi êtes-vous ?

MOLIÈRE, *vivement.* Dans les draps.

LA RELIGIEUSE, *complètement idiote.* Alors je comprends que vous n'ayez pas pu passer la revoir de si longtemps. Cela a dû vous paraître bien long, Monsieur ?

MOLIÈRE, *hypocrite.* Hélas !

(*La religieuse a été ouvrir la porte qui donne sur le cloître. Molière, à Madeleine.*)
Quand je pense qu'il va falloir revoir ce petit monstre !

MADELEINE, *bas.* Tais-toi. Tu n'as pas de cœur. Si tu m'aimais...

MOLIÈRE, *même jeu.* Je t'adore, ma chérie, mais ce n'est pas une raison pour que j'aime toute la famille ! Surtout quand il s'agit d'une petite idiote qui casse tout, qui n'arrête pas de parler et qui est sans doute la fille d'un de tes anciens amants !

MADELEINE. Je te dis une dernière fois qu'Armande est ma sœur. Je t'ai montré son acte de baptême.

MOLIÈRE, *goguenard.* Oh ! les actes de baptême !... Avec une caisse de vin de messe au curé !

(*Madeleine, indignée, lui montre un grand crucifix qui l'écoute au-dessus de lui.*)

MOLIÈRE, *un peu gêné, au Christ.* Pardon.

LA RELIGIEUSE, *de la porte.* Voici nos jeunes filles.

(*On entend, dans le cloître, des pas qui se rapprochent et un chant de voix de filles criardes.*)

MOLIÈRE, *s'approchant, hypocrite.* Délicieuses enfants.

LE CLOITRE

Défilé des filles. Molière, sur le seuil de la porte, a pris le bras de Madeleine.

MOLIÈRE. C'est ta fille ! C'est le portrait craché de Madeleine. (*Il va à une petite.*) Eh bien, petite Menou...

(*La religieuse glousse.*)

LA RELIGIEUSE. Oh non ! Monsieur, elle est beaucoup plus grande ! Quand je vous avais dit...

MOLIÈRE, *en avisant une autre.* Non. La voilà. C'est bien son air sournois. Eh bien, qu'est-ce qu'on dit, petit masque ?

LA RELIGIEUSE. Monsieur ! Monsieur ! Votre petite Armande a dix-sept ans, voyons !

MOLIÈRE, *soupire.* Déjà.

(*La religieuse fait signe à une grande fille assez ingrate dans l'habit du couvent parmi les grandes. Elle sort du rang et s'avance, les yeux baissés. Le défilé et le chant des autres reprennent.*)

MOLIÈRE, *atterré.* C'est une géante, en plus ! Et un pou ! Huit jours suffiront. Et on la ramène.

LA RELIGIEUSE, *à Molière pendant que Madeleine embrasse Armande.* Eh bien ! moi, vous voyez, je trouve qu'elle ressemble plutôt au papa !

(*Tête de Molière.*)

COURT ENCHAINE

Plan de la voiture dans la campagne.

DANS LA VOITURE

Molière et Madeleine, et Armande au fond.

MOLIÈRE, *à Madeleine.* Vous aviez raison, chère amie. Il y a au moins quatre lieues.

MADELEINE, *guindée.* Quand vous me disiez qu'il y en avait trois. Vous vous trompiez, convenez-en !

(*Armande boude toujours, regardant dehors. Madeleine donne un coup de coude à Molière qui toussote et commence :*)

MOLIÈRE. Eh bien, chère petite Armande... Je suis sûr que vous ne vous attendiez pas à me revoir ?

ARMANDE, *de glace.* En effet, je pensais que ma sœur viendrait seule, Monsieur.

MOLIÈRE, *après un temps, gêné.* Le plaisir est partagé. (*Il ne sait plus quoi dire à Madeleine, désignant la glace.*) Ça ne vous gênerait pas que je baisse la glace ? (*Trompée par le vouvoiement, Madeleine semble ne pas entendre.*) Madeleine, c'est à toi que je parle ! (*Coup d'œil de reproche de Madeleine. Il dit à Armande :*) Pardon. Vous savez, au théâtre, mon enfant, nous nous tutoyons tous, il faudra vous y faire.

(*Armande se signe comme effrayée.*)

MADELEINE. Oui, ma chérie, tu es grande maintenant. Tu dois commencer à comprendre un peu la vie. Les autres fois que je suis venue te voir, tu étais trop petite pour que je t'explique. Mais il fallait bien que tu finisses par le savoir que je suis comédienne. Il n'y a pas de sots métiers, tu sais. (*Armande se signe encore peureusement.*)

MOLIÈRE, *entre ses dents, agacé.* Elle va se signer comme ça tout le temps ?

MADELEINE, *à Molière.* Un peu de patience, voyons. Tout cela est si nouveau pour elle. (*A Armande :*) Ma petite, il ne faut pas que tu croies non plus tout ce qu'on t'a dit sur notre état dans ton couvent. D'abord, depuis des années, depuis que le grand Cardinal s'est mis à s'intéresser au théâtre, nous sommes beaucoup plus considérés.

ARMANDE, *avec dégoût.* Vous êtes excommuniés.

MADELEINE. Il y a des prêtres plus tolérants qui nous donnent volontiers les sacrements ordinaires. C'est au moment de la mort qu'il nous faut abjurer. Mais ça...

MOLIÈRE, *gaiement.* C'est un projet d'avenir !

(*Armande se signe encore. Molière, exaspéré.*) C'est une manie ?

MADELEINE, *lui tapant sur les mains.* Ne fais pas l'imbécile, mon chéri !

(*A ce mot, Armande la regarde, épouvantée; elle regarde Molière et se signe encore en s'éloignant comme si elle était en présence du diable.*)

MOLIÈRE. Bon ! Le mot est lâché. Autant qu'elle apprenne tout à la fois !

MADELEINE, *exaspérée.* Tu es vraiment trop lourd ! (*Elle se rapproche d'Armande, tendre, grave, maternelle.*) Tu comprends, c'est comme si nous étions mariés, Armande, Jean-Baptiste et moi; mais avec notre vie errante, nous n'avons pas encore trouvé le temps...

(*Armande se bouche les oreilles et ferme les yeux.*)

MOLIÈRE, *exaspéré.* Oh zut ! (*Il met son chapeau sur ses yeux et s'installe pour dormir.*)

ON COUPE

La voiture qui monte un...

CHEMIN SABLONNEUX

en forte pente... Le cocher finit par s'arrêter pour laisser souffler les chevaux. On voit le petit visage fermé d'Armande, le front appuyé contre la glace, qui regarde dehors sans rien voir. Molière est descendu se dégourdir les jambes autour de la voiture arrêtée. Madeleine, par derrière Armande, fait signe à Molière : « Dis-lui quelque chose d'aimable, voyons. » Molière s'approche de la portière.)

MOLIÈRE. C'est très beau, vous savez, Limoges. Il y a des carrosses plein les rues, de beaux cavaliers.

ARMANDE, *fermée.* J'ai horreur du monde !

MOLIÈRE, *poursuivant ses efforts.* Il y a aussi de fort jolies églises... (*Il lui sourit, gentil, désignant sa cornette.*) Ce qui n'est pas très joli, c'est cette cornette. Vous n'êtes pas laide, au fond, vous avez même de jolis traits et peut-être qu'avec une coiffe un peu plus coquette... Tu devrais y songer, Madeleine.

ARMANDE, *le toise.* La modestie sied à une jeune personne, Monsieur.

MOLIÈRE. Pourtant, pour plaire...

ARMANDE, *se détournant.* Je ne veux plaire qu'à Dieu.

(*Molière a un geste des bras, désespéré; il s'éloigne, faisant le tour de la voiture.*)

DANS LA VOITURE

Il remonte, baisse son chapeau sur les yeux et se jette dans un coin, décidé à dormir. Secousse. Son chapeau lui tombe sur le nez. La voiture repart.
Plan de la voiture qui s'éloigne dans la campagne.

ON ENCHAINE

UNE CHAMBRE D'AUBERGE

Molière, à une petite table, en manches de chemise, écrit en gesticulant et déclamant, vaguement grotesque.

MOLIÈRE, *écrivant.*

« Je le sais, mais hélas ! les destins des humains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins
Et malgré tous mes soins viennent toujours me [tendre
Un piège dont mon cœur...

(*Il reste la plume en l'air, il se gratte la tête.*)
Un piège dont mon cœur... »

(*On entend une trompette d'enfant dehors. Il sursaute, grince des dents et court à la fenêtre qu'il ouvre.*)

DANS LA COUR DE L'AUBERGE

Un gros garçon de six ans passe sous les fenêtres, traînant un cheval de bois et soufflant dans une trompette. Molière, surpris, qui s'attendait à trouver quelqu'un d'autre, le regarde. Le petit garçon le regarde aussi. Ils se toisent. Puis le petit garçon poursuit son chemin. Avant de refermer la fenêtre, Molière regarde plus loin dans la cour; non loin d'une femme qui tend du linge sur un fil, Armande qui marche doucement lisant un petit missel. Molière la regarde un instant, puis referme la fenêtre et rentre.

LA CHAMBRE

Molière est revenu à sa table, déclamant.

MOLIÈRE.

« Un piège dans mon cœur...
(*Il rugit soudain :*)
... Ne saurait me défendre ! »

(*Il se jette sur sa plume et écrit. On entend appeler dehors :* Jean-Baptiste ! *Il jette sa plume, furieux, et retourne à la fenêtre.*)

MOLIÈRE, *à la fenêtre.* Quoi ?

DANS LA COUR

MADELEINE, *qui regarde en l'air.* Tu as fini ?

MOLIÈRE, *à la fenêtre.* Une tragédie en cinq actes, en cinq minutes. Maintenant que tu m'as interrompu, oui. J'ai fini. C'est malheureux de ne jamais pouvoir travailler tranquille !

MADELEINE. Tu écrivais ? Tu n'as pas besoin de moi ? Je comptais accompagner Armande au salut, avant la répétition.

MOLIÈRE, *de sa fenêtre, ricaneur.* Tu ne vas pas passer vingt et un jours à l'église sous prétexte que ta sœur est là ! Ou, alors, avoue tout de suite que tu fais une cure ! Monte tout de suite. J'ai quelque chose à te lire. (*Il a refermé la fenêtre, furieux.*)

DANS LA CHAMBRE

MOLIÈRE, *déclame, redondant.*

« Et malgré tous mes soins viennent toujours me [tendre
Un piège dont mon cœur ne saurait se défendre. »
(*Il soupire.*)
Ah ! que c'est beau !

MADELEINE, *entre.* Pourquoi as-tu crié ces bêtises devant la petite, mon chéri ? Nous avons trop de choses à nous faire pardonner, à ses yeux, tous les deux. Pourquoi prends-tu plaisir à la choquer ?

MOLIÈRE. J'ai horreur des bigotes. Et ce n'est pas elle qui me les fera aimer !

MADELEINE. Elle est si jeune. Nous avons tous connu cette petite crise. Laisse-lui le temps de s'épanouir.

MOLIÈRE. J'ai autre chose à faire que d'aider à s'épanouir un pou !

MADELEINE. Elle t'a gêné depuis trois jours qu'elle est là ?

MOLIÈRE, *bougon.* Non. Elle est toujours aussi laide, mais je dois reconnaître que, cette fois, elle est muette. Il faudra que j'écrive une pièce sur une fille muette !

MADELEINE. Tu as travaillé cet après-midi ?

MOLIÈRE. Oui, c'est très beau. Assieds-toi là. (*Il prend ses papiers pendant que Madeleine se met sur le lit.*) C'est la grande scène entre Don Garcie et Elise. C'est fou ce que cet homme peut souffrir. Je m'en fais pleurer !

MADELEINE. Je t'écoute, mon chéri. (*Elle le regarde tendrement, l'attire à elle.*) Viens d'abord un peu, petit tapissier de mon cœur.

(*Elle l'attire, surpris, et l'embrasse. Il s'enlève le rouge.*)

MOLIÈRE. C'est malin. Si ton dragon s'en aperçoit !

MADELEINE, *tendre, contre lui.* Elle lit son livre de prières. Je t'aime, Jean.

(*Elle le caresse, il se laisse faire, gémissant un peu pour la forme.*)

MOLIÈRE. Mais ma tragédie...

MADELEINE, *dans un souffle.* Tout à l'heure...

(*C'est elle qui l'embrasse, le renversant doucement sur le lit et, dégrafant sa chemise, passe sa main sur sa poitrine nue. Les papiers de la tragédie ont glissé sur le plancher.*)

DANS LA COUR

On entend sonner une cloche au loin. Armande qui lit toujours, lève les yeux et jette un regard dur et appuyé sur la fenêtre.

ENCHAINE

DANS LA CHAMBRE

Madeleine est étendue sur le lit, alanguie, souriante, apaisée et regarde Molière qui, toujours en manches de chemise, mais un pan mal remis qui pend sur sa culotte par derrière, affublé par surcroît d'un casque romain emplumé, achève de déclamer aussi sérieux que ridicule.

MOLIÈRE

« Je le sais, mais hélas ! les destins des humains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins
Et malgré tous mes soins viennent toujours me [tendre
Un piège dont mon cœur ne saurait se défendre... »
J'en suis là. C'est beau, hein ?

(*Un silence. Madeleine a un sourire indéfinissable.*)

MADELEINE. Approche, mon chéri... (*Il vient s'asseoir sur le bord du lit, toujours casqué.*)

MOLIÈRE, *ferme et inquiet à la fois.* Moi, je trouve que c'est très beau...

MADELEINE, *qui recommence à le caresser distraitement.* J'aime mieux tes comédies. Un jour, tu auras beaucoup de succès, j'en suis sûre. Mais en faisant rire...

MOLIÈRE, *se dresse, blessé, ridicule, sa bannière au vent et son casque mal assuré sur sa tête.* Je ne veux pas faire rire.

(*Il est si drôle que Madeleine éclate de rire. Elle l'attire brusquement par son pan de chemise, le fait tomber sur le lit, roule sur lui, écrasant sa fureur d'un baiser.*)

MOLIÈRE, *gémit, furieux, et vaincu.* Madelon !... J'ai tant de choses à faire ! On ne fait plus que ça ! (*Le casque a roulé par terre dans un bruit de casserole.*)

DANS LA COUR

... où le jour a changé. Armande, qui marche toujours avec son livre, a un nouveau regard appuyé sur la fenêtre. Une cloche commence au loin, doucement. Elle ferme soudain son missel et s'apprête à partir seule. En passant près du puits, elle ne résiste pas, se penche et se regarde avec une sorte de haine. Elle fait soudain tomber le seau dans le puits, lâchant la chaîne, pour brouiller son image, et s'en va, tandis que la cloche de l'église, dont on voit le clocher doré au loin dans le soir, l'appelle doucement.

Une commère qui plume une volaille a vu son manège, elle vient sur le seuil de la porte de la cuisine et dit à une autre qui vient aussi regarder, essuyant ses mains à son tablier.

LA COMMÈRE. La voilà qui s'en va au salut toute seule. Elle l'a assez attendue, sa sœur. Pauvre petite ! Elle qui a l'air si comme il faut; vivre avec ces porcs-là, ces vrais chiens damnés, que c'est toujours en train de gueuler des insanités ou calfeutrés à faire je ne sais quoi dans leurs chambres.

(*Elle a désigné les fenêtres closes de la façade. On voit Duparc derrière un carreau.*)

LA CHAMBRE DE LA DUPARC

Le gros Duparc soulevant subrepticement le rideau pour regarder Armande qui s'en va sur le petit chemin qui longe la cour de l'auberge. Une très belle fille, l'air canaille, qui se coiffe demi-nue devant un miroir sur une table de bois, lui demande :

LA DUPARC. Dis donc, gros. Elle te plaît, la petite Béjart ?

DUPARC, *sursaute à la fenêtre.* A moi ? Pourquoi me demandes-tu ça ?

LA DUPARC, *tranquille.* Parce que ça fait dix minutes que tu la lorgnes par le carreau !

DUPARC, *la queue entre les jambes.* Moi ? Je regardais le temps qu'il faisait !

LA DUPARC, *rigole un peu.* Le temps qu'il faisait dans son corsage, vu du dessus ? On la connaît.

DUPARC, *piteux.* Pour ce qu'on voit de son corsage !

LA DUPARC, *conciliante.* Ça, j'avoue, vous n'êtes pas gâtés... (*Elle continue, se coiffant toujours.*) Tu comprends, mon gros, c'est entendu, je te fais cocu; mais quand tu as épousé une belle femme comme moi, tu ne t'attendais tout de même pas à l'avoir pour toi seul ? Seulement, toi, si tu me ridiculises ! attention !

DUPARC, *haineux, avec sa petite voix de châtré.* Tu l'avoues, hein, que tu ne m'as épousé que pour entrer dans la troupe de Molière ?

LA DUPARC. Pour ce qu'on m'y fait jouer dans la troupe de ton Molière ! (*Elle se lève.*) Viens serrer mon corset.

DUPARC, *empressé.* Oui, mamour. (*Il la caresse un peu, timidement.*)

LA DUPARC. Et ne touche pas ! C'est pas pour toi. (*Elle demande.*) Tu crois que ce sera toujours cette vieille peau de Béjart qui aura tous les rôles ?

DUPARC, *la serrant avec un petit rire ignoble.* Si tu voulais... Moi je le vois bien, Molière, autour de toi.

LA DUPARC, *ricane.* Moi aussi, je le vois. Mais je veux pas. Les cabotins, c'est pas mon genre. (*Elle se tape sur les seins complaisamment devant la glace.*) La Duparc, c'est du gâteau pour les seigneurs...

DUPARC, *plaintif.* Et pour son petit mari... Ç'a été convenu.

LA DUPARC, *nette.* Une fois par mois, parce que je suis une bonne chrétienne, moi, quoique je sois du métier !

DUPARC, *gémit, câlin.* On est le trente.

LA DUPARC, *de glace.* Non. On est le vingt-sept. Sors maintenant. Je n'ai plus besoin de toi.

DUPARC, *sortant à regret.* Ne te mets pas encore en retard à la répétition. Toi, il ne te dit rien, et c'est moi qui prends !

DANS LE COULOIR

Il sort, croisant Madeleine et Molière qui vont à la répétition. D'autres comédiens plus loin dans le couloir.

MOLIÈRE, *gaiement.* Tiens, voilà le cocu !

DUPARC, *haineux.* Je ne vous cherche pas, moi, Monsieur Molière !

MOLIÈRE, *lui tapant sur l'épaule.* Mais c'est un mot gentil ! Pourquoi ça te ferait-il de la peine puisque tout le monde le sait ?

DUPARC. Moi, je suis censé ne pas le savoir.

MOLIÈRE, *gentiment, en marchant sur lui.* Tu fais trop de psychologie. Viens vite répéter, mon gros père, et tâche d'être un peu efficace, cette fois, dans Gros René. C'est pas tout d'être gros. Il faut leur faire sentir que c'est drôle d'être gros.

DUPARC, *sinistre.* Moi, je trouve ça triste.

MOLIÈRE. Plains-toi. Ton ventre, c'est ton gagne-pain. Avec le talent que tu as, si tu étais maigre, tu casserais des cailloux.

DUPARC. J'aurais peut-être préféré ça et avoir une femme à moi. (*Il demande ambigu.*) Elle est belle, hein, ma femme, Monsieur Molière ?

MOLIÈRE, *qui a vu Madeleine tout près arrivant avec les autres comédiens.* Tais-toi.

LE GRENIER

C'est la seule pièce qu'on ait pu prêter aux comédiens pour répéter dans l'auberge. Tous leurs costumes pendus à des clous ou aux fils où l'on fait sécher le linge, en font un décor fantastique. Catherine de Brie, une grande blonde douce qui est en train de répéter toute seule, tressaille à l'entrée de Molière. Elle va à lui vivement, comme une femme amoureuse.

CATHERINE. Ah ! monsieur Molière, je suis contente. Je disais mon rôle en vous attendant. Je crois bien que j'ai fait des progrès.

MOLIÈRE, *lui a pris le bras et l'attire un peu à lui gentiment.* Tu serais contente d'être un peu moins mauvaise, mon petit chat ?

CATHERINE. Oh oui ! Monsieur Molière, pour que vous, vous soyez content.

(*Elle ébauche comme une petite caresse sur sa veste. Il sourit un peu et dit soudain :*)

MOLIÈRE. Laisse. Voilà Madeleine.

(*Madeleine, entre avec les autres comédiens. Molière, très chef de troupe soudain.*)

Alors, mes enfants ? Il faut pourtant que nous nous habituions à répéter à l'heure. (*Il les regarde entrer. Au dernier, il crie :*) Et Marquise, encore en retard, naturellement ? (*Il crie à Duparc.*) Duparc ! Avec qui est ta femme ?

(*Tous éclatent de rire un peu servilement à cette vieille plaisanterie.*)

DUPARC, *piteux.* Avec son miroir.

MOLIÈRE. Alors, nous en avons pour longtemps. Je vais la chercher.

DE BRIE, *s'avance, obséquieux.* Vous voulez que j'y aille, Monsieur Molière ?

MOLIÈRE, *s'en allant.* Non, il n'y a que moi qui peux la tirer de ce piège !

MADELEINE, *lui crie, un peu pincée, pendant qu'il sort.* Jean-Baptiste, tu aurais très bien pu laisser de Brie aller !
(*Il est déjà sorti. Elle a l'air soudain dépitée. La de Brie prend l'air triste aussi. Les regards des deux femmes se croisent et se comprennent, furieuses une seconde fois d'avoir été comprises.*)

LA CHAMBRE DE LA DUPARC

Elle est encore demi-nue, s'admirant devant son bout de miroir. Molière entre. Elle ne se détourne pas et dit simplement :

LA DUPARC. On ne frappe pas ?

MOLIÈRE. C'est le patron.

LA DUPARC. C'est un homme. Les hommes frappent avant d'entrer chez les dames.

MOLIÈRE, *s'approche.* Mais quand les dames ont répétition à cinq heures et qu'elles sont encore à moitié nues à cinq heures et quart... (*Il lui touche la peau d'un doigt et dit soudain.*) Tu es belle, Duparc.

LA DUPARC. Peut-être, mais, mon cher, d'abord vous êtes l'amant de Madeleine qui est une bonne camarade, et ensuite je vous ai déjà dit que je n'aimais que les gentilshommes. C'est un goût chez moi.

MOLIÈRE, *grommelle, la regardant avec tendresse.* Idiote !

LA DUPARC, *a un petit rire roucoulant.* Il faut croire que vous les aimez ?

MOLIÈRE, *troublé, d'une voix soudain enrouée.* Oui.

LA DUPARC, *demande, retournant tranquillement à la table pour prendre sa robe qui est sur la chaise devant.* C'est toujours Madeleine qui doit jouer Laodice, dans *Nicomède,* à Rouen ?

MOLIÈRE, *le regard fuyant honteusement.* On pourrait voir...

LA DUPARC, *émerge de sa robe, le regarde et dit soudain froidement.* Comme c'est laid, un homme !

ON COUPE

L'INTERIEUR DE L'EGLISE

Dans la pénombre près d'un confessionnal, on reconnaît la silhouette et la robe d'Armande agenouillée. On s'approche de la grille, on l'entend chuchoter

ARMANDE. ... des damnés, de vrais pourceaux toujours en état de péché mortel, mon père.
(*On entend le chuchotement du prêtre qui pose une question sans distinguer ses paroles.*)

ARMANDE, *précise.* ... des comédiens.
(*Chuchotement du prêtre.*)

ARMANDE, *répond.* J'y suis obligée par les liens de famille, mon père.
(*Chuchotement plus long du prêtre.*)
Ce n'est pas tout, mon père. A leur contact, sans doute, et pour la première fois, je m'accuse d'avoir eu de mauvaises pensées.
(*Chuchotement du prêtre.*)
Je me suis regardée, mon père, longuement, pour voir si j'étais jolie...
(*Courte question chuchotée du prêtre.*)
Non, mon père. Dans un puits.

ON COUPE

LE GRENIER

... ou se poursuit la répétition, Catherine De Brie - Lucile est dans les bras de La Grange-Eraste.

ERASTE-LA GRANGE, *les désignant*

« Mais de son Mascarille et de son Gros-René
Par qui doit Marinette être ici possédée ? »
(*Il désigne la Duparc qui fait des mines.*)
« Il faut que dans le sang l'affaire soit vidée. »

MASCARILLE-MOLIÈRE

« Nenni ! Nenni ! Mon sang dans mon corps sied [trop bien. »
(*Il désigne Gros-René-Duparc.*)
« Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chère Marinette
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette. »

MARINETTE, *les poings sur les hanches le dévisage, insolente.*
« Et tu crois que de toi je ferais mon galant ?
Un mari, passe encor : tel qu'il est on le prend
On n'y va pas chercher tant de cérémonie,
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie ! »

ON COUPE

LE COULOIR DU GRENIER

On découvre Armande l'œil brillant sous son air furieux de chat mouillé qui écoute au trou de la serrure.
On entend :

GROS RENÉ, *off.*

« Ecoute ! Quand l'hymen aura joint nos deux peaux
Je veux que l'on soit sourde à tous les damoiseaux. »

PAR LE TROU DE LA SERRURE

On voit Molière tel que le regarde Armande.

MOLIÈRE-MASCARILLE

« Tu veux donc te marier pour toi seul, mon [compère ? »

DANS LE COULOIR

Grimace d'Armande qui renonce à regarder et se dresse le dos à la porte, l'air d'un profond dégoût sur le visage ; on entend vaguement la fin.

GROS RENÉ, *off.*

« Bien entendu je veux d'une femme sévère
Ou je ferai du bruit... »

MASCARILLE, *off.* Et mon Dieu, tu feras comme les autres font et tu t'adouciras.
(*Armande écoute encore un peu avec un curieux mélange de dégoût et de plaisir et, soudain, elle bondit et va se tapir dans un coin derrière une pile de vieux sacs. Des pas, un brouhaha, la porte s'ouvre. C'est la fin de la répétition. Les comédiens sortent.*)

MOLIÈRE. Ça ne va pas mal, mes enfants, mais le ton de la vie est tellement plus simple. Je ne sais pas où vous allez chercher vos intonations. Duparc, toi, tu es cocu, tu vas l'être...

DUPARC, *faraud.* Pas sûr ! Gros-René dit qu'il se défendra !

MOLIÈRE. Il le dit, mais nous savons tous, lui le premier, qu'il ne se défendra pas. Que peut-on contre le destin ? Les êtres les plus intelligents, et toi tu es bête (*Il lève le petit doigt, riant.*) dans la pièce... ne s'aperçoivent jamais qu'il est là, tapi dans un coin, avec le visage gracieux d'un petit chat parfois... Et en jouant la comédie de l'homme qui se croit libre, on fait soigneusement tout ce qu'il faut pour succomber...

(*Ils sont tous passés en groupe, Molière tenant par le cou Madeleine et la De Brie, comme une chose toute naturelle. La voix de Molière décroît dans l'escalier. Nous découvrons dans un coin Armande qui les a regardés passer, l'œil aigu comme celui d'un petit chat, caressant d'ailleurs un petit chat noir qu'elle a dû trouver derrière la pile de sacs. Quand elle est sûre qu'ils sont loin, elle jette le petit chat ; elle sort de sa cachette, va à la porte du grenier et l'entr'ouvre, comme celle d'un paradis défendu, ou de l'enfer.*)

LE GRENIER

Ce n'est que dans ce plan qu'il doit nous apparaître dans ce qu'il a de fantastique. Les costumes rutilants y pendent partout comme les fantômes brillants du péché. Armande les regarde avec une sorte d'horreur. Elle se signe. Elle commence à réciter ses prières comme un exorcisme en avançant.

ARMANDE. Je vous salue Marie pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni.

(*Elle marche au milieu des costumes que l'air du soir, entrant par les lucarnes, fait vaguement osciller, leur donnant l'air d'êtres vivants. Elle disparaît derrière certains, on entend sa prière qu'elle dit très vite.*)

Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvre pécheurs. Maintenant et à l'heure de notre mort...

(*Sa voix meurt soudain. Elle est derrière une très belle robe de princesse de la Duparc. Elle apparaît tournant autour, muette, haineuse, puis soudain pleine d'une tendresse honteuse. Elle la décroche avec précaution, elle la met devant elle, la caressant un peu. Puis soudain, s'écroule par terre sanglotante sur la robe.*)

LE COULOIR

Madeleine, qui montait l'escalier, entend soudain... Elle se presse et court au grenier.

LE GRENIER

Madeleine, entrant, va en courant à Armande, la relève.

MADELEINE. Menou... ma petite Menou.

ARMANDE, *se débat comme une furie.* Laisse-moi. Laissez-moi tous, je vous hais. Je hais vos robes. Vous êtes damnés.

(*Madeleine s'est accroupie ; elle la tire à elle contre son giron, moitié sur ses genoux ; maternelle, elle la berce.*)

MADELEINE. Pas sûrement. C'est à la fois beaucoup plus simple et plus difficile d'être damné. Il y a des dévotes qui le seront et des comédiennes qui ne le seront pas.

ARMANDE. Je veux retourner au couvent.

MADELEINE. Tu as encore quinze jours. Tu n'es pas bien avec moi ?

ARMANDE, *fermée.* Tu es ma sœur et tu es une étrangère.

(*Une ombre passe sur le visage de Madeleine. Armande gémit.*)

Pourquoi ne suis-je pas avec ma mère ?

MADELEINE, *doucement.* Tu sais, notre mère est vieille et pauvre. Elle a les cinq autres enfants de qui s'occuper, seule à Paris. Alors c'est moi qui me suis chargée de toi... Ce qui te manque, c'est un peu de tendresse, ma pauvre Menou. Quelle religieuse t'a prise une fois sur son cœur ? (*Elle demande timidement.*) Si tu restais avec nous, tu ne crois pas que moi, je pourrais peut-être être un peu, un tout petit peu ta maman ?

ARMANDE, *se dresse comme une furie, elle crie.* Moi, rester avec vous ? (*Elle ajoute, haineuse.*) Avec lui ?

MADELEINE, *doucement.* Jean-Baptiste est très bon, tu sais, très gentil... Ce qu'il te faudrait, c'est sortir un peu de toi-même, petite prisonnière. Et d'abord, pourquoi refuses-tu de quitter cette vilaine coiffe ? (*Elle la lui enlève doucement. Armande est déjà transformée. Un flot de cheveux d'or inonde son visage figé. Madeleine s'exclame gaiement, surprise.*) Mais tu as de très beaux cheveux. Pourquoi les cachais-tu ?

(*Une lueur fugitive de triomphe passe soudain dans le regard fermé d'Armande.*)

ON COUPE

LA CHAMBRE DE MOLIERE

La Grange à la table, un registre à côté de lui où il écrit, compte une pile de pièces. Les principaux hommes de la troupe sont là, debout, autour de lui, avec Molière.

MOLIÈRE. Combien avons-nous fait hier ?

LA GRANGE. Deux cent vingt-sept livres.

MOLIÈRE, *qui regarde le livre par-dessus son épaule.* Ça fait treize cent trente-six livres dix sols pour la semaine. La part sera, défalqué les chandelles...

LA GRANGE. De cent livres six sols trois deniers.

(*Il y a un silence, les comédiens se regardent.*)

MOLIÈRE. Même pas de quoi payer l'auberge. Et nous aurons bientôt besoin de nouveaux costumes. Il faut quitter Limoges !

UN COMÉDIEN. J'ai entendu dire que Son Altesse Mgr le prince de Conti était de retour à son château de Pezenas. C'est tout près.

MOLIÈRE. J'ai fait faire des offres et des démarches. J'ai même graissé la patte à son secrétaire. Notez La Grange : cinquante livres. Rien n'y a fait. On nous a préféré une troupe de singes.

LA GRANGE, *sinistre* Le théâtre se meurt !

DE BRIE, *de sa voix de fausset.* Il faudrait leur donner des farces. C'est la tragédie qui ne marche plus. Patron, il faut nous écrire quelque chose, avec beaucoup de cocus !

MOLIÈRE, *sec.* J'écris une tragédie. Je ne suis pas auteur de farces.

DUPARC. Alors on ne fera encore pas un sou.

(*Madeleine est entrée dans la chambre.*)

MOLIÈRE. Payez les parts, La Grange.

MADELEINE, *l'attire dans un coin.* Mon chéri, je veux te parler. Je viens te demander de faire une petite dépense nécessaire. Une petite dépense qui sera un bon placement.

Molière. Tu tombes bien. Tu sais ce que vient de m'annoncer La Grange ? La part est de cent livres six sols trois deniers.

Madeleine, *le caresse.* Mon chéri, je serais tellement heureuse si tu m'accordais ce que je te demande.

Molière. Encore une robe, je parie ?

Madeleine. Pas pour moi. Pour Menou.

Molière. Pour cette bigote ? Pour ce pou ? Quand nous ne savons même pas comment nous paierons l'auberge ?
(*Pendant ce dialogue, les hommes ont été payés. Ils sortent les uns après les autres.*)

De Brie. Bonsoir, patron.

Duparc. Bonsoir, patron. A ce soir.

Molière, *l'arrête.* Duparc ! dis à ta femme que je veux la voir tantôt. Qu'elle monte quand je serai seul. J'ai à lui parler d'un rôle.

Duparc, *avec un sourire.* Bien, patron.
(*Ils sont sortis. Madeleine retrouve Molière quand ils sont seuls.*)

Madeleine, *soupçonneuse.* Quel rôle as-tu l'intention de lui offrir, à cette chipie ?

Molière, *gêné.* Pas un des tiens, rassure-toi. Mais j'ai un projet pour un prochain spectacle. Tu sais que c'est une acrobate étonnante. J'ai envie de faire un petit divertissement mêlé de danses. On pourrait faire de l'argent avec ça.

Madeleine, *dure.* Tu as envie d'elle, n'est-ce pas ?

Molière, *hypocrite.* Tu es folle. C'est bête les femmes ! Ça vous donnerait des idées quand on n'en a pas. Reparlons plutôt de cette robe. Tu sais que je veux toujours te faire plaisir, un petit bout d'indienne, deux rubans pour le petit pou, après tout ça ne nous ruinera pas !

Madeleine, *soupçonneuse.* Vraiment ? Tu es bien conciliant tout d'un coup, toi, qui es toujours serré. (*Elle demande.*) C'est un échange, cette robe ?

Molière, *l'œil trop écarquillé pour être honnête.* Qu'est-ce que tu vas inventer ?

Madeleine, *doucement.* Je connais les hommes et tu es le plus homme des hommes, sous tes airs doucereux.

ON ENCHAINE

La robe qu'on achève de passer sur Armande transformée dans un coin de CHAMBRE ANONYME. Elle a l'air dur et boudeur, elle se laisse habiller par Madeleine sans l'aider.

Madeleine. Seulement, avec une jolie robe, mon petit chat, maintenant il faut sourire.

Armande. Je ne sais pas sourire.

Madeleine, *tendre.* Ça s'apprend vite, tu sais.
(*Elle prend le petit miroir de la chambre d'auberge et le lui tend. Armande se regarde, dure, puis soudain, commence à sourire.*)

LA CHAMBRE DE MOLIERE

Il est en manches de chemise et casqué comme toujours, travaillant à Don Garcia, *allant de son papier à son miroir devant lequel il gesticule.*

Molière, *déclamant*

« J'ai vu ce que mon âme a peine à concevoir
Et le revirement de toute la nature
Ne m'étonnerait pas comme cette aventure...
C'en est fait... le destin... Je ne saurais parler... »

(*Il s'exclame, taillant sa plume.*) Ah ! que c'est beau ! (*On frappe, il crie.*) N'entrez pas !

DANS LE COULOIR

Madeleine, complice, pousse Armande par la porte ouverte.

LA CHAMBRE

Molière se retourne, furieux, et crie :

Molière. J'ai dit : n'entrez pas !
(*Il s'arrête, muet, et contemple Armande transformée. C'est une vraie femme ravissante soudain qui est là, boudeuse, sur le seuil. Nous suivons sur son visage la trace des sentiments qui le traversent, de la mauvaise humeur à l'ahurissement, puis à l'intérêt. Il enlève son casque, conscient de son ridicule et bafouille d'une drôle de voix.*)
Eh bien ! mais... Elle est très jolie cette robe.

ENCHAINE

LA CHAMBRE, LA NUIT

Madeleine et Molière sont couchés l'un près de l'autre dans le noir.

Madeleine, *demande.* Tu ne dors pas ?

Molière. Non. Je pense à toi, Madeleine. J'ai peut-être été injuste avec toi, à exiger l'éloignement de cette petite. Même si, comme j'en suis convaincu maintenant, elle n'est que ta sœur. Cela doit te faire tout triste, j'en suis sûr, de la ramener dans cet affreux couvent, lundi prochain.

Madeleine, *doucement.* C'est la vie.

Molière. La vie, on la fait. Bien sûr, il faudrait la détendre, cette petite. L'apprivoiser, la former. S'occuper d'elle, quoi ! Personne ne s'est jamais occupé d'elle...
(*Madeleine ne dit rien, un petit sourire naît sur ses lèvres dans l'ombre. Molière demande soudain, un peu faux.*)
Cela te ferait plaisir que nous l'emmenions avec nous ?
(*Madeleine sourit vraiment cette fois. Elle passe son bras nu autour de son cou.*)

Madeleine. Tu es bon, Jean.

Molière, *ambigu, mais il ne s'en rend pas compte, les yeux ouverts sur la nuit.* Mais non. Je ne suis pas bon. Je suis méchant quand je veux.

FONDU

On rouvre sur une vue de Rouen. Eglises. La façade d'un bâtiment, avec des affiches, qui peut être un théâtre de nuit.

INTERIEUR THEATRE

Sur scène, en rang d'oignons, les comédiens en train de saluer, dans leurs costumes de tragédie. De maigres bravos, vite éteints, parsemés de quelques sifflets. Le rang des comédiens se disloque.

De Brie, *toujours sinistre.* Les cochons ! Ils sont mauvais à Rouen.

LE COULOIR DES LOGES

De Brie et Duparc s'avancent, suivis d'un jeune comédien.

Duparc. On n'aime plus la tragédie en France !

De Brie, *indigné.* Tout de même ! siffler Corneille !

Le jeune comédien, *rigolant un peu.* C'était peut-être

pas Corneille qu'ils sifflaient. (*Il entre dans une loge.*)

DE BRIE, *sinistre.* Non. Non. Il y a plus que la farce. Le beau théâtre est foutu !

DUPARC. Et puis, je vais te dire : La Béjart, dans Laodice, elle a plus l'âge. C'est pas parce que c'est ma femme, mais, Marquise, ça serait autre chose. (*Il a un geste significatif.*) D'abord, elle en a, à montrer. Et on a beau dire ! Ça fait passer l'alexandin. Le public aime ça, mon vieux.

DE BRIE Attention. Les voilà !

(*Molière et Madeleine, soucieux, les ont dépassés dans le couloir, et sont entrés dans une loge.*)

LA LOGE

Ils commencent à se démaquiller en silence, chacun à leur table, se tournant le dos. Madeleine se déshabillera.

MOLIÈRE, *soucieux.* Pourquoi ça a-t-il été si mauvais ?

MADELEINE. Le bon Dieu ne descend pas tous les soirs !

MOLIÈRE. J'ai eu de beaux cris, pourtant ! (*Madeleine ne répond pas.*) Je n'ai pas eu de beaux cris ?

MADELEINE, *sourit un peu, un peu triste aussi.* Oh ! des cris, si... Un peu trop même. Qu'est-ce que tu veux, moi, je t'aime mieux dans le comique !

MOLIÈRE, *avec humeur.* Ce n'est pas un métier de faire rire les gens !

MADELEINE. Et de les faire pleurer, tu crois que c'en est un ? Moi, je trouve plus propre de les faire rire. Et plus difficile, d'ailleurs. (*Elle va à lui, maternelle, se déshabillant.*) Jean, je suis ta vieille amie... Je t'aime. Je suis ta femme. Quand on a fondé l'Illustre Théâtre, tous les deux, tu ne savais rien, mon petit tapissier. C'est moi qui t'ai tout appris... Tu as des yeux de comique. Tu as une bouche de comique, une démarche, des épaules de comique...

MOLIÈRE, *s'est levé, furieux, blessé.* Dis tout de suite que je suis ridicule !

(*Ils sont debout, l'un en face de l'autre, comme étrangers. Soudain, il la regarde, méchant, et dit soudain.*)

Eh bien ! franchise pour franchise : moi, je vais te dire quelque chose. Tu es trop marquée maintenant pour jouer Laodice, et c'est peut-être pour ça que ça n'a pas marché ce soir !

(*Madeleine regarde, épouvantée, cet homme inconnu, méchant, qui vient de lui crier ça. Elle pousse un cri de bête blessée et retourne s'écrouler sur sa table, sanglotante. Il reste un instant interdit, honteux. Puis il va à elle, moitié triste, moitié ennuyé.*)

Madelon... Mon petit Madelon, je n'ai pas voulu te faire mal... Tu m'as appris à être dur et lucide pour tout, à tout regarder en face, toujours... Il faut laisser les rôles de jeunes filles... Il y en a d'autres...

MADELEINE, *gémit.* Ce n'est pas ça. C'est ton regard. Il m'a semblé que tu me quittais.

LE COULOIR

Derrière la porte, De Brie et Duparc, qui écoutaient.

DUPARC, *ignoble.* Ça y est. Il lui a lâché le morceau. D'ici à ce que ma femme ait le rôle !...

DE BRIE, *ricane.* Et que tu sois cocu, une fois de plus ! (*Duparc le regarde, haineux.*)

UNE CHAMBRE A L'AUBERGE DE ROUEN

C'est une chambre à deux grands lits, qui est le dortoir des femmes. Elle est encombrée de malles et de costumes de théâtre, pendus un peu partout. Recroquevillée dans le coin d'un des lits, Armande, qui dort déjà. Soudain, en rêve, un bruit flatteur d'applaudissements frénétiques. On entend : « Bravo ! bravo ! » *Armande sourit dans son sommeil. Elle se réveille en sursaut. Son petit visage reprend son expression fermée et dure. Elle regarde la chambre obscure et déserte. Il pleut à verse derrière les carreaux. Elle se signe et se rendort avec un soupir.*

LA GRANDE SALLE DE L'AUBERGE

Elle est encore déserte à cette heure, et peu éclairée. Seul, un vieux garçon près d'un chat somnole en ronflant comme lui sur une chaise, devant le feu de la grande cheminée. Des voix, des rires : ce sont les comédiens qui rentrent tout mouillés. Il pleut à verse dehors. Les comédiens entrent et se débarrassent de leurs manteaux mouillés.

LES COMÉDIENS. Ah ! Il fait meilleur, ici... Alors, Léon, tu dors ? Qu'est-ce que tu nous sers, ce soir ? Grouille-toi, Léon. Moi, je crève de faim.

LE GARÇON. J'ai mis trois poulets à la broche et j'ai un beau gros pâté.

LES COMÉDIENS. Grouille-toi. Et du vin. Apporte du vin. Il y en a qui sont gris d'applaudissements en sortant de scène ; nous, il faut qu'on se rattrape sur le gros rouge.

LE GARÇON. Ça a marché, messieurs-dames ?

DE BRIE. Un triomphe, Léon ! En petit comité, mais un triomphe.

LE GARÇON. Ils ont bien applaudi ?

DUPARC. Il aurait plus manqué que ça ! S'ils avaient sifflé, on ne se serait pas laissé faire ! On était plus nombreux qu'eux !

(*Il y a des ricanements ; ils regardent Molière d'un sale œil.*)

MOLIÈRE, *demande.* On a fait combien, La Grange ?

LA GRANGE. Deux cent six livres.

(*Le premier brouhaha passé, il y a comme un silence hostile. Les comédiens s'installent.*)

DE BRIE. Tu nous donneras les cartes, Léon ! (*Il s'installe avec Duparc.*)

MOLIÈRE, *qui s'installe avec Madeleine.* Ils m'en veulent, en plus. Quand on fait de l'argent, c'est eux qui ont du talent. Quand on n'en fait pas : c'est moi qui n'en ai pas.

(*La Duparc a été au coffre où des chandelles attendent pour les voyageurs. Elle en allume une, à celle qui brûle là, toujours allumée.*)

DUPARC, *qui l'a vue faire.* Où vas-tu ? Tu montes déjà ?

LA DUPARC, *maussade.* M'habiller. Je soupe en ville. Je suis invitée.

DUPARC, *gémit.* Mais on est le trente...

(*Elle le regarde, glaciale, hausse les épaules et monte.*)

DE BRIE, *qui donne les cartes.* Toi, mon cochon, je sens que tu vas gagner.

MADELEINE, *crie soudain, avec une gaieté factice.* Soyons gais, voyons, mes enfants. Moi, je me sens très gaie, ce soir ! Catherine ! Viens près de Jean.

Tu sais qu'il aime bien que tu sois près de lui. (*Catherine, douce et souriante, change de place et vient se mettre à côté de Molière, sombre. De Brie lui lance un regard noir.*)

Nous sommes de vieilles amies, ma petite Catherine ; console-le donc, je ne t'en voudrais pas. Tu vois, il est tout triste, ton pauvre patron !

(*Catherine, sans honte, tendre comme une petite odalisque, met doucement sa tête sur l'épaule de Molière en murmurant.*)

CATHERINE. Pourquoi ?

MADELEINE. Parce qu'il m'a fait de la peine ! Allons, mets-la ta tête sur son épaule, petite dinde ! Il faut absolument le lui faire passer, *mon* chagrin. Il ne le supporte pas, le pauvre petit.

(*Le garçon a apporté le vin. Madeleine s'en verse un grand verre, qu'elle boit d'un coup. Elle commence à rire comme une folle.*)

DANS LA CHAMBRE A COUCHER DES FEMMES

A la lueur d'une maigre chandelle, la Duparc met sa belle robe et se farde. Armande dort, mais nous voyons qu'elle ouvre tout doucement un œil et la regarde entre ses cils. Après un dernier regard au miroir, la Duparc s'en va avec sa chandelle. La nuit revient. Armande ferme les yeux avec un soupir.

LA SALLE D'AUBERGE

Madeleine vide encore un verre. Elle chatouille le nez de Molière avec une mèche de Catherine, riant d'un rire faux.

DUPARC, *dit doucement à De Brie, avec un coup d'œil.* Et si c'était toi qui gagnais, ce soir ?

MOLIÈRE, *se lève soudain et fait taire Madeleine.* J'en ai assez, maintenant. Arrête-toi ! (*Il repousse brutalement Catherine.*) Et reste sur ta chaise, toi !

MADELEINE, *agressive. Elle est un peu ivre.* Et si j'ai envie d'être gaie, moi, ce soir. C'est mon droit, non ? (*Elle se verse à boire et vide son verre.*) Et puis, d'abord, j'ai changé d'emploi. Et il y a des traditions au théâtre. Ça se fête, oui ou non ? (*Elle crie au garçon.*) Léon, apporte du vin pour tout le monde. C'est moi qui régale ! (*Elle leur crie, à tous, les servant à la ronde.*) Mes amis, une bonne nouvelle qui vous réjouira tous ! Demain, je débute dans les vieilles peaux. Ça s'arrose, ça ! (*Elle avise la Duparc qui descend, parée, précieuse.*) Hé, Marquise ! Jean m'a chargée de te l'annoncer. C'est toi qui joueras Laodice dans *Nicomède*, à présent. Moi, je jouerai la Reine. Les vieilles reines, c'est de mon âge. (*Elle l'a saisie par le bras.*) Allez, viens l'embrasser ! Viens l'embrasser, je te dis ! Un acompte ! Il mérite bien ça, depuis le temps qu'il renifle tes jupes !...

(*La Duparc est interdite, restant accrochée à la rampe, se demandant si c'est une méchanceté de Madeleine ou si c'est vrai. A ce moment, un laquais de grande maison, en livrée, entre, détournant l'attention. Il a un coup d'œil circulaire, se découvre, et va à la Duparc, très digne.*)

LE LAQUAIS. La voiture est avancée, Mademoiselle.

(*La Duparc se dégage, hautaine et froufroutante, tanguant des hanches. Elle s'en va vers la porte, suivie à distance respectueuse du laquais olympien. A la porte, elle attend. Il lui ouvre, se découvrant. Quand elle est sortie, explosions chez les comédiens. On entoure Duparc.*)

LES COMÉDIENS. Eh bien, mon vieux ! Tu as vu la livrée ? C'est au moins un duc ! Ce soir, elle se mouche pas du pied, ta femme ! Cocu comme ça, ça vaut tout de même la peine ! Sans compter que si elle te ramène une vérole, ça sera une vérole de gentilhomme. Il paraît qu'on a moins de boutons.

DUPARC, *aigre, de sa voix de châtré.* Vos gueules ! On s'entend plus jouer !

(*A la table, Madeleine, son excitation passée, est redevenue triste. Elle se lève soudain, vieillie.*)

MADELEINE. Je suis fatiguée. Je monte.

(*Elle a pris une chandelle sur le coffre; elle l'allume. Elle est montée. Molière n'a pas bougé, comme fatigué. La De Brie, quand Madeleine est sortie, laisse doucement couler sa tête sur son épaule. Il ne bouge pas.*)

LA CHAMBRE DES FEMMES

Une lueur. C'est Madeleine qui entre avec sa chandelle. Elle va jusqu'au lit où dort Armande. Elle la regarde ; elle avance un doigt timide, comme si elle voulait caresser ses cheveux, mais elle ne les touche pas. Elle repart, comme à regret. Comme elle atteint la porte et qu'il y a encore une lueur dans la pièce, Armande ouvre les yeux et crache dans la direction de Madeleine. Puis elle referme les yeux vite et fait semblant de dormir, tandis que la porte se refermant, la replonge dans l'ombre.

LA SALLE D'AUBERGE

Les comédiens parlent à voix basse, avec des coups d'œil à Molière, en soupant à une table. A l'écart, De Brie et Duparc jouent aux cartes, un flacon de vin entre eux, dans la fumée des pipes. On a laissé seuls Catherine et Molière. Elle a toujours sa tête sur son épaule.

MOLIÈRE, *doucement.* J'ai horreur des scènes. Ça fait du bien, ton silence.

CATHERINE, *doucement aussi, innocente.* Moi, je sais rien dire.

MOLIÈRE. Si les femmes se doutaient de ce qu'elles perdent en criant... (*Sa main a doucement cherché la main de Catherine, près de lui.*)

CATHERINE, *doucement, gentille.* Elle avait de la peine...

MOLIÈRE, *bas.* Bien sûr. Mais elle aurait pu le crier moins fort. Ce n'est pas ma faute, à moi, si elle n'a plus l'âge du rôle. Mais les comédiens en font toujours trop. Même dans la vie. (*Il lui caresse la main ; il dit gentiment.*) Tu aurais fait une bonne petite tapissière, toi, si j'étais resté tapissier.

CATHERINE, *doucement, angélique, résignée.* Pensez-vous ! Je courais déjà, à treize ans, dans mon village...

(*Molière a un regard un peu torve à De Brie, qui tape toujours le carton avec Duparc.*)

MOLIÈRE. Il va jouer toute la nuit. Où est ta chambre ?

CATHERINE. C'est le dortoir des femmes. Je n'y suis pas seule.

MOLIÈRE. La Duparc couche en ville.

CATHERINE. Il y a la petite dans l'autre lit.

MOLIÈRE, *de mauvaise humeur.* Oh ! celle-là !

CATHERINE, *doucement.* Et puis, vous ne m'aimez pas. Vous aimez encore Madame Madeleine.

MOLIÈRE, *sourdement.* J'ai envie de toi. C'est ça, la vie des tournées. Qu'on ne soit pas excommuniés pour rien, au moins !

CATHERINE, *doucement, de sa petite voix triste.* Un jour, vous aimerez et vous aurez envie en même temps, Monsieur Molière. Attendez donc ; ça sera bien mieux.

MOLIÈRE, *rêveur.* Tu crois ?

CATHERINE, *doucement.* J'en suis sûre. Et j'ai du mérite à dire ça, parce que ça ne sera pas moi.

(Les autres se sont levés pendant cette scène ; ils sont venus prendre leur chandelle près d'eux, un à un, et sont montés en silence. Il ne reste plus, dans la grande salle déserte, que les deux hommes qui tapent le carton et le garçon qui s'est remis à ronfler près du feu. Molière demande soudain.)

MOLIÈRE. Qui c'est qui gagne ?

DE BRIE, *toujours sinistre.* Duparc, comme toujours. *(Catherine a un petit sourire triste ; elle se dégage de Molière, doucement, et monte.)*

LA CHAMBRE DE MADELEINE

Elle est au lit. Elle pleure. Elle entend monter quelqu'un. Elle écoute.

LE COULOIR

Catherine passe avec sa chandelle et entre dans sa chambre.

LA CHAMBRE DE MADELEINE

Elle a compris que ce n'était pas Molière qui montait. Elle retombe sur l'oreiller et recommence à pleurer doucement.

LA SALLE D'AUBERGE

Molière est resté seul devant les verres vides. Il se lève, lourd, traîne un tabouret vers les deux hommes et s'installe pour les regarder jouer, morne, n'ayant pas le courage de monter retrouver Madeleine et ses reproches.

ENCHAINE

LA COUR DE L'AUBERGE

Un coq qui chante dans le petit matin, perché sur le toit d'une jolie berline de voyage, aux portières armoriées, qui repose dans un coin de la cour, les brancards en l'air.

LA CHAMBRE DE MOLIERE ET DE MADELEINE

Elle achève de s'habiller, demi-nue, mais chapeautée. Il est encore au lit ; il la regarde, maussade.

MADELEINE, *gaiement.* Je te demande pardon pour ma scène d'hier, mon chéri. Tu sais, j'avais bu un peu trop de vin. Pour le rôle, n'en parlons plus. Marquise le tiendra très bien. Ce n'est pas qu'elle ait du talent, mais enfin, elle est jeune. Et belle. Souhaitons qu'elle fasse venir du monde, puisque c'est ça maintenant, le théâtre... *(Elle empile du linge dans un sac de voyage.)* Je ne serai absente que cinq jours. Et j'espère bien que je reviendrai avec une bonne nouvelle de Paris. Ma chérie, tu vas me manquer.

MOLIÈRE, *ahuri.* Qu'est-ce que tu dis ?

MADELEINE. Je réponds à ta place ce que tu m'aurais dit autrefois : ma chérie, tu vas me manquer.

MOLIÈRE, *maussade.* Tu le sais bien que tu vas me manquer. Je suis perdu sans toi. Tu t'es arrangée pour que j'aie besoin de toi, tout le temps, comme un petit garçon.

MADELEINE. Tu me le reproches.

MOLIÈRE. Oui.

MADELEINE, *qui a été à un coffre.* Tu as assez de chemises propres pour la semaine ?

MOLIÈRE, *crie comme un gamin râleur.* Je me fous de mes chemises.

MADELEINE. Et de jouer à Paris, tu t'en fous ? Et de la protection de Monseigneur le duc d'Anjou, tu t'en fous ?

MOLIÈRE, *dont l'œil s'allume.* Ah ! si tu réussis à nous obtenir ça...

MADELEINE, *qui se farde soigneusement devant son bout de miroir.* Modène est à la cour. Et bien placé depuis qu'il y a eu un mariage dans la famille, avec la maison de Savoie. Il m'a promis de nous décrocher ça. *(Elle ajoute, peignant ses lèvres.)* Putain !

MOLIÈRE, *ahuri comme tout à l'heure.* Qu'est-ce que tu dis ?

MADELEINE. Je dis à ta place : « Putain. » Autrefois, tu m'aurais traitée de putain et tu m'aurais giflée en apprenant que j'allais le revoir.

MOLIÈRE, *mollement.* Je comprends très bien que tu revoies un homme que tu as connu autrefois et qui t'a gardé de l'amitié. Je ne suis pas un idiot.

MADELEINE. Ah ! mon pauvre Jean ! Il n'y a plus beaucoup d'amour.

MOLIÈRE. Tu me l'as assez reprochée, ma jalousie !

MADELEINE, *gaiement.* En somme, depuis que tu me fais jouer les vieilles reines, tu ne t'inquiètes plus. *(Elle se regarde dans la glace, gaillarde, soulevant ses seins.)* Détrompe-toi, mon bonhomme. J'ai trente-huit ans, c'est entendu. mais j'ai encore de quoi te faire cocu. *(Elle ajuste son chapeau, empoigne son sac.)* Allez, je vais rater mon coche. Tu m'accompagnes ? Ça serait tout de même plus gentil.

MOLIÈRE, *sans élan, se grattant la tête, passant sa culotte.* Bien sûr. Dis donc, où vas-tu le revoir au juste, ton Modène ?

MADELEINE. Où il voudra, mon bonhomme. Ça, je te le jure !

MOLIÈRE, *qui passe ses bas, maussade.* Il y a des plaisanteries qui ne sont pas fines !

LE COULOIR

Ils arrivent par le fond du couloir, Molière portant le sac de Madeleine.

MADELEINE. Allons, lambin !

MOLIÈRE. J'ai horreur de porter les valises.

MADELEINE. J'aurais tout de même voulu embrasser la petite si elle est réveillée. Ah ! à propos, j'ai à te parler à son sujet... *(Elle a entrouvert la porte de la chambre des femme ; au passage, elle passe la tête. Refermant la porte.)* Non. Elle dort encore. Tiens ! La Duparc a couché là, cette nuit ! Qu'est-ce qui se passe ? Elle est malade ?

(Ils sont passés.)

UNE PETITE PLACE

Le coche de Paris est là. Les gens sont en train de monter dedans; on hisse les malles. Des villageois, des bourgeois, des moines.

MOLIÈRE. Ne te mets pas à côté des moines.

MADELEINE. Pourquoi ?

MOLIÈRE. Ce sont des théâtins. Ils ont mauvaise réputation.

MADELEINE, *riant.* Fais le jaloux, maintenant, par politesse. (*Elle redevient grave.*) Jean, notre vie va peut-être changer...

MOLIÈRE. Pourquoi me dis-tu ça ? Parce que tu vas revoir ton Modène ?

MADELEINE, *une ombre sur son visage, souriant.* Un pressentiment. Je ne sais pas... Mais jure-moi que nous resterons toujours amis. Je suis, et je serai toujours ta seule amie... Je te demande d'être sérieux, pour une fois, et de penser à ce que je t'ai dit : « Pendant mon absence, surveille la petite ! »

MOLIÈRE, *hausse les épaules.* C'est une enfant ! Elle ne pense qu'à ses prières et à ses livres de piété.

MADELEINE. Elle prie beaucoup moins souvent, et quand elle prend ses livres de piété, elle rêve dessus. Et puis, il y a cette lettre à cette amie de couvent, que j'ai trouvée.

MOLIÈRE, *sincère.* J'ai horreur des gens qui fouillent dans les poches des autres !

MADELEINE, *très bourgeoise soudain.* Je suis sa sœur. Je lui sers de mère. J'avais le droit de savoir. Et même, le devoir. Tu comprends, une troupe de comédiens, ce n'est pas un exemple pour cette enfant. Nous aurions dû y penser plus tôt.

MOLIÈRE, *a un geste.* Bon !...

MADELEINE, *le singeant.* Bon ! Bon ! Elle a positivement dit dans cette lettre à son amie : « Je le regarde tout le temps quand il ne s'en aperçoit pas. » Qui ?

MOLIÈRE. Voilà le hic ! Qui ? (*Il lui crie soudain, voyant le coche s'ébranler.*) Nom d'une pipe ! Tu vas rater le coche. Attendez ! Attendez !...

(*Il la hisse, la pousse au derrière; elle lui crie en montant.*)

MADELEINE. Notre devoir est de savoir qui ! C'est une question de décence ! Je compte sur toi ! (*Dans le bruit des trompes, les coups de fouets, le coche s'ébranle. Madeleine lui crie gaiement par la bâche du fond.*) Surveille la petite ! Et ne couche pas avec la Duparc !

MOLIÈRE, *lui crie.* Entendu ! Toi, ne couche pas avec Modène ! (*Le coche s'éloigne. Il sourcille soudain, jaloux; il court derrière le coche, lui criant :*) Et attention aux moines !

LA COUR DE L'AUBERGE

Elle est animée, maintenant. Va-et-vient de servantes, de marmitons, de palefreniers qui soignent des chevaux. Armande descent et erre, un peu désœuvrée, son livre de messe à la main. Elle a sa belle robe et est coiffée. Elle est jolie maintenant.

Elle avise une belle voiture, aux portières armoriées, et commence à tourner autour, curieuse. Elle caresse un peu les ors, éblouie, et finalement, profitant de ce que personne ne la regarde, elle ne résiste pas : elle ouvre la portière et grimpe dedans. La portière se referme sur elle.

Dedans, elle s'installe, prend des mines de grande dame, donne des ordres imaginaires au cocher, se roule sur les coussins de velours, ronronnante comme une petite chatte.

L'ESCALIER DE L'AUBERGE

Un jeune gentilhomme descend, se gantant, suivi de son valet.

LE VALET. Monsieur le Comte n'a pas trop mal dormi ?

LE GENTILHOMME. Comme on dort dans une auberge. Quels sont ces gens qui se sont mis à brailler au milieu de la nuit ?

LE VALET. Des comédiens, Monsieur le Comte.

LE GENTILHOMME. Imbécile ! Tu aurais dû m'avertir ! De jolies femmes dans la troupe ?

LE VALET. Une très belle. Mais en mains. Il y a un laquais en livrée qui est venu la prendre en voiture.

LE GENTILHOMME. C'est vexant de l'avoir laissé cueillir par un autre. Tâche d'avoir plus d'idée, à l'avenir.

LE VALET. Bien, Monsieur le Comte.

LA COUR DE L'AUBERGE

En parlant, ils se sont approchés de la voiture.

LE GENTILHOMME. Tu fais atteler pour trois heures, n'est-ce pas ? (*Il avise la petite, pelotonnée dans un coin. Il la désigne de sa main gantée, qui tient un mouchoir de dentelle.*) Mais... qu'est-ce que c'est que ça ?

(*Le valet a bondi sur la porte, qu'il ouvre; furieux, il crie :*)

LE VALET. Veux-tu déguerpir de là, toi ! Et plus vite que ça !

LE GENTILHOMME, *qui a lorgné Armande.* Laisse, Basque. C'est bien.

(*Le valet s'éloigne.*)

LE GENTILHOMME, *s'approche de la portière.* On voyage, Mademoiselle ? Vous êtes bien jolie. (*Il lui a pris la main, malgré elle.*) La main fine, pas de tablier. Vous êtes la fille de l'aubergiste et le papa, qui est plein d'écus, vous gâte comme une demoiselle. C'est ça, n'est-ce pas ?

(*Armande terrorisée, ne répond rien, blottie dans l'autre coin de la voiture.*)

Non ? Je me trompe ?... Je vois ce que c'est. Vous êtes muette. J'adore les muettes. Les femmes parlent toujours trop. (*Il monte, s'installe près d'elle, referme la portière.*) Vous permettez ? Je vous invite à faire un tour. (*Il commande, sérieux.*) Porteurs ! Au Louvre. Au trot ! Mademoiselle, je vais vous présenter au roi.

(*Armande le regarde, éblouie de sa grâce, de sa jeunesse, de son insolence. On sent qu'elle est fascinée par le mouchoir de dentelle qu'il agite, en parlant, au bout de sa main gantée. Le gentilhomme, qui a suivi son regard.*

Le point est joli, n'est-ce pas ? C'est du Venise.

(*Armande renifle soudain, malgré elle, comme un petit chien.*)

C'est du benjoin. Je m'en inonde ! (*Il s'est rapproché soudain.*) Mais, dites-moi, pour une muette, vous parlez fort bien, Mademoiselle ! Voyons si nous nous comprenons tout à fait.

(*Il veut la prendre brusquement dans ses bras et l'embrasser. Elle se débat. Molière, qui était en train de rentrer, voit la scène. Il accourt, ouvre la portière, et arrache Armande des bras du gentilhomme, hurlant.*)

MOLIÈRE. Armande ! Qu'est-ce que c'est que ces façons ?

(*Le gentilhomme, un peu vexé, descend, se rajuste, s'époussette, toisant Molière, qui tient Armande contre lui.*)

LE GENTILHOMME. Hé bien ! qu'est-ce qu'il y a, mon vieux ?Vous êtes le père, l'amant, le mari ? On ne l'a pas mangé, votre tendron.

(Il lui donne une pichenette sur le nez, de son mouchoir, et pirouette sur ses talons pour s'éloigner. Molière lâche Armande, le rattrape, le retourne.)

MOLIÈRE. Mon petit marquis, je n'ai pas l'habitude de me laisser traiter comme ça !

(Il l'empoigne. L'autre se dégage brusquement, horrifié.)

LE GENTILHOMME. Vous rêvez, Monsieur ! Je ne me bats pas de cette façon-là, moi. (*Il appelle.*) Basque ! Champagne ! C'est pour vous !

(Les valets sont accourus. Ils sautent sur Molière. Courte lutte. Ils le maîtrisent.)

MOLIÈRE, *tenu solidement par les deux hommes.* Lâche !

(Un coup de poing dans les dents le fait taire.)

LE GENTILHOMME, *qui achève de se rajuster, calme.* Non, Monsieur. Mais vous n'êtes pas gentilhomme. (*Aux valets.*) C'est bon, lâchez-le. Il n'a pas son bon sens. Tu fais atteler pour trois heures, n'est-ce pas, Basque ! (*Il salue galamment Armande, de son chapeau emplumé.*) Avec mes regrets, Mademoiselle. (*Et il s'éloigne, dansant sur ses hauts talons, la main sur la garde de sa grande épée, à travers la cour éblouie.*)

(Molière se rajuste, tant bien que mal ; avec un regard sombre aux valets rigolards, qui retournent aux chevaux. Il fait un signe à Armande, très père.)

MOLIÈRE. Rentrez immédiatement ! Je vous suis.

(Docile et fermée, mais avec une petite lueur narquoise dans l'œil, elle se dirige vers l'auberge. Il la suit.)

LA CHAMBRE DE MOLIERE ET DE MADELEINE

Le lit est encore défait. Molière ouvre la porte. Armande entre, silencieuse et boudeuse. Molière referme la porte. Il a l'air sévère. Une dignité un peu ridicule de père semble s'être emparée de lui.

MOLIÈRE. Il faut que je vous parle, Armande. Votre sœur vient de partir pour Paris, et elle m'a demandé de vous surveiller en son absence. Je passe, je vais, le nez au vent, confiant dans la nature humaine. Votre sœur prétend même que j'ai l'air d'un comique. Mais, maintenant, je vais vous regarder soigneusement, je vous le jure !

(Elle veut répliquer quelque chose. Il tonne.)

Silence ! Nous parlerons de ce jeune gentilhomme tout à l'heure. Je vous regarde et je constate que vous avez les yeux rouges. Autre chose m'inquiète. J'ai mes documents. Vous avez pleuré, ce matin. Pourquoi ? C'est ce que je voudrais savoir.

ARMANDE, *doucement fermée.* Le petit chat est mort.

MOLIÈRE, *démonté.* Le petit chat ? Quel chat ?

ARMANDE. Le petit chat de l'aubergiste. C'était mon meilleur compagnon.

MOLIÈRE. C'est dommage, mais enfin, nous sommes tous mortels ! N'essayez pas de détourner la conversation ! Il s'est passé des choses plus graves ici, que la mort d'un petit chat. Vous savez ce que vous étiez tout bonnement en train de faire avec ce gentilhomme ?

ARMANDE. Nous jouïons dans sa voiture, sans rien faire de mal. Il était en train de me dire qu'il m'emmenait au Louvre, voir le roi.

MOLIÈRE, *tonne.* Foutaises ! Ce n'est pas le roi qu'il se préparait à vous amener voir. Quand je suis arrivé, vous savez ce qu'il allait vous faire, petite sotte ?

ARMANDE, *calmement.* Je ne suis pas si sotte... m'embrasser.

MOLIÈRE, *démonté.* Les voilà, nos petites bigotes ! Toujours occupées à faire des signes de croix et entre deux signes de croix... hop ! Et cela vous faisait plaisir, Mademoiselle ?

ARMANDE. Honte, bien sûr.

MOLIÈRE, *se rapproche, inquisiteur.* Et celui que vous regardez tout le temps, paraît-il, quand il ne s'en aperçoit pas ? Oui, Mademoiselle, on a lu vos lettres ! Si l'occasion se présentait, cela vous ferait plaisir qu'il vous embrasse ?

(Elle va dire quelque chose. Il tonne :)

Suffit ! Moi, je n'y vais pas par quatre chemins. Je vous boucle dans cette chambre, ma petite fille, pendant la répétition de ce matin. Durant les huit jours d'absence de votre sœur, vous ne sortirez pas sans surveillance. Et je vous jure bien que je vous l'apprendrai, moi, la décence et la pudeur qui siéraient à votre âge ! (*Il a été vers la porte. Sur le seuil, il lui lance :*) Vous me prenez peut-être pour un vulgaire comédien. Mais je suis fils d'un tapissier. Et dans la tapisserie, on ne badine pas avec l'honneur des filles ! Ah mais !

(Il la regarde, démonté. Elle s'est levée et commence à défaire le lit.)

Qu'est-ce que vous faites ?

ARMANDE, *froide.* Votre lit à ma sœur et à vous. (*Elle prend un bas qui traînait, le soulève entre deux doigts et demande.*) C'est un de vos bas ou un des siens ?

(Molière veut répondre quelque chose. Il ouvre la bouche, mais il ne trouve rien et sort, comique et furieux, claquant la porte de toutes ses forces. On l'entend qui la ferme à clef. Il passe une ombre de sourire sur le petit visage fermé d'Armande.)

ENCHAINE

LA BOUTIQUE D'UN BARBIER

Molière, le menton sur le plat qu'il tient à deux mains, est en train de se faire raser.

LE BARBIER. De près, Monsieur ?

MOLIÈRE. De près. De très près.

LE BARBIER, *flatteur.* Belle barbe dure ! Je vous laisse la mouche, Monsieur ?

MOLIÈRE, *un peu inquiet.* Vous croyez que ça m'irait ?

LE BARBIER. Cela fait gentilhomme.

MOLIÈRE. Un soupçon de mouche, alors.

(Entre un gros garçon que les autres acclament.)

LES CLIENTS. Ah ! v'là Mathieu ! Vive Mathieu ! Alors, c'est pour ce soir, Mathieu ? Tu sautes le pas ? Te v'là de la confrérie ?

MATHIEU, *s'installant dans le fauteuil à côté de Molière.* Jules, tu me rases de près et vivement. J'ai un tour de faveur ! Je me marie tout à l'heure !

(Il rit, niaisement endimanché, content de lui. On l'entoure. Un client lui tape sur l'épaule.)

LE CLIENT. Alors, mon garçon, ça te démangeait d'être cocu, toi aussi ?

(Rires énormes. Molière suit le dialogue, amusé.)

MATHIEU. Attends un peu ! Pas tout de suite, tout de même !

LE CLIENT. Si ça se trouve, le premier soir ! La Marinette, elle aimait bien le Lucas. S'il avait eu des

sous, c'est à lui que son père l'aurait donnée. Surveille bien ses yeux au moment que tu sais. Si elle les ferme, c'est que t'es cocu !

(*Rires énormes. Un autre client qui s'est approché.*)

L'AUTRE CLIENT, *sentencieux*. Et méfie-toi des églises. C'est avec les églises qu'elles nous ont. D'abord, elles y sont toujours fourrées, et les églises, ça a toujours deux portes. Ni vu, ni connu, je t'embrouille.

(*Rires.*)

UN TROISIÈME CLIENT. Il a raison, le Jean-Pierre ! Méfie-toi des églises ! Une fois, la mienne, elle savait pas que je la suivais ; elle va au confessionnal. J'y guettais sa croupe derrière le rideau. Tout à coup, je trouve qu'elle se tortille un peu trop, pour confesse. Tu sais qui était dans la boîte ? Son galant !

(*Tempête de rires.*)

L'AUTRE CLIENT, *l'assommant d'une bourrade*. Méfie-toi des églises, Mathieu !

(*Visage de Molière, à demi-couvert de savon, qui les écoute, sombre maintenant, les sourcils inquiets.*)

MOLIÈRE, *soudain*. Ça va comme ça, mon vieux. Je suis pressé. (*Il se rince le visage.*)

ON COUPE

LA SALLE D'AUBERGE

Les filles font l'argenterie. Léon, le valet, balaie. Molière entre en coup de vent.

MOLIÈRE. Léon ! Tu as vu Mademoiselle Béjart ? Elle n'est pas dans la chambre.

UNE SERVANTE. Je crois bien qu'elle est partie à l'église. A la messe basse, Monsieur Molière.

(*Molière sursaute, les sourcils inquiets, et sort en coup de vent, comme il est entré, marmonnant.*)

MOLIÈRE. Un lundi !

L'EGLISE

Bruit des prières de la messe basse. Il y a peu de monde. Molière entre, soucieux, dévisageant les dévotes. Il avise dans un confessionnal proche une jupe qui dépasse. Ses sourcils de jaloux s'inquiètent. La croupe bouge... Mais la dévote se relève : elle est vieille et très laide. Molière respire et poursuit sa recherche. Il découvre enfin Armande qui prie seule près d'un pilier. Il vient s'agenouiller près d'elle. Elle détourne les yeux, le voit, murmure :

ARMANDE. Ah ! vous m'avez fait peur.

MOLIÈRE, *à voix basse, de côté*. Qui pensiez-vous que c'était ? On n'a pas peur quand on ne fait rien de mal. Je vous avais défendu de voir personne sans ma permission !

ARMANDE, *doucement, même jeu*. J'ai pensé que l'interdiction ne s'appliquait pas au bon Dieu.

MOLIÈRE, *méfiant*. Qu'est-ce que vous lui demandiez, au bon Dieu ?

(*Armande hésite un peu. Elle le regarde par en-dessous, sournoise, puis elle se retourne vers l'autel et murmure, comme si elle priait :*)

ARMANDE. D'être heureuse.

(*Molière ne répond rien. Au bout d'un instant, elle demande encore, sans se retourner :*)

C'est mal ?

MOLIÈRE, *après une hésitation*. Non.

(*Les dévotes, furieuses de leurs chuchotements, se sont détournées et les dévisagent. Molière, un peu gêné, se met à prier avec les dévotes, dont on entend le murmure autour d'eux.*)

ARMANDE, *doucement soudain, sans se retourner*. Je lui demandais autre chose, au bon Dieu.

MOLIÈRE. Quoi ?

ARMANDE. Que vous soyez heureux un jour, en dehors du péché.

MOLIÈRE, *furieux soudain*. Ne vous occupez pas de mes péchés, petite puce impudente ! Je m'en charge tout seul. (*Il grommelle, furieux.*) Et d'être heureux aussi. Comme je l'entends !

ARMANDE, *prie sans répondre. Elle dit, soudain, toujours sans le regarder*. Vous n'êtes pas heureux.

(*Il va répondre, mais c'est la cloche de l'élévation. Il doit se taire et s'incliner.*)

MOLIÈRE, *n'y tenant plus, la tête baissée*. Pas heureux ! Pas heureux ! Qu'en savez-vous, petite bigote ? J'ai tout ce que je veux dans la vie : les femmes, la gloire bientôt, et les péchés, si ça me plaît.

(*La tête toujours baissée, elle quitte un main de son visage, et lui touche simplement le bras pour le faire taire comme un petit garçon qui se tient mal à l'église, lui disant simplement :*)

ARMANDE. Chut !

(*Elle laisse un instant sa main. La sonnette de l'élévation les délivre. Elle enlève doucement sa main. Molière la regarde de côté. Elle se détourne un peu, rencontre son regard et se retourne rapidement vers l'autel, où le prêtre psalmodie quelque chose.*)

LE PARVIS DE L'EGLISE

Un pauvre cul-de-jatte qui tend sa sébile. Deux ou trois dévotes sortent, puis Molière et Armande. Molière plante son chapeau sur sa tête et dit :

MOLIÈRE. D'abord, le bon Dieu, il a l'esprit plus large que vos curés. Il ne voit pas des péchés partout, lui. Il sait que la nature est toujours bonne. Il l'a faite.

ARMANDE. Les libertins seront damnés.

MOLIÈRE. Oui, mais après les hypocrites. Dans les chaudières bouillantes de l'enfer, il y aura d'abord une bonne fricassée de faux dévots. Après, on verra.

ARMANDE. Qu'en savez-vous ? Vous n'êtes pas le bon Dieu.

MOLIÈRE. Non. Mais ce matin, je ne sais pas pourquoi, je sais ce qu'il pense. Il y a des jours comme ça.

(*Le pauvre, comme ils passent près de lui, les supplie, geignard.*)

LE PAUVRE. Donnez-moi quelque chose, Messieurs-Dames. Je prierai pour vous.

MOLIÈRE, *la main à la poche*. Et tu crois que ça aura un résultat ?

LE PAUVRE. Oui, Monsieur. C'est garanti. Tous ceux pour qui je prie deviennent riches.

MOLIÈRE. Alors, tu devrais prier pour toi de temps en temps si tu es si bien avec le ciel. Ça arrangerait un peu tes affaires. Ecoute. Tu vois, cette petite demoiselle. Je veux lui montrer quelque chose pour son éducation. Regarde bien, maintenant. Voilà un louis d'or.

LE PAUVRE, *tremblant*. Seigneur !

MOLIÈRE, *qui l'essaie de la dent*. Et il est vrai ! Je te le donne pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE, *épouvanté*. Moi, Monsieur ?

MOLIÈRE. Toi, saint homme ! Allez, jure et il est à toi. Un beau juron sur le parvis de l'église pour entrer dans les oreilles de cette petite fille et cette pièce d'or est à toi.

ARMANDE, *veut l'entraîner.* Arrêtez-vous. C'est impie !

LE PAUVRE. Je ne peux pas jurer, Monsieur.

(*Molière qui retient maintenant solidement le bras d'Armande qui se débat et veut se sauver, méchant soudain.*)

MOLIÈRE. Regarde comme elle brille, imbécile ! Tu as du vin rouge pour trois mois avec ça. Allons ! Un tout petit juron !

ARMANDE. Je vous défends ! Je vous déteste !

(*Elle mord, réussit à se dégager et se sauve en courant. Molière la regarde partir, souriant.*)

LE PAUVRE, *agité de tics nerveux de l'horrible dilemme, marmonne comme un fou.* Je peux pas jurer. Je peux pas jurer. Je peux pas jurer... Non, Monsieur ! pour l'amour de Dieu !

MOLIÈRE, *rabaisse son regard vers lui.* Ça va. Ne te fatigue plus. Elle est loin. Je te la donne pour l'amour de l'humanité. Mais elle te portera malheur. Tout le monde croira que tu l'as volée et tu seras pendu. (*Il a jeté la pièce au pauvre et il est parti en courant après Armande qui fuit dans la rue étroite.*)

SUR UN PONT AU BORD D'UNE RIVIERE, DANS LA VILLE

Armande arrive en courant, elle s'arrête près du parapet et s'écroule la tête dans ses mains et ne bouge plus.

Molière accourt vers elle.

Gros plan du visage d'Armande caché dans ses mains, haletante. Entre ses doigts, un œil qui regarde Molière courir. Il la rejoint.

ARMANDE, *gémit.* Laissez-moi, vous êtes le diable !

(*Molière la prend et la retourne doucement, grave, mais avec une lueur lucide et ironique dans le regard.*)

MOLIÈRE. Mon petit cœur, ou je n'y connais rien, ou j'ai l'impression que c'est vous qui l'êtes, le diable. (*Armande détache ses mains pour se signer rapidement à ce mot. Il lui attrape les mains au vol et la force à le regarder en face.*)

Assez de signes de croix avec moi, mon ange, je vais vous parler comme à une grande personne. Pour la première fois. Votre sœur m'a chargé de vous pendant huit jours. Je vous ai déjà sauvée des bras d'un godelureau qui allait vous prendre les lèvres. Mais j'ai l'impression que cela ne vous aurait pas fait de mal. Une fille, c'est fait pour vivre, pas pour faire des signes de croix.

ARMANDE, *le regarde, dure.* C'est ça que ma sœur vous a demandé de m'apprendre en son absence ?

MOLIÈRE, *dont les yeux rient un peu.* Non, d'ailleurs.

ARMANDE, *bien en face, soudain.* Et si c'était moi qui vous apprenais quelque chose ce matin ?

MOLIÈRE, *goguenard.* Une nouvelle prière ? Vous savez, à mon âge...

ARMANDE. A votre âge, on ne peut pas savoir encore ce que c'est que la vie. Ce que c'est que le bonheur. Vous croyez que je ne vous ai pas observé à traîner entre ces trois femmes qui ne pensent qu'à vous soutirer un meilleur rôle en échange d'une petite complaisance ? La vie passe, de facilité en facilité, comme les chiens qui reniflent un peu tout ce qu'ils trouvent dans les rues.

(*Molière la regarde muet, étonné du ton qu'elle a pris soudain, puis il lui dit :*)

MOLIÈRE. Une de ces trois femmes est votre sœur. Et elle m'aime.

ARMANDE, *dure.* Elle vieillit et elle a besoin de garder quelqu'un maintenant. Mais elle a eu combien d'amants avant vous ? Vous avez essayé de compter ? Et que vous a-t-elle donné qu'elle n'avait déjà donné à d'autres ?

MOLIÈRE, *un peu triste.* Ce n'est pas charitable pour une petite bigote, ce que vous dites là.

ARMANDE, *nette.* Je ne suis pas charitable. Et je ne suis pas une bigote. Je m'occuperai de vivre un jour, moi aussi. Comptez-y (*Elle ajoute sourdement, tandis qu'il lui lâche doucement les poignets qu'il tenait toujours, comme confus.*) Mais moi, si j'aime un homme, je serai à lui devant Dieu — et tout entière. Et ce que je lui apporterai le soir, ça ne sera pas le reste des sourires prodigués à tous les autres hommes tout le jour. Et quand je lui dirai : je t'aime, dans notre chambre, pour de vrai, ce ne sera pas après l'avoir dit en mentant, une heure avant, à un autre, sur un théâtre, devant des gens qui ont payé pour voir ça.

MOLIÈRE, *la regarde, interdit, il murmure.* C'est le métier.

ARMANDE. Ça ne sera pas le mien. Je serai à lui seul et je coudrai ses chemises en l'attendant. Et il n'aura pas besoin de papillonner autour de trois femmes, en se demandant au juste ce qu'il veut, parce qu'il m'aura, moi, chez lui, rien que pour lui ; et que je le comblerai, comme ça aussi, toute bigote que je suis.

(*Il est muet devant elle, interdit. Elle ajoute :*)

Allez-vous-en maintenant. Je vous déteste. Et réservez vos leçons pour d'autres dindes que moi. Je n'en ai pas à recevoir. J'en sais plus long que vous. (*Molière est bouleversé, tremblant, transfiguré, il murmure :*)

MOLIÈRE. La petite Menou...

ARMANDE, *crie, se rejetant sanglotante sur le parapet.* Allez-vous-en, je suis trop malheureuse ! Ne me touchez pas ou je me jette à l'eau. Vous verrez si ça me fait peur, un péché !

(*Il est immobile, elle dit encore la tête cachée, grave.*)

S'il vous plaît. Je rentrerai seule. Allez-vous-en !

(*Il esquisse un geste puis y renonce et s'en va lentement bouleversé. Armande sanglote sur le parapet, ses sanglots s'apaisent. On revoit comme tout à l'heure entre ses doigts un petit œil qui regarde Molière s'éloigner.*)

UNE RUELLE

Molière qui rentre à l'auberge, très gai, chantonnant, la démarche dansante, les pieds en dehors.

MOLIÈRE. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. (*Il caresse la tête d'une petite fille en passant.*) Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. (*Il caresse un chien, il caresse un chat. Il jette une pièce de monnaie à un mendiant sans s'arrêter et continue désinvolte, léger, terriblement joyeux.*) Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou. Pou.

LA PLACE DU COCHE

Molière et La Grange sont venus attendre Madeleine. Le coche arrive. En descendent des gens, puis les deux théâtins, l'air de plus en plus faux, et enfin Madeleine.

LE MOINE, *à Madeleine qui paraît dans l'ouverture de la bâche.* Bien au revoir, Madame. Et merci. (*Molière les regarde partir, sourcilleux. Madeleine leur crie du haut de la voiture.*)

MADELEINE. Victoire, mes enfants ! Nous jouerons à Paris. Au petit Bourbon : de moitié avec les Italiens. Et le comte de Modène a obtenu que nous prenions le titre de Comédiens ordinaires de Monsieur !.

MOLIÈRE. Ah ! La Grange, mon vieux La Grange !

LA GRANGE. Ah ! patron ! Ça y est ! ça y est !

MADELEINE, *les apaise d'un geste et continue.* Et peut-être, mais nous ne le saurons que dans quelques jours, obtiendra-t-il que nous débutions au Louvre, devant le roi !

LA GRANGE, *sincère.* Ah ! je suis content, patron ! Les autres, ils savent pas qui vous êtes ! Mais moi, je suis content pour vous !

MOLIÈRE, *à Madeleine qu'il a prise dans ses bras pour la faire descendre du coche.* Et ça ne t'a pas coûté trop cher, tout ça ?

MADELEINE, *vite, avec un sourire.* Pas trop. Juste ce qu'il fallait. Mais toi, tu as de drôles d'yeux.

(*Il l'a reposée par terre, la tenant toujours contre lui. Il écarquille ses yeux étonnés, comme un petit garçon qui veut avoir l'air innocent.*)

Toi, mon bonhomme, tu as couché avec la Duparc !

ENCHAINE

LA CHAMBRE DE MOLIERE

La chambre de Molière-Madeleine le matin. C'est elle qui est encore au lit .Lui, en manches de chemise, arpente la pièce, ravi. Elle le regarde un peu inquiète de cette exubérance. Il tient des papiers à la main.

MOLIÈRE. Finie la tragédie ! J'ai enfin compris. Bien sûr tout est laid. Bien sûr, tout est triste. Et après ? On le sait. Il faut se purger l'âme. Par le rire. La seule attitude virile devant la condition humaine, c'est la comédie... (*Il cite.*) L'homme est un animal inconsolable et gai !

MADELEINE. Qui c'est qui a dit ça ?

MOLIÈRE. Moi ! Je ne travaille plus que dans le comique. Tu avais raison, mon chéri. Pendant ton absence, j'ai commencé une comédie. Ça s'appellera *l'Ecole des maris* ou *l'Ecole des femmes ;* je ne sais pas encore. Figure-toi un barbon, un ridicule, un homme de quarante ans.

MADELEINE, *souriante, doucement.* Comme toi, bientôt.

MOLIÈRE, *vexé.* Oui, mais lui, il les porte. Il a élevé une petite paysanne pour son usage exclusif, pour qu'elle soit bien sotte, bien tendre, bien fraîche, quand il la consommera le temps venu. Il a pris toutes les précautions possibles. Mais contre la nature on ne prend pas de précautions ! Le premier godelureau qui passe, la petite est prête à lui céder naïvement. Lui va souffrir comme un chien, ça pourrait être un drame. Pas du tout ! J'en ris ! Je me moque de lui ! Il n'avait qu'à être jeune ! C'est la jeunesse qui a toujours raison !

MADELEINE, *maternelle, l'admirant dans un sourire.* Ça me fait plaisir de te voir comme ça, mon petit Jean.

MOLIÈRE, *sans l'écouter, volubile.* J'ai déjà écrit une scène. La grande scène du deuxième acte, quand il la retrouve après un voyage — il ne faut jamais s'absenter. (*Il s'arrête.*) Enfin, je veux dire, pas les barbons. Je vais te la lire. Il la fait descendre dans le jardin. Il sait qu'elle a vu le jeune homme. Les domestiques lui ont tout dit. (*Il commence à jouer, mimant les deux rôles très drôles.*)

« ARNOLPHE... (Il s'appelle Arnolphe, je ne sais pas pourquoi.) La promenade est belle !

« AGNÈS. (C'est la fille.) Fort belle !

« ARNOLPHE. Le beau jour.

« AGNÈS. Fort beau.

« ARNOLPHE. Quelle nouvelle ?

« AGNÈS. Le petit chat est mort. »

MADELEINE, *demande.* Mais pourquoi le petit chat est mort ?

MOLIÈRE. Pour rien ! Je ne sais pas. Ça m'a paru drôle ! Ne m'interromps pas tout le temps !

« Le petit chat est mort...

« ARNOLPHE. C'est dommage, mais quoi. Nous sommes tous mortels et chacun est pour soi. Lorsque j'étais aux champs... »

(*On frappe. Il crie :*)

N'entrez pas !

DUPARC, *sur le seuil, essoufflé.* Tant pis ! J'entre quand même ! Madame Madeleine, une lettre pour vous. De Paris. Avec les armes de Modène sur le cachet ! J'ai payé le port. C'est peut-être la réponse ?

(*Il a donné la lettre à Madeleine qui lit rapidement et se dresse sur son lit en chemise, criant :*)

MADELEINE. Nous jouerons devant le roi, mes enfants !

MOLIÈRE, *pousse un grand cri de triomphe.* Ah ! Devant le roi ! Enfin !

(*Il tombe dans les bras de Duparc et se met à danser une gigue effrénée avec lui.*)

MADELEINE, *chantant.* Devant le roi ! Devant le roi !

(*Madeleine danse une autre gigue sur son lit, montrant ses jambes jusqu'aux cuisses et, si la comédienne le veut bien, son derrière. Ils chantent tous :* Devant le roi ! Devant le roi ! Devant le roi !

FONDU

Pendant l'enchaîné, une voix clame :

LA VOIX. Le roi !

LE LOUVRE

Vue extérieure, puis nous sommes à l'intérieur. L'appareil suit une longue galerie, puis des escaliers sur des plafonds peints. Il accompagne la marche de la cour. On entend le piétinement des courtisans qui suivent le roi, le bruit des pertuisanes des gardes et la canne de l'huissier qui annonce à chaque porte : Le roi ! Le roi ! Le roi !

SUR LA SCENE

On entend au loin la voix qui clame « Le roi ! *» C'est une partie d'une grande salle du Louvre, coupée en deux par une estrade, avec des tapisseries qui font décor.*

Derrière la tapisserie, du côté jardin, les comédiens transis, serrés les uns contre les autres dans leurs costumes de tragédie.

On entend encore cette fois plus fort à l'entrée de la salle : Le roi !

Molière, l'œil à un trou de la tapisserie, murmure, claquant des dents :

MOLIÈRE. Le roi.

(*Les quarante violons du roi commencent à jouer. Molière avale une boule qu'il a dans la gorge, il tient la main de Madeleine, il dit soudain, d'une voix blanche :*)

Ce sont les violons. Après c'est à nous. Madeleine, ne me quitte pas.

MADELEINE. Non, mon chéri. Tu le vois ?

MOLIÈRE, *il murmure, claquant des dents.* Je vois le

cardinal... Les deux reines... Oui. Je le vois! (*Il crie soudain.*) Mon texte ! Je ne sais plus mon texte ! Comment ça commence Nicomède ?

MADELEINE.

« Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, Sei-
[gneur... »

MOLIÈRE. Mais pas le rôle de Laodice ! Ma réplique, ma première réplique.

MADELEINE.

« Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour...»

MOLIÈRE. Après ?

MADELEINE. Je ne sais plus ! Ce n'était pas ma réplique. Marquise doit se rappeler, elle est en scène avec toi ! Où est-elle ? (*Elle se retourne vers De Brie qui est là en roi.*) Comment ça commence, Nicomède ?

DE BRIE. Je ne sais pas, moi ! J'entre au deux. Je joue Prusias.

MOLIÈRE. Un texte, bon Dieu ! Trouvez-moi un texte !

MADELEINE, *s'en va, criant.* Un texte ! vite un texte ! Il a un trou. Où est La Grange ? (*Elle se heurte à Armande vers la tapisserie du fond.*) Qu'est-ce que tu fais, toi, dans les coulisses ?

ARMANDE. Je veux voir le roi.

MADELEINE, *courant.* Le roi, le roi, il s'agit bien du roi ! (*Elle arrête Duparc qui arrive avec une lance.*) La première scène de Nicomède ?

DUPARC *ahuri.* Quoi ? La première scène de Nicomède ?

MADELEINE, *le secouant.* Ça commence comment ? Jean a un trou !

DUPARC. Je ne sais pas, moi. Je fais un garde.

MADELEINE, *repartant.* Un texte. Vite. Il faut un texte !

DUPARC, *lui crie.* La Grange en a un !

MADELEINE, *part, appelant, demandant à tout le monde.* La Grange ! La Grange ! Vous avez vu La Grange ? (*De l'autre côté des coulisses, la Duparc et la De Brie se poussent pour voir au trou du rideau. Armande surgit, pousse aussi.*)

LA DUPARC. Attends, attends...

LA DE BRIE. Attends. Attends...

ARMANDE. Un peu à moi !

LA DUPARC, *se retourne.* Quoi, un peu à toi ? Voyez-vous cette puce ! Qu'est-ce que tu fais là, d'abord ? Tu fais partie de la troupe maintenant ?

ARMANDE. Je veux voir le roi.

LA DUPARC. Tu le verras tout à l'heure. A cette heure, ma petite, moi, à ton âge, j'étais couchée !

ARMANDE, *la toise.* Avec qui ?

(*La Duparc saute sur elle.*)

LA DUPARC. Insolente ! Je vais te tirer tes couettes, moi !

(*La De Brie les sépare et entraîne Armande plus gentiment.*)

LA DE BRIE. Ma petite fille, on n'a pas besoin de toi dans les coulisses ! Quand tu feras du théâtre, tu reviendras !

ARMANDE, *s'en allant.* Oui, je reviendrai !

(*La Grange qui est en costume de ville, passe, courant avec un texte. Il crie à la Duparc :*)

LA GRANGE. Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

Il entre côté jardin des coulisses. La Grange accourt avec le texte, suivi de la Duparc. Il souffle à Molière qui était là au bord de l'évanouissement, marmonnant des mots sans suite, livide, couvert de sueur froide, sur un tabouret.

LA GRANGE, *lisant.*

« Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.
Je sais que les Romains qui l'avaient en otage
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage. »

Ouf !... (*Il s'éponge le front.*)

MOLIÈRE, *continuant.*

« Que ce don à sa mère était le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandait Annibal ! »

Les violons se sont tus. La Grange aux aguets fait signe à Molière qu'il doit entrer en scène avec la Duparc.

MOLIÈRE, *au bord du trou lumineux, murmure.* Ah ! s'il pouvait y avoir la guerre. Si nous pouvions tous mourir tout de suite.

(*Il entre soudain dans la lumière, redressé. On entend la Duparc qui commence.*)

LA DUPARC, *très princesse soudain.*

« Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, sei-
[gneur
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur. »

LE VESTIAIRE

C'est une autre partie de la salle, par-derrière, où l'on a hâtivement aménagé un coin pour les comédiens. D'un côté les hommes, de l'autre les femmes. Encore des costumes pendus, des malles, des fards sur les tables.

Armande erre, regarde une belle robe de la Duparc, l'air sournois. Elle examine une broderie d'or, puis, soudain, elle tire dessus, la déchirant et s'éloigne l'air innocent, négligente, caressant les plumes d'un casque.

On entend au loin des applaudissements crépiter. Son visage se durcit soudain et elle se bouche les oreilles.

DUPARC, *entre en coup de vent.* Ça marche. Ça marche très bien. Tu es contente ?

(*Il prend un accessoire et sort en coup de vent, comme il est entré. Il n'a pas eu le temps d'attendre la réponse, on voit le visage d'Armande qui se durcit de haine et nous la donne. Madeleine entre en hâte et va côté femmes rectifier son maquillage devant un miroir sur une table.*)

MADELEINE. Ça marche très bien ! Qu'est-ce que tu fais là ?

(*Elle fait son raccord sans s'asseoir. Armande ne répond rien, butée.*)

Tu peux venir voir des coulisses, si tu veux ! Non, c'est vrai, toi, tu n'aimes pas le théâtre. Tu serais mieux au lit !

(*Madeleine est repartie en coup de vent. Le visage d'Armande est presque effrayant, elle crache dans sa direction. Les applaudissements éclatent encore. Elle se dresse. Elle a presque un cri de douleur. Elle met ses poings fermés sur ses oreilles et elle marche de long en large, comme si elle avait une crise de dents.*)

LES COULISSES

Dans un coin, la Duparc et la De Brie qui regardent Madeleine qu'on aperçoit en scène dans la lumière avec Molière et un autre comédien déclamant. Texte au loin off pendant leur dialogue.

LA DUPARC. Cette vieille peau ! Elle en a fait des histoires l'autre soir. Eh bien, elle est parfaite dans la vieille reine. C'est elle, quoi !

LA DE BRIE. Te vante pas, va ! C'est toi, dans quinze ans. Le talent en moins.

LA DUPARC. N'empêche que je l'ai eu, le rôle !

LA DE BRIE. Ça t'a coûté combien de nuits ?

LA DUPARC, *la toise.* Si je te le disais, ça t'étonnerait. En tout cas, je ne joue pas les amoureuses transies, moi. C'est plus propre !

LA GRANGE, *accourt vers elles, furieux.* Vous êtes folles ? Vous voulez que je vous foute une amende ? (*Elles se taisent. Il s'éloigne sur la pointe des pieds, son texte à la main, attentif.*)

LA DE BRIE, *reprend plus doucement.* En tout cas, dans pas longtemps, c'est une autre qui les aura les rôles. C'est moi qui te le dis.

LA DUPARC, *même jeu.* Tu es voyante maintenant. Qui ?

LA DE BRIE, *sourit mystérieuse.* Personne. Les idiotes, en plus, c'est des aveugles.

DANS LE VESTIAIRE DESERT

Côté hommes. Armande, qui s'est à demi déguisée avec une cuirasse sur sa robe et un casque empanaché, et qui se pavane devant la glace, jouant pour elle toute seule une tragédie imaginaire. Des applaudissements nourris éclatent au loin. Cette fois, elle ne se bouche pas les oreilles; elle sourit et se met à saluer dans la glace.

LES COULISSES

On voit les comédiens qui saluent en scène, dans des applaudissements assez chaleureux. La Grange et ceux qui ne saluent pas les attendent radieux dans les coulisses. Ils reviennent. On s'embrasse. On se congratule.

LES COMEDIENS. Ça y est. Ça y est ! Ça a marché. Moi, j'ai été très mauvais. Vous avez vu mon trou du trois ? J'avais l'impression qu'il me regardait tout le temps. J'avais un trac !

MADELEINE, *poussant Molière.* Allez, vas-y. Vas-y tant que c'est chaud !

(*On pousse Molière.*)

Vas-y. Allez-y, patron, puisque Monseigneur a dit qu'on pouvait !

(*On a poussé Molière sur scène; on le voit qui s'avance, faisant trois révérences, et il commence en se découvrant.*)

MOLIÈRE. Sire, je supplie très humblement Votre Majesté qu'elle me permette de déposer à ses pieds l'hommage de notre gratitude.

L'AUTRE COTE DES COULISSES

Le jeune comédien demande à La Grange qui regarde Molière ému.

LE JEUNE COMEDIEN. Qu'est-ce qu'il leur dit, le patron ?

LA GRANGE. D'accord avec Monseigneur le duc d'Anjou. il demande au roi s'il accepte qu'on joue le *Docteur amoureux* pour finir.

LE JEUNE COMEDIEN. Et le roi va dire oui ?

LA GRANGE. Bien sûr. C'est convenu.

(*Molière, sur scène, mais vu de ce côté-là, achève.*)

MOLIÈRE. Nous allons donc avoir l'insigne honneur de représenter devant Votré Majesté la farce du *Docteur Amoureux.* (*Il se retire à reculons avec les trois saluts réglementaires dans un murmure aimable. Les violons recommencent aussitôt à jouer.*)

L'AUTRE COTE DES COULISSES

Madeleine qui l'attendait à sa sortie de scène l'embrasse.

MADELEINE. Tu as été parfait. C'est le succès, mon petit Jean ! C'est le succès ! Paris est à nous. Viens vite te grimer.

MOLIÈRE, *la suivant désespéré, gémissant.* Je vais être mauvais comme un cheval dans le docteur. Je ne suis pas un comique, moi, je ne suis pas un comique !

(*Ils sont sortis. La Grange surgit et crie aux comédiens qui ne sont pas partis s'habiller pour l'autre pièce, pendant que les violons du Roi jouent toujours.*)

LA GRANGE. Vite, mes enfants ! le fauteuil pour le docteur. La flotte. La seringue à clystère. Où est la seringue à clystère, bon Dieu ! (*Il disparaît.*)

LA DUPARC, *mielleuse.* Devant le roi. Une seringue à clystère ! Ils vont droit au four.

LA DE BRIE, *ironique.* Bien sûr. Tu n'en es pas.

(*Elles s'en vont vers la loge. On les suit.*)

LA DUPARC. N'empêche que le petit seigneur, le troisième à la droite du roi, ... je ne sais pas qui c'est, mais il n'a pas arrêté de me lorgner, ma petite.

LA DE BRIE, *gaiement.* Eh bien, voilà une bonne nouvelle pour Duparc !

(*Elles sont arrivées à...*)

LA LOGE, COTE FEMMES

Madeleine s'habille aidée de La Forest, la servante habilleuse, elle enfile sa tête dans sa robe.

MADELEINE. Il va le faire rire, La Forest. Je suis sûre qu'il va faire rire le roi ! J'ai toujours dit que c'était un comique. (*Elle émerge de sa robe, elle murmure tendrement.*) Mon petit Jean... Mon petit tapissier. (*Plus bas comme pour elle. Elle ajoute.*) Mon petit homme...

LA LOGE, COTE HOMMES

Dans un coin, De Brie, Duparc et le jeune comédien qui s'habillent hâtivement et se font des têtes comiques.

Un paravent, plus loin, isole le coin que s'est réservé Molière. Il est en gilet de corps, il se fait hâtivement avec un bouchon brûlé, une tête de comique. Dans sa glace, soudain, il aperçoit Armande tapie entre deux costumes accrochés au paravent.

MOLIÈRE. Qu'est-ce que tu fais là ?

ARMANDE, *doucement.* Je vous regarde. Ne me vendez pas. Elles me feraient partir.

(*Pendant qu'il se dessine sa tête ridicule dans la glace, une petite voix murmure derrière lui doucement.*)

Vous êtes beau.

(*Il y a comme une épouvante soudain dans l'œil de Molière, la petite voix continue :*)

Vous êtes grave. Vous êtes bon. Vous savez tout. J'ai horreur des petits jeunes gens. Le petit gentilhomme autrefois à Rouen, si vous n'étiez pas arrivé à temps pour me défendre, je lui aurais craché au visage; je l'aurais griffé, je l'aurais mordu, pour empêcher qu'il me touche.

(*Molière se grime, suant à grosses gouttes, épouvanté par la petite voix qui continue derrière lui.*) Vous êtes courageux. Vous n'avez peur de rien, jamais. C'est vous que j'aime. Sur la lettre, c'est de vous que je parlais.

MOLIÈRE, *supplie presque.* Tais-toi.

ARMANDE. Non. (*Elle redit.*) C'est vous que j'aime.

MOLIÈRE. Tu es toute petite. Tu ne sais rien.

ARMANDE. Je suis petite, mais je sais tout. Depuis toujours. C'est moi qui serai votre femme. La vraie. Et vous pourrez me prendre et faire de moi tout ce que vous voudrez. A vous, je ne dirai rien.

(*Molière, se grimant toujours, disparaissant sous un masque ridicule, supplie encore enroué, haletant.*)

MOLIÈRE. Tais-toi.

ARMANDE. Non. Elles ne peuvent plus rien, les autres, maintenant. Même pas me faire taire. Parce que c'est moi que vous aimez, moi, je le sais.

MOLIÈRE, *défaillant, ridicule sous son visage zébré de noir, lui crie, désespéré :* Non. Je ne t'aime pas !

ARMANDE, *qui s'est rapprochée, on la voit dans la glace maintenant.* Si. Et demain vous le saurez. Et tout le monde le saura. Ne vous débattez pas. Ça ne sert à rien de se débattre, ça aussi je l'ai appris avant vous.

(*Molière s'est retourné, pâle sous le masque; il se lève et murmure, la regardant.*)

MOLIÈRE. La petite Menou.

ARMANDE, *tout près de lui.* Jean... (*Elle ajoute, s'approchant de lui.*) C'est la première fois que je dis Jean.

LES COULISSES

La Grange et les comédiens attendent. Les violons s'arrêtent de jouer.

LA GRANGE. C'est à nous. En scène. Où est le patron ?

MADELEINE. Mais qu'est-ce qu'il fait ? (*Elle part en criant :*) Jean.

LE VESTIAIRE

Elle entre en coup de vent, criant.

MADELEINE. Jean ! En scène ! Qu'est-ce que tu fais ?

(*Armande la voit arriver derrière elle; alors doucement elle franchit les derniers centimètres et embrasse Molière sur la bouche, pendue à son cou.*)

MADELEINE, *qui s'est arrêtée a un cri de bête blessée.* Jean !

LA GRANGE, *surgit.* Les violons ont fini ! En scène, bon Dieu, vite, en scène !

MOLIÈRE, *repousse brutalement Armande et crie bondissant :* Mon chapeau ! La Grange, tu as mon chapeau de docteur ?

LA GRANGE. Oui, patron, je l'ai. Vite ! (*Il prend Madeleine qui est restée comme une morte et l'entraîne, criant.*) Madame Béjart, vite, voyons ! Le roi attend !

(*Ils sont sortis tous les trois en courant. Nous restons sur Armande, les yeux fermés, dure comme un petit soldat au combat, impénétrable.*)

ENCHAINE

UNE GRANDE PORTE

DANS UNE ANTICHAMBRE DU LOUVRE

La porte est légèrement entrebâillée, deux soldats qui regardent par la fente, vus de dos. Ils rient silencieusement. On entend la salle éclater de rire. Soudain, des applaudissements crépitent. Les soldats rectifient rapidement la position. Un huissier paraît et ouvre la porte à deux battants. Ils ont repris leurs masques impassibles. Un grand brouhaha. Bruit de conversations chuchotées et de banquettes qu'on poussent. Les soldats se figent et présentent les armes, le roi va sortir.

LA LOGE DES FEMMES

Madeleine, debout devant sa table comme une statue. Près d'elle, Molière qui a enlevé son chapeau de docteur, le visage transformé quand même par le succès et le bonheur, il murmure :

MOLIÈRE. Je ne peux pas t'expliquer. Tu ne pourrais pas comprendre.

MADELEINE, *comme une morte.* Elle t'embrassait.

(*Ils regardent tout droit devant eux quelque chose. Les comédiens en groupe, plus loin, les regardent curieusement. Un brouhaha. Les courtisans entrent, baisent des mains, rient, criant tous à la fois. Le vestiaire est tout d'un coup plein de plumes. C'est une volière.*)

UN COURTISAN, *à Madeleine.* Mes hommages, Madame ! Le cardinal a ri huit fois, j'ai compté ! La reine-mère, six fois !

UN AUTRE. Non, Madame, sept fois. J'étais tout près d'elle. Et Sa Majesté a souri tout le temps.

(*Madeleine s'efforce de sourire, elle murmure :*)

MADELEINE. Nous sommes des comédiens de province, Monsieur.

LE COURTISAN. Vous êtes la première troupe de Paris ! (*On entend dans le brouhaha et la presse :* L'hôtel de Bourgogne enfoncé... Il y avait des années qu'on n'avait pas ri à la cour... C'est dru, c'est franc, ça fuse, c'est français... C'est un comique ! C'est un vrai comique... Enfin ! Il est prodigieux cet homme-là ! Comment s'appele-t-il ? Molière ? Voilà de la bonne comédie !

(*Plus loin, la De Brie et la Duparc ne savent plus où donner des mains au milieu d'un groupe de jeunes seigneurs.*)

LE COURTISAN, *les lorgnant.* Et leurs femmes sont bigrement jolies. Comment s'appelle-t-elle la grande blonde qui ne disait rien du tout ? Elle est pourrie de talent, mon cher !

(*Molière, pâle, dans une accalmie, murmure à Madeleine entre deux compliments :*)

MOLIÈRE. Je te dirai... Je te dirai, Madeleine.

(*On entend :* Bravo... bravo... bravo... vous avez été merveilleux.)

MOLIÈRE. Merci.

MADELEINE, *entourée, souriante, en larmes.* Merci..., merci..., Merci. Vous êtes trop bons, Messieurs. Vous voyez, je pleure. Vous êtes trop bons.

UNE PETITE RUE, LA NUIT

Molière et Madeleine marchent en silence, l'un à côté de l'autre.

MADELEINE, *doucement.* Pourquoi ce soir ? Pourquoi justement le soir du bonheur ?



TÊTE D'OR (*Alain Cuny*) : Mais pour moi, rejeté de tous, j'ai juré dans mon malheur et dans ma solitude, par l'air, par la terre.



TÊTE D'OR

œuvre de jeunesse
de PAUL CLAUDEL

Spectacle d'inauguration de l'Odéon-Théâtre de France

Mise en scène de
JEAN-LOUIS BARRAULT

Décors et costumes
d'ANDRE MASSON

Musique
d'ARTHUR HONEGGER

Adaptation scénique
Pierre BOULEZ

Avec dans les rôles principaux
(Ordre alphabétique)

JEAN-LOUIS BARRAULT (*le Roi*).

ALAIN CUNY (*Simon Agnel*, puis « *Tête d'Or* »)

JEAN DESAILLY (*Cassius*)

CATHERINE SELLERS (*la Princesse*)

LAURENT TERZIEFF (*Cébès*)

●

LE ROI (*Jean-Louis Barrault*) : Il paraît que nous avons été battus partout. Cela a été honteux. La bêtise surpasse le malheur et le déshonneur submerge tout. Et l'ennemi entre ici comme il veut.

TÊTE D'OR (*Alain Cuny*) : Regarde, je te tiens la main. Qu'est-ce que je disais donc ? Va ! la mort n'est rien. Souris ! Ne veux-tu point me sourire ?

Reportage

La Princesse (*Catherine Sellers*) : O Père ! O Père ! O Roi de ce pays, auguste comme l'ascension de la main quand elle commence le signe de la Croix ! C'est ainsi qu'ils n'ont plus voulu de toi et qu'ils t'ont jeté par terre.

s (*Jean Desailly*) : ... et ils se jetèrent comme des rats, avec les ongles et les Et nous, misérables, nous le voyions tait du milieu d'eux depuis la ceinture.



La Princesse (*Catherine Sellers*) : Et aujourd'hui, nous mourrons tous les deux en un même lieu.

MOLIÈRE. Il faut que tu tâches de comprendre, Madeleine. C'était presque fini nous deux.

MADELEINE, *gémit.* Oh ! Jean, comment peux-tu dire ça ?

(*Ils passent.*)

UNE AUTRE RUE

Ils passent.

MOLIÈRE. Tu es retournée à Paris et tu as revu Modène. Cela t'a paru tout naturel et à moi aussi.

MADELEINE, *murmure.* C'était pour toi, Jean ! Pour que ce soir ait lieu, justement.

MOLIÈRE. Je sais, nous l'avions toujours dit : « *Nous resterons libres.* » Tu me laissais tourner auprès des jupes de la De Brie et de la Duparc. Tu me passais gentiment les servantes dans les auberges.

MADELEINE, *gémit.* Ce n'était pas pareil...

(*Ils sont passés.*)

UNE AUTRE RUE

Ils débouchent.

MOLIÈRE. Mais cette facilité, ce n'était pas non plus la vie... la vraie vie. Il y a un moment où il faut, dans la vie d'un homme, qu'un petit être neuf lui apporte... Je ne sais pas, moi... C'est trop vite. Je me noie aussi.

MADELEINE, *se prend la tête, gémit, s'arrêtant.* Si tu savais..., si tu savais...

MOLIÈRE, *la tenant tendrement.* Je sais, Madeleine, je sais.

MADELEINE. Non, tu ne sais pas tout. Tu ne pourras jamais savoir.

COURT ENCHAINE

UNE PETITE PLACE

Il y a une petite fontaine qu'on entend couler contre laquelle ils sont arrêtés.

MOLIÈRE. Madeleine, j'étais un petit tapissier. Tu m'as tout donné. Tu m'as tout appris. Mais il faut me donner quelque chose encore. (*Il dit sourdement, honteusement.*) Laisse-moi vivre. Laisse-moi échapper aux autres. A tous les autres, avec elle... J'en ai assez de cette vie de coulisses. De cette ordure de tous les jours qui nous paraît toute naturelle. (*Il demande humble.*) Laisse-moi l'épouser.

MADELEINE, *s'est durcie, elle a comme un petit sourire de mépris sur son visage en larmes, elle murmure.* Petit tapissier.

MOLIÈRE. Oui. Laisse-moi vivre. Comme un petit tapissier.

MADELEINE, *soudain durcie.* Alors, toi, laisse-moi lui parler avant.

COURT ENCHAINE

UNE MANSARDE

qui est la petite chambre d'Armande à Paris. Madeleine est assise au pied de son grabat. Une chandelle allumée sur un tabouret près d'elle, l'éclaire durement.

MADELEINE. Et ce n'est pas seulement la différence d'âge. Ce serait inhumain, voilà tout. Ça ne serait pas seulement laid. Ça serait inhumain.

(*Il y a un silence, Armande est impénétrable. Madeleine demande, presque humblement.*)

Tu as compris tout ce que je viens de t'expliquer, petite Menou.

ARMANDE, *fermée.* Non.

(*Madeleine la regarde, découragée. Armande demande après un silence où elle a dévisagé Madeleine, dure.*)

Tu préfères que ce soit La Duparc qui le prenne ?

MADELEINE, *a un cri indigné.* Menou !

ARMANDE, *tranquillement.* Elle est jeune et tu es vieille. Il lui a déjà donné ton rôle dans la pièce de ce soir. Les autres vont suivre. Je te demande si tu préfères que ce soit La Duparc qui commande ?

(*Le regard de Madeleine se durcit. Elle dit enfin sourdement :*)

MADELEINE. Non.

ARMANDE, *calme.* Alors nous sommes d'accord. C'est à mon tour de vivre. Et tu y perdras moins. Je voudrais dormir maintenant. Je suis fatiguée.

(*Madeleine se lève soudain, presque timide. Elle reprend sa chandelle. Elle murmure :*)

MADELEINE. Dors bien, si tu le peux, ma petite fille. Bonsoir.

ARMANDE, *impénétrable.* Bonsoir, mère.

MADELEINE, *a une lueur d'angoisse dans l'œil. Elle s'arrête et demande.* Pourquoi m'appelles-tu comme ça ?

ARMANDE, *nette, mais impénétrable.* Parce que tu m'as parlé comme une mère. (*Elle tape sa tête sur son polochon, volontaire. Elle ferme les yeux et dit :*) Dors bien aussi.

(*Madeleine regarde ce petit monstre fermé; elle a sa lèvre qui tremble un peu. Elle se détourne et s'en va avec sa chandelle soudain toute vieillie.*)

ON ENCHAINE

Le clocher ajouré d'une église baroque dans un ciel clair. Une cloche qui sonne gaiement. Puis les battements de la cloche s'espacent, meurent et finalement, après une dernière note isolée, la cloche se tait.

ON ENCHAINE

L'APPARTEMENT DE MOLIERE, A PARIS

La grande chambre qui sera plus tard la chambre de Molière. Il y a un feu dans la cheminée. Un petit souper préparé sur une table pleine d'argenterie et de cristaux avec deux couverts. Un grand lit aux rideaux de damas préparé aussi haut et mystérieux, avec deux oreillers éblouissants de blancheur. La porte s'ouvre, Molière entre, poussant doucement devant lui Armande, les mains sur les yeux. Elle a encore sur sa tête son léger voile de mariée couronné de fleurs d'oranger. Molière referme la porte, jette son chapeau n'importe où.

MOLIÈRE. Voilà. Tu peux regarder.

(*Armande ouvre les yeux et joint les mains avec une exclamation muette.*)

MOLIÈRE. La petite Menou est chez elle ! C'était ça ma surprise. Mademoiselle Molière va habiter Paris, rue Saint-Thomas-du-Louvre maintenant !

ARMANDE, *comme une petite fille éblouie.* Comme c'est beau ! (*Elle va avec un petit pas de danse, caressant les choses au passage. Elle s'arrête aux grands rideaux du lit.*)

MOLIÈRE, *gaiement.* Ce qu'on fait de mieux. Je suis un ancien tapissier.

ARMANDE, *doucement, comme si elle avait honte.* C'est trop beau.

MOLIÈRE, *la prend.* Rien n'est trop beau. Rien ne sera jamais trop beau pour toi.

ARMANDE, *demande les yeux brillants, pleins de merveilles futures.* Tu crois ?

MOLIÈRE, *lui enlevant doucement son voile et sa couronne d'oranger qu'il pose sur un fauteuil proche.* Oui. Tu es heureuse ?

(*L'appareil qui a suivi le geste de Molière reste sur la couronne virginale abandonnée sur le grand fauteuil sombre. On entend la petite voix d'Armande qui murmure :*)

ARMANDE. Ah oui ! mon petit mari chéri ! Mais maintenant, tu sais ce qui me ferait le plus plaisir ? Ça va te paraître drôle... c'est de faire du théâtre...

FONDU SUR LA COURONNE BLANCHE

On rouvre sur Molière, en assez gros plan, qui explique, on ne sait pas à qui.

MOLIÈRE

« Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage;
A d'austères devoirs le rang de femme engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance,
Du côté de la barbe est la toute puissance...
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés, pourtant, n'ont point égalité... »

L'appareil a commencé à reculer pendant ces vers, et découvre Molière sur :

LA SCENE DU PALAIS-ROYAL

Décor vague et nu ; on ne verra pas la salle. Il est en train de répéter l'Ecole des Femmes. *L'Agnès qui l'écoute, bien sagement assise sur un tabouret, n'est pas Armande : c'est Catherine De Brie, l'air modeste. La Grange, avec une brochure, qui souffle près d'eux. Dans un coin, d'autres comédiens attendent.*

MOLIÈRE, *continue*

« L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne.
Et ce que le soldat de son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encore de la docilité,
Et de l'obéissance et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître. Etc.. Etc.... »

(*Il s'arrête.*)

Bon ! La suite va bien pour moi. Un peu plus de modestie sournoise, ma petite Catherine, sur ton tabouret. Les mains croisées sur son ventre, l'air un peu en dessous, elle a l'air d'écouter tout cela, mais elle ne pense qu'à Horace. Prends les Maximes du *Mariage.* Je reviens. (*Il s'éloigne, prend le petit escalier mobile pour aller dans la salle pendant les répétitions.*)

CATHERINE, *commence à lire*

« Les Maximes du Mariage ou Les Devoirs de la [Femme mariée. »
« Avec leur exercice journalier » - Première Maxime :
Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui. »

(*On entend la voix de Molière qui réplique du fond de la salle obscure.*)

MOLIÈRE

« Je vous expliquerai ce que cela veut dire.
Mais pour l'heure présente, il ne faut rien que lire. »

LA SALLE

Molière s'est approché d'un coin obscur où Armande vêtue de sombre, couverte d'un châle, les traits durs et tirés, regarde la répétition, hostile. On entend au loin la voix de Catherine.

LA VOIX DE CATHERINE

Deuxième Maxime :

« Elle ne doit se parer,
Qu'autant que peut le désirer
Le mari qui la possède.
C'est lui seul qui touche le soin de sa beauté
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide. »

MOLIÈRE, *tendre à Armande.* Eh bien, mon petit Menou, comment ça va ? Tu n'es pas trop fatiguée ? Tu ne préfères pas rentrer ?

ARMANDE, *haineuse, fermée.* Une fois, tu m'as fait jouer. Une fois. Et je suis grosse. Je suis laide. Je suis enceinte. Et c'est elle qui joue Agnès ! Je te déteste. Tout est de ta faute.

(*Molière la regarde, maladroit, tremblant, atterré. Au loin, dans l'éclairage avare, on distingue et on entend Catherine qui continue à lire.*)

CATHERINE.

« Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur ordonne.
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne. »

(*Molière regarde le visage fermé de son petit ennemi, désolé.*)

ON COUPE

L'APPARTEMENT DE MADELEINE

Un oiseau qui chante dans une cage. Un feu de bois qui pétille gaiement dans la cheminée. Nous sommes dans le petit appartement clair du quartier du Marais où s'est retirée Madeleine. Elle a passé une coiffe, un tablier ; elle est en train de faire son ménage en chantonnant. On frappe. Elle passe dans l'antichambre, toujours en chantonnant.

L'ANTICHAMBRE

Elle ouvre. Molière est sur le seuil.

MADELEINE, *s'exclame.* C'est toi, Jean ? Quelle bonne surprise ! Entre. Il fait frisquet ce matin !

LA CHAMBRE

Elle le débarrasse de son manteau fourré.

MADELEINE. Il fait bon, ici. Débarrasse-toi. Tu vois, tu me surprends à faire mon ménage ! Figure-toi que ma servante est enceinte. Je ne sais pas de qui. Elle non plus. Bref, je dois la laisser se reposer un peu de temps en temps.

MOLIÈRE, *qui a pris un fauteuil.* C'est ennuyeux pour toi, ma pauvre Madelon !

MADELEINE, *riant.* Un peu pour moi. Beaucoup pour elle. Le plaisir a été court : elle en est aux ennuis, comme tout le monde. (*Elle est venue s'asseoir*

à ses pieds, sur une chaise basse.) Enfin, qu'est-ce que tu veux ! C'est un peu aux autres de courir. (*Elle éclate de rire.*) Nous avons fait assez de bêtises, nous, quand nous avions l'âge ! Tourne-toi un peu vers le jour, que je te regarde. Tu as maigri. Comment va Armande ?

MOLIÈRE. Elle va bien.

MADELEINE. J'espère que c'est un garçon que vous allez me faire ! J'en ai assez des filles ! (*Elle s'est levée, active, gaie.*) Tu veux que je te fasse un peu de café ? C'est une nouveauté.

MOLIÈRE, *sourit.* Tu t'es mise au café, toi ? Une femme de bon sens ?

(*Elle est passée dans la petite cuisine attenante. On l'entend qui rit.*).

MADELEINE, *off.* Pour faire la femme élégante, on ne boit plus que ça maintenant ! (*Elle est reparue sur le seuil de la cuisine, moulant du café.*) Avant, c'était le chocolat qui était le comble du raffinement. Il n'y a plus que le café, maintenant ! Les autres trouvent ça bon. Alors, j'essaie. Mais c'est mauvais ! Tu aimes ça, toi ? (*Elle est repassée dans la cuisine.*)

MOLIÈRE. Non.

MADELEINE, *off, crie.* Tant pis, mon eau bout. Tu le boiras !

(*Molière se détend. On sent qu'il est heureux d'être là, comme dans un havre. Il murmure :*)

MOLIÈRE. Comme tu es gaie, Madelon !

MADELEINE, *lui crie gaiement de la cuisine.* Il faut bien ! Je ne vois plus que moi. Si je me faisais la tête, ça serait sinistre.

MOLIÈRE, *doucement.* Tu es une femme merveilleuse, Madeleine. Une vraie femme.

(*Madeleine, qui est revenue avec son café.*)

MADELEINE. Il y en a donc de fausses, tu crois ? Il y a les femmes, voilà tout, mon petit Jean. Tu sais si bien les faire au théâtre. Pourquoi, dans la vie, ne sais-tu plus rien du tout ?

(*Il y a une ombre douloureuse sur le visage de Molière. Madeleine le sert. Elle demande :*)
La De Brie est bien dans Agnès ? Tu es content ?

MOLIÈRE, *distrait.* Oui. Oui.

MADELEINE. Quand passez-vous ?

MOLIÈRE. Mardi.

MADELEINE. Ça va être merveilleux ! C'est ta meilleure pièce. (*Elle pose sa tasse avec une grimace.*)

MADELEINE. Dieu, que c'est mauvais !

MOLIÈRE, *qui boit doucement.* Comme on est bien, chez toi, Madeleine...

(*Madeleine lui reprend sa tasse et garde sa main.*)

MADELEINE, *doucement.* Tu es content, mon petit Jean. Mais tu n'es pas heureux.

(*Molière détourne son regard. Elle pose la tasse. Plan de l'oiseau dans la cage.*)

MADELEINE, *off.* Tu regardes mon petit oiseau ? Il chante, quoi qu'il soit en cage. Il est heureux, mais je m'occupe tout le temps de lui. J'ai voulu un oiseau ; alors, maintenant, je suis devenue la servante d'un oiseau. Je lui change son eau deux fois par jour ; je vais lui acheter de petites graines tendres...

(*On est revenu sur eux. Elle est assise sur la chaise basse, aux pieds de Molière, lui tenant les mains. Madeleine continue.*)

Je lui mets des boules de couleur dans sa cage. Je viens lui faire : « Pui ! Pui ! Pui ! », gaiement, près des barreaux, même les jours où j'ai envie de pleurer. (*Elle lui embrasse soudain la main, gentiment, et la garde près de sa joue.*) Courage, mon petit Jean. Je t'aiderai. Comme toujours.

ON COUPE

*L'affiche de l'*Ecole des Femmes *sur la*

FAÇADE DU THEATRE

C'est la nuit. Des laquais avec des torches, qui attendent leurs maîtres. Le public qui sort dans un brouhaha. Un laquais crie :

LE LAQUAIS. Le carrosse de M. le Comte de Lude !

UN MARQUIS, *sortant avec un groupe d'amis.* Détestable, morbleu, du dernier détestable ! Ce qu'on appelle détestable...

LE COMTE. Et moi, mon cher Marquis, je trouve la pièce bonne et le jugement détestable.

(*Un carrosse est venu boucher l'écran. On voit des femmes en plumes et en diamants, qui montent dedans par la portière. Le carrosse démarre, découvrant les deux gentilshommes.*)

LE MARQUIS. Quoi ? Mon cher Comte ? Est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

UN LAQUAIS, *crie.* Le carrosse de M. le marquis de la Châtre !

LE COMTE. Oui, je prétends la soutenir !

LE MARQUIS. Parbleu ! Moi, je la garantis détestable.

LE COMTE. Pourquoi, détestable ?

LE MARQUIS. Elle est détestable, parce qu'elle est détestable ! Je vous raccompagne, Mesdames ?

(*Un carrosse vient boucher l'écran. On entend le comte éclater de rire.*)

LE COMTE, *derrière le carrosse.* Après cela, il n'y a plus rien à dire ! Voilà son procès fait !

(*Une dame qu'on voit monter dans le carrosse, par la portière.*)

LA DAME. Pourquoi vous mettre en fureur contre ce pauvre Molière ? Sa pièce est médiocre, voilà tout. (*A un homme en noir, qui monte derrière elle.*) Que vous en semble, Monsieur Lysidas, vous qui êtes savant ?

(*On les voit s'empiler dans le vaste carrosse.*)

LYSIDAS, *montant.* Je n'ai rien à dire là-dessus, Madame. Vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres, avec beaucoup de circonspection.

LE MARQUIS, *montant à son tour.* Enfin, votre avis sur la pièce ?

LYSIDAS, *fielleux.* Moi, j'ai passé une excellente soirée. Mais vous me direz que les auteurs aiment bien voir tomber les pièces de leurs confrères. Ce sont leurs bonnes soirées à eux.

(*Ils éclatent tous de rire. Le carrosse démarre, découvrant d'autres spectateurs sur le seuil du théâtre.*)

LE LAQUAIS, *crie.* Le carrosse de M. le duc de la Feuillade !

LE DUC. Tarte à la crème ! Moi, je vous avouerai que je ne peux digérer la tarte à la crème !

LE CHEVALIER. Mais pourquoi ?

LE DUC. Tarte à la crème ! parbleu, Chevalier, tarte à la crème !

(*Le carrosse s'est avancé. Ils montent avec une dame.*)

LE CHEVALIER, *montant après la dame.* Mais, enfin, qu'est-ce que tu veux dire par tarte à la crème ?

LE DUC, *montant.* Tarte à la crème !

LE CHEVALIER. Mais encore, donne un peu tes raisons !

LE DUC. Tarte à la crème !

LA DAME. Le chevalier a raison. Il faut s'expliquer, Monsieur le Duc !

LE DUC. Tarte à la crème, vous dis-je, Madame. Tarte à la crème !

(Le carrosse est passé, découvrant le théâtre. Un laquais crie :)

LE LAQUAIS. Le carrosse de Madame la marquise de Jeaucourt !

(Molière paraît, l'air égaré, se dégrimant, encore plein de gras, le chapeau de travers, se boutonnant, suivi de La Grange.)

MOLIÈRE. Vite, vite, La Grange, ma chaise !

LA GRANGE, *arrêtant un laquais.* Une minute, s'il vous plaît ! *(Il crie.)* La chaise de Monsieur Molière !

(La chaise paraît. Molière monte, comme effrayé, murmurant.)

MOLIÈRE. Vite ! Vite ! A la maison. Adieu, La Grange.

LA GRANGE. Ça ira bien, Monsieur.

LES DAMES, *sur le seuil.*
— Qu'est-ce qu'il a ?
— Vous avez vu ?
— Bousculant tout le monde, du gras encore sur le visage.
— C'est un scandale !
— Où court-il ?

UN VIEIL HOMME, *furieux.* La chaise de Monsieur Molière. Vraiment, ces comédiens se croient tout permis, maintenant !

(Le carrosse est venu devant l'écran. On les voit monter par la portière.)

UN MARQUIS. Où il court ? Il fuit les quolibets, Mesdames ! C'est un échec total. Il a peur qu'on lui fasse un mauvais parti.

UNE DAME. Je n'ai jamais vu une aussi mauvaise pièce, aussi mal jouée !

UNE AUTRE. Je l'ai toujours dit, Molière passera, comme le café !

(On coupe, pendant que le carrosse démarre.)

LA MAISON DE MOLIERE

Molière qui monte l'escalier, en courant, affolé.

L'ANTICHAMBRE

Comme il ouvre la porte et entre, La Forest sort de la porte de la chambre.

LA FOREST. Pas tout de suite, Monsieur. Il faut la laisser travailler toute seule. Mais l'enfant se présente bien. Il sera là bientôt.

(Molière, suffoqué de joie et de peur, tombe dans ses bras en sanglotant.)

MOLIÈRE. Ah ! La Forest ! Tu crois au bon Dieu, toi ?

ENCHAINE

LA CHAMBRE

Un grand lit. On entend un cri de nouveau-né dans la chambre à côté, qui ne cessera pas pendant toute la scène.
Armande, très pâle, est couchée dans le lit. Molière est accroupi près d'elle, lui tenant la main. Armande a son petit visage douloureux, fermé. Molière lui sourit, débordant de tendresse. Il murmure :

MOLIÈRE. Mon petit oiseau. Mon petit oiseau.

ARMANDE *murmure.* Maintenant que c'est enfin fini..., que je n'ai plus cet horrible gros ventre..., je veux vivre... Vite...

(On entend l'enfant à côté.)

MOLIÈRE, *tendrement.* Oui, mon petit oiseau.

ARMANDE. Je veux m'occuper de moi, maintenant. *(Elle répète, obstinée, presque douloureuse.)* De moi. De moi. De moi.

MOLIÈRE. Oui, mon petit oiseau.

ARMANDE. Je veux des robes. Plein de robes. Des robes avec la taille fine. Fine. Je veux danser. Danser jusqu'à ce que le matin vienne, et que je n'en puisse plus.

MOLIÈRE. Nous danserons, Menou.

ARMANDE, *rancunière.* Tu ne sais pas danser. Tu es lourd et maladroit.

MOLIÈRE. J'apprendrai.

ARMANDE. Je veux qu'on me regarde quand je passe. Qu'on rie quand je dis quelque chose de drôle.

MOLIÈRE. Je rirai, mon petit oiseau.

ARMANDE, *gémit, les yeux fermés.* Des seigneurs, avec leurs rubans, leurs perruques, leurs parfums, leurs petites épées de diamant. *(Elle sourit.)* On dirait de gros frelons dorés toujours occupés à bourdonner et à se battre...

MOLIÈRE. Oui, Menou.

ARMANDE. Ça ne veut pas dire que je ne te serai pas fidèle...

MOLIÈRE. Non. Menou.

ARMANDE, *soupire.* Seulement leur bruit. *(Elle soupire. Avec une sorte de tendresse, navrée.)* Pourquoi n'es-tu pas drôle, mon pauvre Jean !

MOLIÈRE, *balbutie, lui baisant la main.* Je serai drôle. Je ferai du bruit. J'apprendrai à me battre.

(L'enfant a recommencé à crier à côté. Armande, qui ne semble pas l'entendre, dit encore, refermant les yeux.)

ARMANDE. Et puis je veux jouer. Jouer, jouer toujours. Et qu'on m'applaudisse.

MOLIÈRE, *qui la regarde, vaincu comme un gros chien tendre.* Oui, Menou.

(Les cris d'enfant redoublent à côté.)

ENCHAINE

LA CHAMBRE

C'est le matin, quelque temps plus tard. Le lit est fait. On a poussé les meubles. Molière, avec un maître à danser qui l'accompagne sur son petit violon.

LE MAITRE A DANSER. Le chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. Saluez. La, la, la. La, la, la. La, la, la, la, la, la. La, la, la, la ! En cadence, , s'il vous plaît ! La, la, la, la, la... Jambe droite !... La, la, la... Ne remuez pas tant les épaules... La, la, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés ! La, la, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors... La, la, la... Dressez votre corps !... La, la, la. la.

(Molière fait de son mieux, suant à grosses gouttes, maladroit, ridicule. La porte s'entr'ouvre. C'est Armande qui le regarde et éclate gentiment de rire.)

ENCHAINE

LA CHAMBRE

Molière est en tenue d'escrimeur. En face de lui, le maître d'armes, l'épée à la main.

LE MAITRE D'ARMES. Je vous l'ai déjà dit, le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir... Ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors... Allons, en garde, Monsieur. Je pousse.

(*Molière se met en garde. Un combat comique commence.*)

MOLIÈRE, *débordé.* Hé là ! Hé là ! Une minute ! Vous me poussez en tierce avant de me pousser en quarte ! Et vous n'attendez pas que je pare.

(*Le rire d'Armande éclate, frais et cruel. On la découvre qui assiste à la leçon, dans un coin de la pièce, un ouvrage de tapisserie à la main, et qui éclate de rire.*)

ENCHAINE

CHEZ LE PERRUQUIER

Une toute petite pièce, entièrement habitée de perruques sur des supports, comme des oiseaux étranges. Le perruquier a, lui-même, l'air d'un oiseau. Molière regarde avec inquiétude une immense perruque qu'il lui présente.

LE PERRUQUIER. C'est une petite merveille !

MOLIÈRE, *inquiet.* Que doivent être les grandes. Voyons...

(*Le perruquier lui passe avec amour la perruque. Molière a une tête impayable. Il se regarde, hochant tristement la tête dans le miroir.*)

ENCHAINE

LE CHATEAU DE VERSAILLES

puis :

UN COIN DE LA COUR DE MARBRE

Discret va-et-vient. Une chaise s'approche. Les porteurs la déposent, ouvrent la portière. Molière en descend, couvert de rubans, avec sa belle perruque. Il s'accroche en descendant, à la portière.

MOLIÈRE. Crotte ! (*Il entre dans le château.*)

ANTICHAMBRE A VERSAILLES

En vérité, c'est surtout une porte gigantesque : la porte de la chambre du roi que défend un huissier. Foule de courtisans. Brouhaha. Bousculade. L'appareil n'embrasse, dans son champ, qu'un petit espace, mais il est très encombré. Peut-être le plan est-il pris d'un œil-de-bœuf, en plongée. C'est le métro à six heures. On entend :

— Ne poussez pas !
— Vous avez vu l'*Ecole des Femmes* ? Détestable ! morbleu, détestable !
— Il paraît que le roi a aimé ça. C'est un bruit. Il a voulu faire plaisir à Madame à qui Molière avait, très habilement dédié la pièce. Le roi ne cherche qu'à faire plaisir à Madame, en ce moment.
— A cause de Madame, ou de la petite La Vallière ?

L'HUISSIER, *appelle.* Monsieur le duc de Liancourt !

(*Un courtisan se fraie un passage et entre chez le roi. On distingue, dans un groupe, le fausset du duc de La Feuillade.*)

LE DUC DE LA FEUILLADE. Tarte à la crème, Messieurs ! Tarte à la crème ! Moi, je n'ai pas digéré cette tarte à la crème ! Et rien ne me la fera digérer !

(*Molière paraît, essayant poliment de se frayer un passage, chapeau bas.*)

MOLIÈRE. Pardon, Messieurs. Pardon, Messieurs. Excusez-moi.

(*On entend :*

— Qu'est-ce qu'il vient faire à la chambre du Roi ?
— C'est un scandale !
— Un comédien !
— On aura tout vu !)

LE DUC DE LA FEUILLADE, *l'avise.* Hé ! Molière !

MOLIÈRE. Monsieur le Duc...

LE DUC, *lui tendant les bras.* Que je vous embrasse !

(*Molière s'avance vers le duc, qui lui prend la tête par les oreilles, soudain, en l'embrassant avec un rire gras, et la frotte sur les boutons de diamant de son habit, en criant :*)

Tarte à la crème, Molière ! Tarte à la crème !

(*Eclat de rire méchant et général. Molière s'est dégagé, comme il a pu, perdant sa belle perruque. Il a le visage en sang. Il s'essuie avec une impression d'horrible panique, au milieu des rires.*)

L'HUISSIER, *appelle.* Monsieur Molière !

(*Molière rajuste hâtivement sa perruque, et entre chez le roi, achevant d'essuyer le sang de son visage. On entend un murmure.*

Le roi l'appelle...

Les visages se rembrunissent. Le silence se fait. Plan de silence sur les masques où la lâcheté et la méfiance se lisent. La porte se rentr'ouvre. Un courtisan sort de chez le roi et se rapproche d'un groupe, chuchotant.)

LE COURTISAN. Messieurs, ce qui se passe est inouï ! Le roi vient d'accepter d'être le parrain de l'enfant de Molière, avec Madame pour marraine. C'est le duc de Créqui qui le représentera.

(*Un murmure léger. Il y a un lourd silence. Un plan de la tête de lâche du duc de la Feuillade. Puis, on entend une voix qui dit, résolument :*)

LA VOIX. Moi, je l'ai toujours trouvée bonne, sa pièce !

COURT ENCHAINE

LE BAPTISTERE DE L'EGLISE SAINT-ROCH

Fin de la cérémonie du baptême. Il y a là Armande, ravissante et rosissante quand elle regarde le duc de Créqui; la grande dame qui représente Madame, belle-sœur du Roi; Molière, avec sa belle perruque; l'enfant sur les bras de La Forest; les comédiens de la troupe, endimanchés, et un groupe de bourgeois en noir, entourant le vieux Poquelin, dont Armande semble avoir un peu honte.

La cérémonie s'achève. Le duc de Créqui s'incline avec une grâce infinie devant Armande, et lui baise la main. Léger salut à Molière, puis il tend la main à la grande Dame, et s'en va parfumé, enrubanné, précieux, brillant comme le soleil, vers son carrosse.

Armande, qui l'a regardé pendant tout le temps de la cérémonie, éblouie, le suit soudain lentement, comme une somnambule, ne pouvant détacher ses yeux de lui, pour que cette vision ne s'efface pas encore, abandonnant le bébé dans les bras de La Forest; Molière et le groupe bourgeois de la famille qui la regarde avec réprobation.

ON ENCHAINE

Trois visages sinistres, mais point caricaturaux, de médecins penchés sur un lit d'enfant dans :

LA CHAMBRE DE L'ENFANT

Impression d'angoisse et de cauchemar. Ils tripotent le corps à demi inanimé, à tour de rôle, hochant la tête, marmottant des mots latins, prétentieux. Dans un coin de la pièce, la grosse La Forest, en larmes. Armande, les yeux rouges, serrant convulsivement un mouchoir trempé de larmes dans sa main. Molière, l'air angoissé.

Le petit groupe regarde les trois médecins avec frayeur. Il y a davantage, sur le visage de Molière, du mépris et une sorte de haine. Enfin, les médecins se détachent du berceau, en silence, tristes.

MOLIÈRE, *s'avance.* Eh bien, Messieurs, vous l'avez suffisamment vu ?...

PREMIER MÉDECIN. Il y a beaucoup d'humeurs corrompues en lui. J'opine pour une affection de la rate.

DEUXIÈME MÉDECIN. Ou le poumon.

PREMIER MÉDECIN, *a un petit ricanement, un geste sceptique.* Oh ! le poumon !

TROISIÈME MÉDECIN, *grave, à Molière.* Nous aimerions consulter, Monsieur. Où pourrions-nous ?...

(*Molière va ouvrir la porte de sa chambre, contiguë.*)

MOLIÈRE. Ici. La Forest ! Donne des sièges à ces Messieurs !

(*Il revient vers Armande, qui est penchée sur le berceau, lui prend la main. Ils regardent tous deux le petit corps immobile dans le berceau, pendant que les médecins, se faisant des politesses, passent à côté.*)

LA CHAMBRE DE MOLIERE

Un bon feu brille dans la cheminée. A peine entrés et la porte fermée, les médecins se détendent.

PREMIER MÉDECIN, *s'approchant du feu, se frottant les mains.* Ah ! Paris est étrangement grand, Messieurs, et il faut faire bien du trajet quand on a une certaine clientèle !

DEUXIÈME MÉDECIN. Je dois avouer que j'ai une mule admirable ! C'est extraordinaire, le chemin que je peux faire avec cet animal-là !

TROISIÈME MÉDECIN. J'ai un cheval, moi; qui est un animal infatigable !

DEUXIÈME MÉDECIN. Savez-vous le chemin que ma mule a fait, aujourd'hui ? J'ai été : premièrement, tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal au boulevard Saint-Germain; du boulevard Saint-Germain, tout au fond du Marais...

LA CHAMBRE DE L'ENFANT

Molière, Armande et La Forest, qui regardent toujours l'enfant avec angoisse. Soudain, il a comme une convulsion. Ils ont peur. Molière regarde avec angoisse et impatience vers la porte de la chambre où sont les médecins. Le petit tressaille encore. Armande prend la main de Molière, et murmure :

ARMANDE. Jean.

(*Molière regarde encore la porte, puis va écouter à l'huis. Son visage se durcit; à l'attention succède une sorte de stupeur.*)

LA CHAMBRE DE MOLIERE

Les trois médecins bavardent toujours.

PREMIER MÉDECIN. Pour moi, je suis sévère en diable, à moins qu'on ne soit entre amis. On nous a assemblés, l'autre jour, avec un médecin du dehors, un prétentieux qui croyait tout savoir; j'ai exigé que les choses se fassent dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous mettre d'accord, et la maladie pressait; mais je n'en voulus point démordre ! Un ignorant, d'une faculté de province, nouvellement établi !...

DEUXIÈME MÉDECIN. Il faut apprendre aux gens à vivre, leur montrer leur bec jaune !

TROISIÈME MÉDECIN. Un homme mort n'est qu'un homme mort. Nous ne sommes pas le Bon Dieu ! Mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

(*La porte s'ouvre soudain. Molière bondit, se jette sur eux, hors de lui.*)

MOLIÈRE, *hurlant, les bousculant.* Foutez-moi le camp ! Foutez-moi le camp tout de suite ! Allez, par ici ! Par ici ! Foutez-moi le camp ! (*Il a ouvert la porte du palier; il les pousse, leur lance des coups de poing et des coups de pied, comme fou.*)

LE PALIER

Les médecins crient tous à la fois.

LES MÉDECINS. Mais, Monsieur !... Mais, c'est insensé ! Mais on n'a jamais vu ça ! Nous nous plaindrons ! Nous porterons plainte !

(*Un cri plus perçant sort du groupe bousculé.*) Et l'argent ?

(*Molière, hors de lui, déchiré, pleurant, furieux, en haut de l'escalier, prend de l'argent dans ses poches et leur en jette beaucoup trop, criant :*)

MOLIÈRE. Tenez ! Tenez ! Tenez !

(*Les autres, maîtrisant leur indignation, se bousculent pour ramasser.*)

LA FOREST *paraît sur le seuil. Elle crie.* Monsieur ! Monsieur ! Vite, Monsieur !

(*Molière la suit en courant, tandis que les médecins ramassent, toujours se bousculant.*)

LA PETITE CHAMBRE

Le petit corps s'est immobilisé dans le lit. Armande est tombée, sanglotante, la tête sur le bois du petit lit. Molière s'arrête, frappé de stupeur par le malheur. La Forest se signe.

ON ENCHAINE

LA CHAMBRE DE MOLIERE

C'est la nuit. Armande est dans le lit. Elle sanglote. Molière, couché près d'elle, dressé sur un coude, la console.

ARMANDE, *gémit doucement.* Je ne suis pas méchante. Je te jure que je ne suis pas méchante.

MOLIÈRE, *qui la caresse doucement.* Oui, Menou.

ARMANDE, *dans un souffle.* Contre moi.

(*Molière la regarde, attendri, angoissé. Armande continue, sincère pour la seule fois de sa vie sans doute, pitoyable, menue, vaincue.*)

Pourquoi me laisses-tu toujours tout faire ? Pourquoi me dis-tu toujours « oui » ? Tu vois, le ciel m'a punie. Il me l'a pris, le petit Jean. Il faut m'empêcher, Jean. Il faut me gronder jusqu'à ce que je devienne bonne... (*Elle gémit.*) Je veux être

bonne... Je veux être bonne... Protège-moi, toi qui es fort, contre tout ce qui est vilain en moi...

(*Molière est couché contre elle. Il l'embrasse, pleurant aussi.*)

MOLIÈRE. Oui, Menou. Oui, mon petit amour. Mais tu es bonne. Tu es bonne... (*Il a la tête dans son cou. Il gémit.*) Tu es bonne... (*Malgré lui, malgré sa peine, il y a quelque chose de plus trouble, soudain, dans ses caresses, qui se font plus tendres. Il murmure, caché dans son cou.*)

ARMANDE, *murmure.* Je veux toujours être ta femme, Jean.

(*Sur son bras nu, la main de Molière, qui la caresse, se crispe et remonte.*)

ENCHAINE RAPIDE

LES JARDINS DE VERSAILLES

C'est la nuit. C'est la fin d'une représentation de la Princesse d'Elide. *Presque une musique de foire, trop brillante. Un feu d'artifice derrière elle, des feux de bengale, Armande, parée comme une déesse, bruissante de plumes, étincelante de diamants, qui salue et envoie des baisers et des sourires sur un char volant, sous les acclamations et les bravos.*

Le char est passé dans les coulisses de treillage décorées. Elle en descend, aidée par La Grange; aussitôt une nuée de petits marquis se précipite vers elle, la félicitant, lui baisant les mains, se bousculant. Elle dit quelque chose qu'on n'entend pas, car la musique a repris et un ballet entre en scène. Ils éclatent tous de rire. Elle rit aussi, comme une folle. De dos, au premier plan, une silhouette de bouffon de cour qui regarde la scène... Le visage de Molière en bouffon, triste et ridicule, qui la regarde du coin d'un portant.

Sur la scène, le ballet du roi, étincelant, qui a pris la place d'Armande, évolue pompeusement dans la musique et la lumière.

ON ENCHAINE

Un très maigre ballet de trois danseuses, très jeunes, efflanquées, sur des tréteaux en plein air, sur :

LA PLACE D'AUTEUIL

Parmi les danseuses, un petit garçon déguisé en amour, minable, récite adorablement des vers miteux.

Dans la maigre assistance, debout en plein air dans la nuit, Molière qui regarde intensément le petit garçon. Le rideau tombe tant bien que mal, avec des ratés, marquant la fin du spectacle... Une horrible mégère, La Raisin, se précipite parmi les spectateurs, tentant de les retenir pour une ultime quête. Les spectateurs essaient de filer. Le petit et les trois ballerines maigres quêtent aussi. Le petit garçon s'approche de Molière, avec un sourire familier, comme s'il le connaissait. Molière lui donne une pièce d'or, lui caressant la tête.

MOLIÈRE, *désignant la Raisin.* C'est ta mère ?

LE PETIT. Non. C'est Madame Raisin, qui m'a loué à mes parents avant qu'ils meurent.

MOLIÈRE. Va lui dire que je veux lui parler. Dis-lui que c'est le monsieur qui est revenu trois fois.

(*Le petit va avertir la vieille, qui s'avance méfiante, obséquieuse, regardant la pièce d'or dans la bourse que lui a remise le petit. Il n'y a plus sur la place, que le petit qui regarde de loin, et deux hommes à mine patibulaire, dépenaillés, qui se sont mis à démolir l'estrade.*)

Je voudrais vous proposer un marché, Madame.

LA VIEILLE, *méfiante.* Un marché ? Passez là.

(*Elle le fait entrer derrière une toile, dans la baraque. Les hommes continuent à démonter l'estrade et l'enceinte, empilant les bancs. Le petit garçon, de son beau visage grave, étonné, regarde l'endroit où la Raisin a entraîné Molière. On les voit, en ombre chinoise, derrière la toile, qui discutent.*

Un plan poétique de la petite place dans la nuit, des trois maigres ballerines et des hommes qui démolissent.

Peut-être un court enchaîné. Puis Molière ressort seul de la baraque. La vieille, en ombre chinoise, compte de l'argent derrière la toile. Molière va au petit, souriant, grave. Il lui caresse la tête.

MOLIÈRE. Voilà. C'est fait. Maintenant, c'est moi qui vais t'apprendre ton métier... Viens. Tu es seul au monde. Moi aussi. Maintenant nous serons tous les deux.

(*Il lui a pris la main. Il l'emmène doucement. On les voit traverser, la main dans la main, la place obscure et déserte où un chien hurle à la lune.*)

FONDU AU NOIR

On rouvre sur le portrait de Molière que Mignard est en train de faire.

LA SALLE D'AUTEUIL

C'est une pièce dallée, avec une grande cheminée et des meubles luisants, donnant sur un jardin de curé. Molière en robe de chambre pose pour le peintre.

MOLIÈRE, *achève.* ... Et puis, elle s'est mise à me tromper tout doucement. Alors j'ai pris la décision de vivre séparé d'elle. Elle, à Paris, où elle s'est fait installer un appartement au-dessus du mien, moi ici, à Auteuil. Seul.

(*Un silence. Mignard peint. Molière ajoute.*)

Non. Pas seul d'ailleurs. Avec un petit garçon que j'ai recueilli il y a trois ans dans une baraque de foire et à qui je suis en train d'apprendre à jouer la tragédie mieux que moi... (*Il sourit et ajoute.*) Ce qui n'est pas difficile ! vous dirait Madeleine.

MIGNARD, *qui peint.* On m'a parlé, à Paris, de ce petit Baron. Qu'en dit Armande ?

MOLIÈRE, *sourit un peu.* Armande ne dit rien des choses qui ne la concernent pas directement. Je crois qu'elle est un peu jalouse — comme de tout ce qui n'est pas à elle. Mais, d'un autre côté, cela doit lui être commode. Cela lui enlève le dernier remords de m'avoir laissé seul ici.

(*Mignard qui prépare de nouvelles couleurs et les essaie dans un coin de la toile.*)

MIGNARD. Votre santé semble meilleure, Molière.

MOLIÈRE, *sourit.* Vous dites cela en reprenant du rouge sous votre pinceau pour mes pommettes. Je tousse beaucoup. J'ai même craché un peu de sang. Mais depuis que j'ai renvoyé les médecins et que je me suis mis au lait, cela va mieux. (*On gratte à la porte.*) Ah ! c'est l'heure de ma tasse ! (*Il se lève, va à un plateau préparé sur une table proche.*) Un coup de vin pour vous, heureux Mignard ?

(*Baron, un mince adolescent, un peu félin, au regard profond et tendre, est entré apportant la tasse de lait de Molière.*)

Tiens ! C'est toi qui remplace la Forest aujourd'hui ?

BARON, *rougit et confus.* Oui, je lui ai demandé d'apporter votre lait.

(*Il reste un instant sur le seuil, pose le lait, sort vite, confus. Molière et Mignard éclatent de rire.*)

MOLIÈRE, *riant franchement plein d'une tendresse sans équivoque.* C'est un charmant petit homme. C'est mon fils qu'on m'a redonné. (*Il revient prendre la pose.*) Vous savez la dernière de ces Messieurs de l'Hôtel de Bourgogne ? Il n'y a que des confrères pour avoir des attentions comme ça. Après avoir fait courir, dans Paris, le bruit que j'avais épousé ma propre fille, ils répandent maintenant le bruit que je m'intéresse aux garçons.

(*Mignard et lui rient. Mignard a repris ses pinceaux.*)

MIGNARD, *demande, peignant.* Et Tartuffe ?

MOLIÈRE, *sourit.* Le pauvre homme ! Toujours interdit. Je me suis cru plus fort que les dévôts, et là, j'avoue que je me suis trompé. Le bon Dieu lui-même n'est pas plus fort que les dévôts, en France.

(*Mignard peint en silence. Molière rêve.*)

Mignard, je voudrais essayer d'écrire une pièce qui s'appellerait le *Misanthrope.* Ma pièce... Ma vraie pièce. Il y a longtemps que j'y travaille; mais le roi ne me laisse jamais le temps de la finir...

(*Mignard s'est levé et vient doucement rectifier la pose de Molière, puis retourne à son chevalet.* (*Molière, continuant.*)

Il s'est mis dans la tête de me faire faire une nouvelle comédie ballet. En quinze jours naturellement. Il va falloir retourner à Paris, répéter, souffrir près d'Armande, recommencer à tousser. Ordre du Roi ! (*Il sourit et dit doucement.*) Je me serai usé comme un vieux soldat futile à son service. (*Molière, rêvant doucement.*) J'ai écrit de bonnes pièces, Mignard. Mais je n'ai pas assez touché les êtres. Je suis barbouillé d'encre et je crois bien que je n'ai pas vécu.

MIGNARD, *doucement aussi, peignant.* Vous croyez que j'ai vécu barbouillé de peinture, vous croyez que les êtres m'ont laissé les approcher. Ils venaient tous me voir et ils se mettaient nus devant moi, deux heures chaque matin, mais à condition que je reste à distance. Pas une de ces belles dames empoisonneuses ou adultères, pas un de ces ministres prévaricateurs, de ces héros suant la lâcheté intime que je n'aie forcé à avouer en silence. J'étais le peintre à la mode et ils venaient tous chez moi se faire violer. Mais les deux heures passées, ils se levaient, reprenaient leur grandeur empruntée et ils repartaient vers leur vie, me laissant une grosse bourse, le dernier soir, (*Il rit.*) une grosse bourse, ma foi. Ça, je les ai fait payer, les imbéciles !... Et je me retrouvais le barbouillard Mignard, seul comme un rat, à côté de sa bourse, avec sa maladresse à vivre... (*Il peint et s'exclame, gaillard.*) Je n'ai regretté que les dames. Je dois avouer que, tout compte fait, je n'en ai pas eu beaucoup en chair et en os. Je suis au bout du rouleau maintenant et je me demande parfois, comme vous, si je n'aurais pas mieux fait de vivre. (*Il peint un peu et demande.*) Mais qu'est-ce que c'est vivre ?

MOLIÈRE, *doucement.* Avoir chaud. Sorti du théâtre, j'ai toujours eu un peu froid.. J'aurais tant voulu être aimé.

MIGNARD, *peignant toujours, simplement.* Je n'aime pas beaucoup les grands mots, Molière, mais je puis vous assurer que vous serez éternellement aimé.

MOLIÈRE. Cet amour-là ne pourra plus me faire chaud.

MIGNARD. Madeleine vous a aimé ?

MOLIÈRE. Elle a été ma mère et ma sœur et mon compagnon. Mais je donnerais la moitié de mes pièces pour avoir été beau et aimé autrement.

MIGNARD. Allons ! parlons de choses plus gaies, vous allez me faire faire un portrait triste et je ne le veux pas. Vous avez tant fait rire, Molière, il faut que je laisse aux hommes un portrait de vous qui soit gai. (*Il demande d'un autre ton.*) Vous répétez cet après-midi ?

MOLIÈRE. Il le faut bien, le roi a besoin de se distraire !

MIGNARD, *peignant toujours, un peu goguenard.* Le pauvre homme !

ON ENCHAINE

On entend la toux de Molière pendant l'enchaîné.

SUR LA SCENE DU PALAIS-ROYAL

*Les acteurs sont en train de répéter l'*Amour Médecin. *Certains sont en costume, d'autres pas. Armande n'est pas costumée.*

En scène Catherine De Brie-Lisette. Molière en Sganarelle. Clitandre-Baron déguisé en Médecin de fantaisie. Molière tousse abominablement. Les autres attendent un peu angoissés. Molière cache son visage dans son mouchoir en crachant et le cache vite comme s'il avait peur qu'on le voie.

MOLIÈRE. Reprenons. (*Il récite, pointant son doigt vers le ventre de Baron-Clitandre.* » Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune ! »

LISETTE-DE BRIE. « La science ne se mesure pas à la barbe. Et ce n'est pas par le menton qu'il est habile. »

MOLIÈRE. « Monsieur me dit que vous avez des remèdes admirables pour faire aller à la selle ? »

CLITANDRE-BARON. « Monsieur, mes remèdes sont différents de ceux des autres. »

(*On entend le texte qui continue off.*)

On passe à un...

COIN DE COULISSES

... où Armande est en conversation galante avec un jeune cavalier qui lui parle bas à l'oreille. Elle roucoule de plaisir. La Grange va à elle.

LA GRANGE. Ça va être à vous, Mademoiselle Molière.

(*Armande laissant sa main une seconde de trop sous les lèvres du jeune gentilhomme.*)

ARMANDE. Restez ! Je n'ai qu'une scène. Je reviens. (*Elle se prépare à entrer en scène.*)

SUR SCENE

Clitandre tâtant comiquement le pouls de Sganarelle.

CLITANDRE. « Votre fille est bien malade ».

SGANARELLE-MOLIÈRE. « Vous connaissez cela ici ? »

CLITANDRE. « Oui. Par la sympathie qu'il y a entre le père et la fille. »

(*Lisette entre, soutenant Lucinde-Armande, elle la fait asseoir et tire une autre chaise disant à Clitandre.*)

LISETTE-DE BRIE. « Tenez, Monsieur. Voilà une chaise auprès d'elle. Allons. Laissez-les là tous les deux. »

SGANARELLE, *soupçonneux.* « Pourquoi ? Je veux demeurer là. »

LISETTE. « Vous moquez-vous ? Il faut s'éloigner. Un médecin a cent choses à demander qu'il n'est pas honnête qu'un homme entende. »

(*Elle le tire par le bras vers la coulisse. On voit le gentilhomme qui s'est un peu avancé et qui regarde, ravi, Armande de la coulisse. Le regard de Molière rencontre le sien. Le jeune gentilhomme s'incline légèrement souriant.*)

CLITANDRE-BARON, *à Lucinde, bas.* « Ah ! Madame, que le ravissement où je me trouve est grand ! Et que je sais peu par où commencer mon discours. La grande joie que je sens étouffe toutes mes paroles... »

ARMANDE-LUCINDE, *récite froidement.* « Je puis vous dire la même chose, et je sens comme vous des moments de joie qui m'empêchent de parler. »

MOLIÈRE, *l'interrompt.* Reprenez, ma petite Armande. C'est froid. Vous n'avez pas l'air amoureuse.

ARMANDE, *aigre.* Et comment voulez-vous que j'aie l'air amoureuse de ce bébé ! Il est trop jeune. Il a la goutte de lait au nez. Je ne tiens pas à être ridicule ! Cette pièce est distribuée d'une façon insensée.

MOLIÈRE, *calme.* Clitandre est jeune dans la pièce et Baron a beaucoup de talent. Je puis vous l'assurer et je m'y connais. Reprenez, Armande, en y mettant un peu plus de feu. Vous le pouvez.

ARMANDE, *hausse les épaules et reprend encore plus mal que la première fois.* « Je puis vous dire la même chose et je sens comme vous des moments de joie qui m'empêchent de parler. » (*Elle se dresse, furieuse, tapant du pied.*) Non ! non ! non et non ! Je ne pourrai jamais le dire ! Je ne pourrai jamais avoir l'air d'être amoureuse de ça !

MOLIÈRE, *doucement.* Il le faut, Armande. Reprenez.

ARMANDE, *comme une petite mégère, soudain.* Non ! Je ne me couvrirai pas de ridicule parce que vous protégez, je ne sais trop pourquoi — je ne veux pas le savoir en tout cas — ce petit morveux. Enlevez-lui le rôle ou remplacez-moi.

MOLIÈRE, *s'efforçant au calme.* Nous jouons devant le roi dans cinq jours. Je vous demande de redire cette réplique.

ARMANDE. Non. (*Elle va à Baron qui n'a rien dit, tout pâle.*) Et puis, d'abord, vous, cessez de me regarder avec cet air de vous ficher de moi ! Je sais que vous avez tous les droits ici. Mais il m'en reste. Et d'abord celui de me faire respecter. Tenez ! (*Elle le gifle, tourne sur ses talons et va vers les coulisses, criant au gentilhomme très à l'aise.*)
Venez, chevalier ! Je rentre. Ayez la bonté de me raccompagner.

(*Le gentilhomme lui offre sa main avec un salut. Ils traversent la scène pour sortir.*)

MOLIÈRE, *tout pâle, pendant qu'ils sortent.* Reprenons la répétition, mes enfants. La Grange, tu liras le rôle de Lucinde.

(*La Grange vient se placer sur la chaise avec la brochure. Le petit Baron est resté tout raide, tout pâle, les larmes aux yeux. Soudain son visage se durcit. Il arrache sa robe et jette son bonnet de médecin. Il saute par-dessus la rampe et s'enfuit. On l'entend courir comme un fou dans la salle obscure. Molière va à la rampe et crie.*)
Baron ! (*Il attend un instant au bord du trou d'ombre. On entend une porte qui claque au loin. Il revient vieilli.*) C'est bon. Nous arrêtons la répétition puisqu'il n'y a plus personne pour répéter. (*Il s'en va honteux, usé, vers les loges. On l'entend tousser en s'éloignant. La Grange le regarde partir avec ses yeux de chien fidèle. Catherine, les larmes aux yeux, murmure :*

CATHERINE. Jean.

ON ENCHAINE

LA SALLE A AUTEUIL

C'est le soir Molière dîne seul. La Forest le sert en silence. On sent qu'elle est triste de le voir ainsi. Elle demande :

LA FOREST. Monsieur ne me fait pas rire aujourd'hui ?

MOLIÈRE, *las.* Ce n'est pas toujours comique, quoi qu'en dise Madeleine. Je n'ai pas de talent ce soir.

LA FOREST. La scène des trois médecins pourtant, quand vous me l'avez lue... J'ai bien rigolé.

MOLIÈRE, *un peu triste.* Oui. J'ai trouvé le moyen de faire rire avec ça. (*Il demande, amusé quand même.*) Et *le Misanthrope*, ça ne te fait pas rire ?

LA FOREST. Moins. C'est trop sérieux. (*Elle s'est plantée près de lui, les mains sur les hanches.*) Et puis, moi, je vais vous dire. Je ne comprends pas qu'un Monsieur comme ça, intelligent et tout, il l'aime quand même la Célimène ! Il devrait la voir comme elle est. Une pas grand-chose.

MOLIÈRE, *sourit.* Mais il la voit, La Forest. (*Il récite, rêveur.*)
« Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux au défaut qu'on lui trou- [ve...
... J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer. »

(*La Forest s'est remise à desservir en silence. Il murmure encore rêveur comme pour lui.*)

« ... Dans ce coin d'ombre avec mon noir chagrin. »

(*Il crie soudain à La Forest qui va sortir.*)

Mlle De Brie va venir après le spectacle. Tu lui prépareras la chambre de Baron. Elle reviendra de temps en temps. Elle a besoin de campagne.

(*La Forest s'est arrêtée sur le seuil avec ses plats, elle s'exclame, jalouse.*)

LA FOREST. Il y a longtemps qu'on ne l'avait pas vue, cette doucereuse-là !

MOLIÈRE, *sourit.* Allons, ne sois pas jalouse toi non plus. Tu es trop grosse.

LA FOREST, *rancunière.* J'étais grasse pourtant déjà, il y a quinze ans et...

MOLIÈRE, *sourit, gentil.* Il y a quinze ans. (*Il va à elle, lui tape gentiment sur le derrière.*) Allez ! Et chauffe-lui tout de même son lit !

LA FOREST, *aigre.* Pas la peine. Je chaufferai le vôtre. Ça suffira. (*Elle va sortir. Elle demande.*) Et si M. Baron revient ?

(*Molière qui est retourné à son fauteuil, baisse la tête.*)

MOLIÈRE. M. Baron ne reviendra jamais. Il a sauté dans le noir, un jour, par-dessus la rampe et il s'est perdu dans la nuit comme un petit chat maigre.

LA FOREST. Vous croyez qu'il est retourné chez cette vilaine Raisin ? C'est une voleuse, qui dresse des enfants. Elle le fera finir aux galères !

MOLIÈRE, *a un geste triste.* Il n'y a que dans mes pièces que ça se termine bien, La Forest. Et encore ! Parce que ce sont de fausses fins.

ON ENCHAINE

LA CHAMBRE DE MOLIERE A AUTEUIL

La De Brie est couchée près de lui. C'est la nuit. Il la regarde dormir, mais Catherine ouvre les yeux dans le noir et dit doucement.

CATHERINE. Je ne dors pas. Je sais que vous me regardez dormir et que vous pensez que tout cela est triste. Mais moi, je vous aimais pour de bon, depuis le début. Mais un tout seul, ça ne sert de rien.

(*Molière ne répond pas.*)

ENCHAINE

Le petit matin sur les carreaux de la fenêtre. Ils dorment tous les deux, se tournant le dos.

SUR LA ROUTE

Un cavalier qui saute de cheval devant la maison.

LE COULOIR

La porte de la chambre. La Forest qui frappe à la porte et crie, affolée.

LA FOREST. Monsieur ! Monsieur ! C'est le valet de Mme Béjart.

ON COUPE

LA CHAMBRE DE MADELEINE

Elle est couchée, pâle, vieillie par la maladie, épurée. Près d'elle, un prêtre. Dans un coin, sa servante qui pleure, un moutard de trois ans accroché à sa jupe.

LE PRETRE. Bien, ma fille. J'ai reçu votre abjuration et le repentir de vos fautes. Vous êtes délivrée de la condition infâme dans laquelle vous avez vécu. Vous voilà revenue dans le sein de l'Eglise. Nous nous en réjouissons tous. Je reviendrai tantôt vous porter la Sainte Hostie.

MADELEINE. Faites vite, mon père.

(*Le prêtre s'éloigne, accompagné de la servante. Le moutard suit. Restée seule, Madeleine murmure.*) Fais vite aussi, Jean. (*Elle appelle d'un geste la servante qui rentre, le moutard sur les bras.*) Tu te rappelles où est le testament, Marton ? Tu le diras à M. Molière si...

LA SERVANTE. Il va revenir avec Pierre, Madame. C'est si près, Auteuil.

L'ESCALIER

Molière monte à la hâte, suivi du valet. Il frappe. La servante ouvre.

LA CHAMBRE

Il court au lit, s'agenouille.

MOLIÈRE. Madeleine ! Mais tu n'as pas si mauvaise mine. Tu as vu un médecin ?

MADELEINE, *a une petite caresse à sa main. Elle sourit.* Mon petit Jean ! Faut-il que j'aie mauvaise mine, pour que toi tu me recommandes un médecin.

MOLIÈRE, *embrasse sa main.* Madeleine !

MADELEINE, *souriant doucement.* Ne pleure pas surtout, mon petit tapissier. Tu es un comique. (*Elle se tait un instant. Elle a du mal à parler.*) Seulement, tu vois, j'ai beaucoup repensé à ta vie et à la mienne et puis à la vôtre depuis quelques jours. Tu as voulu acheter un petit oiseau. A propos, tu sais, le mien est mort.

(*On est passé sur la cage vide. On l'entend qui continue.*)

MADELEINE, *off.* J'ai peur que tu aies été un petit peu ennuyeux avec elle, mon petit Jean. Je sais, je sais, tu l'as aimée... Mais les petits oiseaux vivent d'autre chose que d'amour...

(*On est revenu sur eux, elle lui caresse la tête, tendrement.*)

MADELEINE. Il n'y a que les vieilles pigeonnes comme moi, pour roucouler toujours et trouver que c'est la seule bonne graine, ennuyeux petit tapissier.

ON COUPE

LA CHAMBRE D'ARMANDE

Elle dort encore, un rayon de soleil sur elle, bras et jambes ouverts dans ses draps de dentelle; un sourire heureux aux lèvres. Sur une chaise près du lit, une épée accrochée, une veste, des bottes. A la fenêtre grande ouverte sur le matin, le jeune gentilhomme de la répétition, ravissant, en manches de chemise, qui s'étire et respire, inondé de soleil, l'air léger du matin. Il y a un petit oiseau en cage accroché à la fenêtre. Il le regarde, lui sourit, lui siffle quelque chose. L'oiseau ravi, sautille et lui répond, heureux. Ils sifflent tous les deux en même temps dans le soleil.

ON COUPE

LA CHAMBRE DE MADELEINE

Molière et elle n'ont pas bougé. Madeleine murmure.

MADELEINE. Pauvre petite Armande.

(*Molière ne dit rien, la joue sur sa main, regardant droit devant lui. Elle continue.*)

Oui. Ce n'est pas facile non plus, tu sais, d'être une jolie fille. Ni tellement gai. J'ai compris ça, à force d'y repenser. Tu verras, il arrive un moment où on comprend tout. Tout ce fouillis, ça se met en ordre.

MOLIÈRE, *murmure.* Ne m'abandonne pas, Madeleine.

MADELEINE, *doucement.* J'ai fait tout ce que j'ai pu. (*Elle ajoute :*) Je voulais te dire, Jean. Mon testament est dans le petit tiroir de gauche du secrétaire. Je donne tout ce que j'ai à Armande.

MOLIÈRE, *murmure.* Mais Armande est riche ! Elle a la moitié de mon bien. Et tes cinq autres frères et sœurs sont pauvres.

MADELEINE, *doucement dans un sourire.* Oui, j'ai pensé à eux, mais... Comprends, Jean, sans me faire dire. Il est tout de même dans l'ordre naturel des choses que je laisse tout ce que j'ai de beau à Armande.

MOLIÈRE, *a un cri et se jette sur sa main, gémissant.* Madeleine ! Pardon. Tu as dû encore avoir plus mal que je ne le pensais. (*On entend une petite sonnette qui se rapproche dans l'escalier.*)

MADELEINE. Chut ! Va-t'en vite maintenant. Il ne faut plus que je pense à toutes ces petites histoires-là. Tu reviendras tantôt. Sauve-toi. On vient.

MOLIÈRE, *se dressant sans comprendre.* Qui est-ce ?

MADELEINE, *lui sourit.* Quelqu'un de très important pour moi, maintenant. A tantôt. Va.

(*Elle le pousse un peu. Molière se détourne rapidement pour cacher ses larmes et sort.*)

L'ESCALIER

Il commence à descendre. Il croise le prêtre et ses servants qui montent apporter les Sacrements à Madeleine. Il se découvre et les regarde monter.

FONDU

On rouvre sur...

LA SALLE D'AUTEUIL

C'est le soir. Molière mange tout seul en robe de chambre, triste, vieilli, frileux, près de la che-

minée, sur une petite table. Un chat ronfle près du feu. Il lit un petit livre en mangeant. La Forest entre en trombe, suffoquée par la nouvelle qu'elle porte.

LA FOREST. Monsieur ! Monsieur ! Il y a quelqu'un dans la cuisine ! C'est M. Baron ! Il demande si vous voulez le voir. Il a grandi !

MOLIÈRE, *s'est levé, renversant tout dans un rugissement de joie. Il crie.* Baron !

(*Baron entre en courant. Ils courent à la rencontre l'un de l'autre en larmes, et rient à la fois. Il est très beau, hâlé, il est devenu un homme. Il hésite, il se jette dans les bras que lui tend Molière. Molière lui tapant dessus à grands coups de poing pour masquer son émotion.*)

Baron ! Mon petit Baron ! Canaille ! Que tu as grandi ! Où avais-tu filé dans le noir ?

COURT ENCHAINE

LA CHAMBRE

Le matin gai sur les carreaux de la fenêtre. Molière est au lit, un foulard sur la tête. Il tousse un peu en ouvrant une lettre cachetée de trois grands cachets de cire rouge. Soudain il rugit, bondissant de son lit en chemise, agitant sa sonnette.

MOLIÈRE. La Forest !

(*Elle entre aussitôt.*)

Vite ! ma robe de chambre, mes pantoufles ! Un grand déjeuner ! J'ai faim ce matin... (*Elle l'habille, il exulte.*) Tu sais ce qu'on m'écrit ? Une lettre de M. Colbert. Le roi vient d'autoriser *Tartuffe*. *Tartuffe* va être joué enfin ! Et Baron est revenu ! Tout recommence ! Où est-il ce lambin que je lui annonce ça ? Il dort encore ?

LA FOREST. Il y a longtemps qu'il est dans le jardin !

LE JARDIN

Atmosphère de printemps hâtif. Dans une allée de poiriers en espalier, dans le soleil les chants d'oiseaux, Baron qui se promène. Molière le rejoint en courant. Il lui prend le bras et il commence à marcher avec lui, gesticulant, mimant des scènes, sautant comme un jeune homme, pour jouer tous les rôles.

SUR LE SEUIL DE LA CUISINE

La Forest, attendrie, au valet qui casse du bois devant la porte.

LA FOREST. Ça y est, tout recommence ! Il ne pense même plus à tousser. Le voilà qui se met à lui raconter une autre pièce !

LE VALET, *admiratif, appuyé sur sa hache.* Il est increvable, cet homme-là.

ON ENCHAINE

LA SALLE D'AUTEUIL

Quelques jours plus tard. Dans un coin, il y a un meuble nouveau, un petit clavecin portatif devant lequel un petit Italien qui a l'air d'un singe malin est assis. Baron est là et Armande, De Brie, Duparc, le jeune comédien La Thorillière, Catherine De Brie aussi, et une nouvelle jeune comédienne. Molière marche, exubérant, dans la pièce au milieu d'eux en robe de chambre.

MOLIÈRE. Mes enfants, je croyais bien enfin pouvoir travailler un peu pour moi. Patatras ! Voilà le roi qui me commande un spectacle et en quinze jours comme d'habitude ! Ça ne fait rien. Il nous en reste treize. J'ai le canevas. J'ai écrit deux scènes. Benserade fait les couplets. Ça coule comme d'un robinet avec lui, ça sera mauvais, mais il sera prêt. Rien à craindre. Et le vieux Corneille vient de m'envoyer un début du deux admirable ! On a beau dire, c'est lui le maître. Il n'y a pas de plus jolis vers français que ces vers-là. Armande, tu seras Psyché; Baron sera l'Amour; La De Brie et Beauval, les deux sœurs intrigantes. Les autres, on verra à mesure qu'on écrira. Quant à Lulli, il n'a qu'à s'asseoir devant son instrument et il en sort tout ce qu'il veut. Allez-y, Lulli ! Vous connaissez la scène. Musique. Improvisez-nous quelque chose. Je vais tâcher de leur donner le ton à ces enfants. (*Lulli attaque. Molière commence à dire les vers très simplement. Il ira du bras de Baron quand il dit :* l'Amour, *au bras d'Armande quand il dit :* Psyché. *Les deux jeunes gens muets et secrètement troublés ne vont pas cesser de se regarder pendant toute la scène qui se jouera en partie sur leurs deux visages.*) *Molière, tout contre Baron parlant pour lui*).

« Le voilà ce serpent, ce monstre impitoyable
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé
Et qui n'est point peut-être à tel point effroyable
Que vous vous l'êtes figuré. »

(*A Baron qui dévisage Armande soudain tout rouge.*)

Tu écoutes, Baron ? C'est toi qui dis ça. A Psyché, maintenant.

(*Il a bondi près d'Armande, lui a pris le bras. Il joue pour elle. Il est presque caché derrière elle, comme un montreur de marionnettes. Il dit :*)

« Vous, seigneur, vous seriez ce monstre dont l'o-[racle
A menacé mes tristes jours
Vous me semblez plutôt un Dieu qui par miracle
Daigne venir lui-même à mon secours. »

(*Il s'exclame malgré lui, regardant Baron dévorer Armande des yeux.*)

C'est vrai qu'il est devenu beau, l'animal !

(*Molière va à lui, lui prend le bras et répond pour lui.*) L'amour !

« Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loi
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moi ?»

(*C'est maintenant Armande qui s'est mise à rougir regardant Baron transformé. Molière l'a attirée plus près de Baron, lui tenant tendrement le bras, et dit pour elle :*)

« Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crain-[tes... »

(*Il regarde Armande, souriant. Il l'attire un peu à part, tandis que Lulli continue doucement à jouer et que Baron se retourne comme envoûté pour suivre Armande des yeux.*)

Ma petite Armande, tu me jures qu'il ne t'agace plus. Vous êtes réconciliés ? Tu me promets d'être gentille maintenant avec Baron ?

(*Armande, angélique, dévorant elle aussi Baron des yeux avec un petit sourire étrange, lui répond de sa petite voix.*)

ARMANDE. Oui, je vous le promets. Je serai gentille avec lui.

ON ENCHAINE

LE JARDIN DE VERSAILLES

Le théâtre monté en plein air dans les bosquets. Sous un soleil éclatant, dans la poussière, dans une atmosphère de kermesse impréparée, dans le bruit

des marteaux et des scies, les ouvriers qui travaillent encore au décor. Tandis que les comédiens dans leurs costumes rutilants de la Mythologie vue au XVIIe siècle errent et attendent, désœuvrés, un peu partout.

Des tapissiers tendent des toiles. Molière qui est le seul à ne pas être habillé, nu-tête, la perruque de travers, en manches de chemise, en nage, fait répéter les comédiens tout en surveillant la construction du décor. Dans un coin, une troupe de violons répète sous la direction de Lulli gesticulant.

Sur l'estrade, Armande en Psyché dans les bras de Baron en Amour. Personne ne les regarde que Molière en bas qui leur crie, regardant un décor qu'on monte.

MOLIÈRE. Continuez, mes enfants.

ARMANDE-PSYCHÉ, *reprend*

« Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte
Et que s'il a quelque poison
Une âme aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte.
Dont tout le cœur craindrait la guérison. »

MOLIÈRE, *qui surveille toujours son décor d'un œil, crie.* Mets-la plus haut ta frise, bougre d'âne ! Ah ! je n'aurais jamais dû essayer de répéter dans le décor ! (*Il va vers l'homme, regardant en l'air et crie :*) Plus haut ! Et à droite ! Tu connais ta droite de ta gauche. Mouche-toi.

(*Tête de l'ouvrier ahuri en haut de son immense échelle. Molière lui crie.* Je te dis de te moucher ! (*Là-haut, l'ouvrier ouvre un œil rond.*)

L'OUVRIER. J'ai pas de mouchoir.

MOLIÈRE. Je m'en fous ! Avec tes doigts.

(*L'autre se mouche.*)

MOLIÈRE. Avec quelle main tu te mouches ?

L'OUVRIER. La gauche. Je suis gaucher.

MOLIÈRE, *découragé.* Il ne manquait plus que ça ! Et nous jouons devant le roi, ce soir à dix heures.

(*A l'ouvrier, en s'efforçant au calme pour ne pas l'affoler.*) Eh bien, appuie du côté où tu ne te mouches pas.

(*L'ouvrier commence à appuyer sa frise.*

Nous reprenons Armande et Baron qui, après s'être arrêtés, reprennent au milieu de l'indifférence générale. Ils sont seuls au monde sur cette estrade en plein soleil.)

ARMANDE

« J'ai senti de l'estime et de la complaisance.
De l'amitié, de la reconnaissance
De la compassion, des chagrins innocents
M'ont fait sentir la puissance
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens. »

(*Plus loin, plan de Molière qui les a abandonnés et qui fait des signes désespérés, suant, ridicule, à l'ouvrier dont il dirige les mouvements. La frise de fleurs et de feuillage qui se déplace lentement sur le ciel.*

On reprend Armande et Baron qui continuent à dire leur texte dans les bras l'un de l'autre.)

« Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens char-[mée
Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même
Et je dirais que je vous aime
Seigneur si je savais ce que c'est que d'aimer »

(*Plan éloigné de Molière qui gesticule, puis qui finit par monter à l'échelle en haut de laquelle, cramponné à l'ouvrier, il manque de tomber avec lui, se débattant avec la frise rétive qui tangue. Pendant ce plan, on entend la voix d'Armande off.*)

ARMANDE, *off.*

« Ne les détournez point ces yeux qui m'empoi-[sonnent
Ces yeux tendres, ces yeux perçants mais amoureux
Qui semblent partager le trouble qu'ils me don-[nent. »

(*Un plan plus rapproché de la lutte homérique entre Molière, l'ouvrier et la frise sournoise a fait taire la voix. Nous les regardons osciller et lutter un instant, puis nous retrouvons Armande en bas qui murmure maintenant sans souci qu'on puisse ou non l'entendre.*)

ARMANDE

« Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire.
Vos sens comme les miens paraissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire
Et cependant c'est moi qui vous le dis. »

(*Pendant ces derniers vers, on a senti grandir le trouble qui s'est emparé des deux jeunes gens serrés demi-nus, l'un contre l'autre. Armande, dit soudain sourdement.*)

Comme tu es devenu beau.

(*Elle s'approche imperceptiblement et soudain met ses lèvres sur les siennes. Ce n'est qu'un premier attouchement léger presque pudique. Baron se recule très vite, effrayé, rouge, impuissant. Il murmure d'une voix imperceptible, les yeux tout tristes mais égarés*).

BARON. Il faudra faire attention de ne pas lui faire trop de peine... (*Et comme quelqu'un qui se jette à l'eau brutalement, oubliant tout, il la prend contre lui et l'embrasse comme un fou. Là-bas, Molière se débat toujours en haut de son échelle avec le machiniste imbécile. Finalement la frise se décroche et tombe avec fracas.*)

L'OUVRIER. Ça devait arriver à force d'embrouiller ! (*Molière regarde en bas la frise écrasée. Son visage se liquéfie soudain. Elle est tombée tout près de Baron et d'Armande enlacés, qui n'ont même pas bougé, les inondant, ainsi que toute la scène de fleurs et de feuillages.*

L'appareil est tout près maintenant de son visage douloureux, crispé, qui regarde, qui regarde de toutes ses forces. On reste sur lui longtemps. Il murmure enfin.)

MOLIÈRE. Le petit Baron.

(*Puis soudain il se met à tousser, lamentable, serré contre l'imbécile ahuri, en haut de son échelle, comme un vieux perroquet malade.*)

ENCHAINE

Sur le mur de la façade du Théâtre, une affiche.

LE MALADE IMAGINAIRE

L'appareil recule, c'est la

FAÇADE DU THEATRE FERME

La nuit. Un homme paraît avec un pot de colle et commence à coller une petite affiche sur la grande, dans un grand silence. On n'entend que le bruit humide de son pinceau.

Gros plan avec le pinceau qui lèche l'affiche humide et empêche de bien voir. Le pinceau disparaît enfin et on lit.

« En raison du deuil qui a frappé leur troupe, les Comédiens Ordinaires du Roi interrompent leurs représentations pour trois jours. »

ENCHAINE

LA LOGE DE MOLIERE

La Grange et un comédien rangent et ramassent les affaires de Molière. Nous reconnaissons au passage les costumes de certains de ses rôles. Il met les choses une à une dans une malle qui a l'air d'un cercueil.

La Grange murmure au fur et à mesure que les costumes passent : Orgon, Sganarelle, Arnolphe, M. Jourdain, Scapin, Harpagon, Argan, Georges Dandin. *Un petit temps, il regarde le dernier costume et murmure.* Alceste. *Il écrit, ferme son registre, puis aidé du comédien, referme la malle.*

ON ENCHAINE

LE PLATEAU

Bizarrement éclairé par la lumière du jour qui vient de petites fenêtres très hautes. Il y a là toute la troupe. De nouveaux comédiens que nous ne connaissons pas, mêlés aux anciens. Seuls les anciens ont l'air vraiment triste. Armande en noir, fermée, digne, importante, est à côté de La Grange.

LA GRANGE, *achève.* Mlle Molière a obtenu du roi que nous conservions la salle et le titre de « Ses comédiens ordinaires ». C'est notre camarade La Thorillière qui reprendra les rôles de Monsieur Molière.

(*On regarde La Thorillière qui dit doucement. Il a une bonne tête.*)

LA THORILLIÈRE. Enfin, j'essaierai.

LA GRANGE. Raccord ce soir. A deux heures. Nous rouvrirons avec « Les Femmes savantes ». On reprendra « Le Malade » un peu plus tard.

(*Les comédiens se disloquent comme à regret et s'éloignent. Armande demande :*)

ARMANDE. Le nouveau est arrivé ?

LA GRANGE. Oui, Mademoiselle. Il est là.

ARMANDE. Bien. Je vais le voir et bavarder un peu avec lui. Après, nous l'écouterons encore. C'était bien son audition d'hier, n'est-ce pas, La Grange ?

LA GRANGE, *fermé.* C'était bien.

ARMANDE. Je crois qu'il pourra remplacer La Thorillière avec avantage dans ses rôles.

(*La Grange s'est éclipsé pour aller chercher le nouveau comédien. Armande va à un petit miroir accroché au portant pour les comédiens qui vont entrer en scène, près du brigadier gainé de velours. Elle arrange sa coiffure, le visage mort. Elle se détourne soudain.*)

ARMANDE. Approchez, Monsieur Guérin... (*Elle demande.*) L'Estriché ou d'Estriché ?

GUÉRIN L'ESTRICHÉ. L'Estriché, malheureusement. Je ne suis pas gentilhomme. (*C'est un très beau et fort jeune homme, l'air dur et fat. Un mâle, mais rien de plus.*)

ARMANDE. Nous étions en train de dire avec M. La Grange, que votre audition avait été excellente. Nous allons pouvoir vous admettre dans la troupe.

(*Guérin la regarde, un peu avantageux, il sait déjà qu'il lui plaît. Et il a l'habitude des conquêtes rapides.*)

GUÉRIN L'ESTRICHÉ. Vous m'en voyez ravi, Madame.

ARMANDE, *le regardant, l'œil froid.* Moi aussi. C'est très lourd, n'est-ce pas, ce dont je me charge depuis la mort de mon mari. Et il faut que tout le monde m'aide. De son mieux.

GUÉRIN L'ESTRICHÉ, *tranquillement.* Je vous aiderai, Madame.

ON ENCHAINE

L'affiche du Malade Imaginaire.
Plan de

LA FAÇADE DU THEATRE

Les gens qui entrent. Un carrosse vient boucher l'écran.

Des gens en descendent.

UNE LOGE

Duparc et De Brie qui se fardent, en gilet de corps, l'un à côté de l'autre, vaguement ignobles. C'est la loge des hommes. Il y a des robes de médecins pendues partout, mais ils sont seuls.

DE BRIE. Il est pas si mal que ça, le Guérin, pour ses débuts.

DUPARC, *de sa voix de châtré.* En tout cas, c'est un mâle. Tu as vu comme la patronne le couve des yeux ? D'ici à ce qu'elle l'invite à souper un soir, il y a pas loin. (*Il rit un peu, secouant sa grosse panse de son rire aigu. Il continue.*) On aurait cru que l'affaire Baron aurait eu des suites. Du vent. Comme les autres. Il était trop jeunot. Je l'ai toujours dit, moi, ce qu'il lui faut, à cette femme-là, c'est... (*Il s'arrête. Le jeune comédien est entré dans la loge, venant prendre un accessoire. Il dit, pendant qu'il est encore là :*) Enfin, cette fois, je crois qu'elle a trouvé chaussure à son pied !

(*Le jeune comédien est ressorti. Il se penche vers De Brie !*)

Tu veux que je te dise ? Dans pas longtemps, on aura un patron, nous autres. Ecoute. J'ai fait une petite chanson sur un air connu, des fois que ça arriverait, pour pas être pris de court... (*Il se met à chanter d'une voix de fausset, avec des mines ignobles, grattant sur une boîte de fards, comme sur une mandoline imaginaire.*)

Elle avait un mari d'esprit
Qu'elle aimait peu;
Elle en prend un de chair
Qu'elle aime davantage...

DE BRIE, *un peu honteux, le fait taire.* Tais-toi, salaud ! Ça fait pas un mois qu'il a fermé son parapluie. (*Il ajoute sentencieux, imbécile, faussement digne.*)

Et c'était tout de même un grand Monsieur !

DUPARC, *ignoble, ravi, vengé.* Oui, mais ça ne l'a pas empêché d'être cocu ! Comme les autres !

(*Son rire de châtré fuse. De Brie rigole aussi un peu honteusement.*)

ON ENCHAINE

LA MAISON DE MOLIERE

C'est la nuit. Une chaise s'arrête. Guérin L'Estriché et Armande en descendent. Elle ouvre la porte avec sa clef. Il entre derrière elle.

LE VESTIBULE

La lourde porte refermée. Il veut la prendre dans ses bras. Elle gronde, rieuse.

ARMANDE. Chut ! Tenez-vous, Monsieur.

(*Ils commencent à monter le grand escalier de pierre. Arrivés au premier, il va s'arrêter. Elle dit simplement.*)

Non. Là, au premier, c'était l'appartement de Molière. Moi, j'avais depuis longtemps mon appartement au second. C'était plus simple. Nous vivions très séparés. D'un commun accord.

(*L'appareil est resté sur le palier du premier. On les entend monter, arriver au second. On entend le rire d'Armande, heureux, gloussant. On entend sa voix qui dit encore :*)

Non. Non. Soyez sage. La servante n'est pas encore couchée.

Une porte qui se referme. Nous entrons à travers la porte dans

L'APPARTEMENT DE MOLIERE

L'antichambre est vide. Dans la chambre, tout est en place, mais tout est raide, mort. Il y a encore un encrier et une plume sur la table, mais plus de papiers. Le lit est sinistre comme un catafalque. Au mur, le portrait de Mignard nous regarde, souriant, vaguement dans l'ombre.

On entend des petits rires lointains étouffés au-dessus. Puis la voix de fausset fantomatique du gros Duparc qui chante très loin :

Elle avait un mari d'esprit
Qu'elle aimait peu.
Elle en prend un de chair
Qu'elle aime davantage.

L'appareil s'est rapproché lentement du portrait de Mignard. Le visage de Molière finit par occuper tout l'écran, souriant, triste et lucide.
Le mot « F I N » vient s'inscrire à la place du sourire.

On se rapproche encore. Il n'y a plus que les deux gros yeux tendres sur l'écran.

F I N

ABONNEMENTS : L'AVANT-SCÈNE, 27, RUE ST-ANDRÉ-DES-ARTS - PARIS 6e - DAN 67-25 - C.C.P. 7353.00

FRANCE ET COMMUNAUTE, NF **ETRANGER**, NF	36,00 41,00	**ITALIE** : Dott. Carlo DI PRALORMO, Via Lambruschini 12, TORINO Lires	5.700
BELGIQUE, CONGO BELGE, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. van SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES, C. C. P. 2364-99 Francs belges	390	**LIBAN** : Mlle J. NADAL, immeuble Dandan, rue de Lyon, BEYROUTH Lib.	27
BRESIL : R. F. BESNARD, 91, av. Almirante-Barroso, RIO-DE-JANEIRO et 131, rua Marconi, SAO-PAULO Cruzeiros	1.930	**PORTUGAL** : LIVRARIA BERTRAND, 73, rua Garret, LISBOA Escudos	220
CANADA : J. DURAND, 1481 Mansfield, MONTREAL Dollars C.	9	**MEXIQUE** : Librairie Française, A Paséo de la Reforma 12, MEXICO D. F. Pesos	1.612
NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Bragegatan 8, STOCKHOLM 5, Postg. 3507-57 Couronnes suédoises	45	**SUISSE** : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE, C. C. P. 1.6390 Francs suisses	35
ETATS-UNIS : George SINCLAIR, 505, Fifth Avenue, NEW YORK 17 N.Y. Dollars	9	**VENEZUELA** : Max BLOT, « Le Carnet de Caracas », Apartado 10.430, CARACAS Bolivars	35
		YOUGOSLAVIE : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, BELGRADE Dinars	2.500

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER : Pour les pays autres que ceux indiqués ci-dessus, règlement à Paris, par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.
RELIURES : Pour un an (23 numéros). France : **N F 17.** Etranger : **N F 19.**
NUMERO : France : **N F 2.** Etranger : **N F 2,40.**

Les demandes de changement d'adresse, qui ne pourront être satisfaites que dans un délai de six semaines, ne seront acceptées qu'accompagnées de la somme de 100 francs (1 NF) et de la dernière étiquette d'adresse.

La présente revue a adhéré à l'Arrangement International des Abonnements-Poste.

“ LA PETITE MOLIÈRE ”...

La Petite Molière *a été créée, le printemps dernier, au Festival de Bordeaux, avant de constituer le deuxième spectacle du « Théâtre de France ».*

Jean-Louis Barrault a exposé, lui-même, lors de la création, dans quel esprit il avait monté cette œuvre, discutée par la critique, mais approuvée par le public bordelais et parisien :

« Anouilh avait écrit un scénario de cinéma ; nous transportons ce scénario tel qu'il est sur la scène. Il n'y aura pas de projection cinématographique comme dans Christophe Colomb, *ni de transes dodécaphoniques comme dans* L'Orestie, *mais il y aura un écran, des marionnettes, des pantomimes, beaucoup de silence et des changements de lieux tout le temps. Nous n'aurons nous-mêmes une idée de ce spectacle qu'au moment où il prendra vie en présence des spectateurs. Comme dans* Christophe Colomb, *comme dans* L'Orestie, *il y a gageure à présenter* La Petite Molière. *»*

Inutile d'ajouter que la gageure a été tenue, à Bordeaux comme à Paris. Molière expliqué par Jean Anouilh, n'est-ce pas une passionnante leçon d'histoire du théâtre ? Ou, plus simplement, une merveilleuse leçon de théâtre ?

... ET LA CRITIQUE

JACQUES LEMARCHAND :

Un spectacle d'une variété d'effets extrême

La Petite Molière, tout le monde sait maintenant ce que c'est. Il n'en est pas moins besoin de le redire. Ce sont des images, que Jean Anouilh et Roland Laudenbach avaient découpées dans une vie illustrée de Molière, et que des comédiens devaient animer sur un écran, à l'aide de différents instruments mécaniques, dont une camera et des producteurs. Les instruments mécaniques, naturellement, s'enrayèrent très vite. Un artisan, un homme qui travaille de ses mains et de ses outils, Jean-Louis Barrault, trouva regrettable de laisser se perdre ces images qui étaient jolies, et que Jean Anouilh avait sous-titrées. Il les recueillit. Il les anima en s'aidant de tout ce qu'il avait sous la main : sa compagnie, d'abord, et puis des marionnettes, qu'il demanda à Georges Tournaire et à Robert Gouge, des décors de toutes les tailles, qu'il obtint de Jacques Noël — et les petits décors sont aussi joliment évocateurs que les grands. Comme il avait aussi sous la main quelques mètres de pellicule, il alla jusqu'à filmer un générique. De tout quoi il fit un spectacle, consacré à Molière, à sa vie, à ses travaux, à ses ennuis, à ses plaisirs, à ses peines et à sa mort. Un spectacle d'une variété d'effets extrême, d'un équilibre charmant, auquel Madeleine Renaud consacre le plus fin et le plus subtilement douloureux de son talent, auquel tous les artisans de théâtre que comporte la compagnie ont mis la main, avec cet amusement, ce plaisir visible, et tout de suite communicable, qu'ont les gens de bien à faire ce qu'ils aiment faire.

Le Figaro Littéraire.

PAUL GORDEAUX :

Un plaisir plus vif qu'à la première audition

Le 2 juin dernier, j'écrivais, en sortant de la création de *La Petite Molière*, au Grand Théâtre de Bordeaux : « Ce n'est pas une pièce, c'est un scénario de cinéma que Jean-Louis Barrault a réalisé tel quel, avec des acteurs, des marionnettes, des pantomimes, beaucoup de silences et des changements de lieux incessants. Oui, du cinéma, mais réduit à l'essentiel qui est son contenu dramatique. Et, dans ce spectacle qui s'éloigne de toutes les normes courantes de la scène, Jean Anouilh se livre avec virtuosité à son jeu favori : les subtils entremêlements de la vie et du jeu théâtral. »

Je n'ai pas grand-chose à retrancher ou à ajouter à ces appréciations, vieilles de cinq mois. Je peux dire cependant qu'à cette deuxième audition, mon plaisir a été nettement plus vif qu'à la première.

France-Soir.

GABRIEL MARCEL :

J'ai été ému à certains moments

On nous avait prévenus : nous savions que nous allions voir non pas une pièce à proprement parler, mais la réalisation théâtrale d'un scénario de film établi par Jean Anouilh et Roland Laudenbach. Je nourrissais, je l'avoue, quelque prévention contre une semblable tentative. Mais après avoir vu *La Petite Molière*, je dirai d'une part que le spectacle m'a paru des plus agréables : ce n'est pas assez de dire que je ne me suis pas ennuyé, j'ai été ému à certains moments.

Les Nouvelles Littéraires.

PIERRE MARCABRU :

Un visage humain.

Cette sensibilité d'écorché et cette candeur devant la vie et devant les autres font de ce Molière un des membres de cette famille vulnérable, menacée, sans cesse déchirée par d'atroces découvertes qui est celle de tous les héros de Jean Anouilh.

C'est un homme qui s'étonne et qui s'indigne, qui s'étonne de ce que font les autres et de ce qu'il fait lui-même, et qui s'indigne des forces qui portent le monde et lui au milieu de ce monde. Ce pouvoir d'étonnement et d'indignation le pousse au rire, unique défense contre le désespoir et contre l'affolement, le pousse à être cet homme inconsolable et gai que le malheur atteint sans au fond le corrompre, et qui rebondit dans ce malheur jusqu'à la lumière.

Qu'il y ait beaucoup de Jean Anouilh dans ce personnage-là, point de doute. Il aime tellement Molière qu'il se met sans scrupule dans sa peau. On s'en indignera peut-être. Je ne vois guère pourquoi puisque le visage est humain.

Arts.

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Un jeu enchanteur

La compagnie Renaud-Barrault entend présenter un spectacle.

A cet épard, c'est une réussite. Ingéniosité de la réalisation scénique; variété des moyens (écran, marionnettes, ravissantes cartes postales coloriées, tableautins spirituels, croquis de répétitions, scènes de théâtre incorporées, gravures de Callot, portrait de Mignard et toiles aux proportions plus vastes...) ; incessante démonstration du goût le plus sûr ; choix des couleurs toujours heureuses, mariées avec un sens infaillible de l'harmonie ; perspectives sans défaut : équilibre des masses ; éclairages savants, répartis avec art, tout cela constitue un divertissement des plus agréables pour l'œil, un jeu enchanteur que servent d'excellents comédiens rompus à tous les exercices de leur art, c'est-à-dire qu'ils sont également capables d'animer de belles images, de conférer une apparence humaine à des vues de lanterne magique, de faire vivre des bandes dessinées ou de représenter pour des adultes la « vie de Molière racontée aux enfants. »

Le Figaro.

MAX FAVALELLI :

Un bel album

C'est un album d'images, avec un dialogue en forme de légendes. Mais un bel album. Et si Barrault parvient à conférer à cet ensemble une certaine unité, il le doit en partie aux décors de M. Jacques Noël. Lesquels sont parmi les plus beaux que l'on ait pu applaudir à Paris depuis la disparition de Christian Bérard. Il y a là une auberge qui semble sortir d'un Le Nain, quelques estampes à la Callot, et une estrade avec des baladins, des masques et des donneurs de sérénade qui sont un enchantement pour l'œil et pour l'esprit.

Toute la troupe est mobilisée au service de Molière. Solide bouquet, enrichi de deux ravissantes et piquantes roses : Mlles Pascale Roberts (rose noire au cœur rose) et Catherine Anouilh (rose qui a un peu la sécheresse de ses épines). Les autres ne me tiendront pas rigueur de limiter mes compliments à Madeleine Renaud, qui réussit dans cette mosaïque à être émouvante et à se montrer la plus exquise des comédiennes.

Paris-Presse.

Un acte inédit de Eugène Ionesco

SCÈNE A QUATRE

PERSONNAGES

Dupont, *vêtu comme Durand.*
Durand, *vêtu comme Dupont.*
Martin, *vêtu de la même façon.*
La jolie dame, *avec chapeau, sac à main, cape ou fourrure, gants, souliers, robe, etc., tout au moins à son apparition.*

« Scène à Quatre » a été représentée, en français, à Spoletto (Italie) en juin 1959, pour le Festival international

Les trois premiers auteurs représentés à l'Odéon-Théâtre de France auront été Paul Claudel (Tête d'Or *en octobre*), *Jean Anouilh* (La Petite Molière *en novembre*) *et Eugène Ionesco* (Le Rhinocéros *en janvier prochain*). *C'est pourquoi dans ce numéro qui contient le texte intégral de* La Petite Molière *nous proposons à nos lecteurs un compte rendu de débats sur* Tête d'Or, *et de préférence à toute autre pièce en un acte, cette* Scène à quatre *de Ionesco que d'aucuns se plairont peut-être à considérer comme un prélude humoristique à la Conférence au sommet...*

Décor : *Entrée à gauche. Table au milieu du plateau ; sur la table, l'un contre l'autre. trois pots de fleurs. Quelque part, un fauteuil ou un canapé.*

Scène première et unique

Au lever du rideau, Dupont agité, les mains derrière le dos, tourne autour de la table. Durand, même jeu, en sens contraire. Lorsque Dupont et Durand se rencontrent et se heurtent, ils se retournent et circulent en sens inverse.

DUPONT. ... Non...

DURAND. Si...

DUPONT. Non...

DURAND. Si...

DUPONT. Non...

DURAND. Si...

DUPONT. Je vous dis que non... Attention aux pots de fleurs...

DURAND. Je vous dis que si... Attention aux pots de fleurs...

DUPONT. Puisque je vous dis que non...

DURAND. Puisque je vous dis que si... Et je vous répète que si...

DUPONT. Vous avez beau me répéter que si. C'est non, non et non, trente-deux fois non.

DURAND. Dupont, attention aux pots de fleurs...

DUPONT. Durand, attention aux pots de fleurs...

DURAND. Vous êtes têtu. C'est formidable, ce que vous pouvez être têtu...

DUPONT. Ce n'est pas moi. C'est vous qui êtes têtu, têtu, têtu...

DURAND. Vous ne savez pas ce que vous dites. Pourquoi dites-vous que je suis têtu ? Attention aux pots de fleurs. Je ne suis pas têtu du tout.

DUPONT. Vous vous demandez encore pourquoi vous êtes têtu... Ah ! vous m'épatez, vous savez.

DURAND. Je ne sais si je vous épate ou non. Je vous épate peut-être. Mais je voudrais bien savoir pourquoi je suis têtu. Car, d'abord, je ne suis pas têtu...

DUPONT. Pas têtu ? Pas têtu, quand vous refusez, quand vous niez, quand vous vous opposez, quand vous vous entêtez, en un mot, malgré toutes les preuves que je vous donne...

DURAND. Vos preuves ne valent rien... Elles ne m'ont pas convaincu. C'est vous qui êtes têtu. Moi je ne suis pas têtu.

DUPONT. Si, vous êtes têtu...

DURAND. Non.

DUPONT. Si.

DURAND. Non.

DUPONT. Si.

DURAND. Je vous dis que non.

DUPONT. Je vous dis que si.

DURAND. Puisque je vous dis que non.

DUPONT. Puisque je vous répète que si.

DURAND. Vous avez beau me répéter que si, c'est non, non... NON.

DUPONT. Vous êtes têtu, vous voyez bien que vous êtes têtu...

DURAND. Vous renversez les rôles, mon ami... Ne faites pas tomber les pots de fleurs... Vous renversez les rôles. Si vous êtes de bonne foi, vous devez bien vous rendre compte que c'est vous qui êtes têtu.

DUPONT. Et pourquoi serais-je têtu ? On n'est pas têtu quand on a raison. Et comme vous devriez vous en apercevoir, j'ai raison, oui, j'ai raison tout simplement...

DURAND. Vous ne pouvez avoir raison, puisque c'est moi qui ai raison...

DUPONT. Je vous demande pardon, c'est moi.
DURAND. Non, c'est moi.
DUPONT. Non, c'est moi.
DURAND. Non, c'est moi.
DUPONT. Non, c'est moi.
DURAND. Non, c'est moi.
DUPONT. Non.
DURAND. Non.
DUPONT. Non.
DURAND. Non.
DUPONT. Non.
DURAND. Non.
DUPONT. Non.
DURAND. Non. Attention aux pots de fleurs.
DUPONT. Attention aux pots de fleurs.

MONSIEUR MARTIN, *faisant son entrée.* Enfin, vous voilà donc d'accord tous les deux.

DUPONT. Ah non ! par exemple... Je ne suis pas du tout d'accord avec lui... (*Il montre Durand.*)

DURAND. Je ne suis pas du tout d'accord avec lui. (*Il montre Dupont.*)

DUPONT. Il nie la vérité.
DURAND. Il nie la vérité.
DUPONT. C'est lui.
DURAND. C'est lui.

MARTIN. Oh ! Ne soyez donc pas stupides... Et attention aux pots de fleurs. Il n'est pas toujours indispensable que les personnages au théâtre soient encore plus bêtes que dans la vie courante.

DURAND. Nous faisons ce que nous pouvons.

DUPONT, *à Martin.* D'abord, vous m'agacez, vous, avec votre gros cigare.

MARTIN. Vous croyez que vous n'êtes pas agaçants tous les deux, à tourner comme ça en rond, les mains derrière le dos, sans vouloir faire la moindre concession... Vous allez me donner le vertige et vous allez faire tomber les pots de fleurs...

DURAND. Moi, vous allez me faire vomir avec votre immonde fumée... Quelle idée de fumer toute la journée comme une cheminée !

MARTIN. Il n'y a pas que les cheminées qui fument.

DUPONT, *à Martin.* Vous fumez comme une cheminée qui n'a pas été ramonée.

MARTIN, *à Dupont.* Quelle comparaison banale !... Vous n'avez aucune imagination.

DURAND, *à Martin.* Dupont n'a certainement pas d'imagination. Mais vous, vous n'en avez pas non plus...

DUPONT, *à Durand.* Et vous non plus, mon cher Durand.

MARTIN, *à Dupont.* Vous non plus, mon cher Dupont.

DUPONT, *à Martin.* Vous non plus, mon cher Martin.

DURAND, *à Dupont.* Vous non plus, mon cher Dupont. Et ne m'appelez plus mon cher Durand, je ne suis pas votre cher Durand.

DUPONT, *à Durand.* Vous non plus, mon cher Durand, vous n'avez pas d'imagination. Et ne m'appelez pas mon cher Dupont, je ne suis pas votre cher Dupont.

MARTIN, *à Dupont et à Durand.* Ne m'appelez pas votre cher Martin, je ne suis pas votre cher Martin.

DUPONT, *à Martin en même temps que Durand.* Ne m'appelez pas votre cher Dupont, je ne suis pas votre cher Dupont.

DURAND, *à Martin, en même temps que Dupont.* Ne m'appelez pas votre cher Durand, je ne suis pas votre cher Durand.

MARTIN. D'abord, je ne peux pas vous incommoder avec mon bon cigare puisque je n'ai pas de cigare... Messieurs, laissez-moi vous dire que vous exagérez tous les deux. Vous exagérez. Je ne suis pas mêlé à votre histoire. Je peux donc en juger objectivement.

DURAND. Bon, jugez...

DUPONT. Jugez donc. Dépêchez-vous.

MARTIN. Permettez-moi de vous dire, en toute liberté, que ce n'est pas de cette façon que vous allez pouvoir arriver à un résultat précis. Mettez-vous donc d'accord sur un point, ayez au moins une base de discussion, un dialogue possible.

DURAND, *à Martin.* Il n'y a pas de dialogue possible avec Monsieur (*Il montre Dupont.*) dans ces conditions. Les conditions qu'il propose sont inadmissibles.

DUPONT, *à Martin.* Je ne tiens pas à arriver à quoi que ce soit à n'importe quel prix. Ce sont les conditions de Monsieur (*Il montre Durand.*) qui sont déshonorantes...

DURAND. Quelle audace !... Prétendre que mes conditions sont déshonorantes...

MARTIN, *à Dupont.* Laissez-le s'expliquer.

DUPONT, *à Durand.* Expliquez-vous.

MARTIN. Attention aux pots de fleurs.

DUPONT. Je m'explique. Je ne sais si l'on veut vraiment m'écouter, je ne sais si l'on veut vraiment me comprendre. Mais, comprenez-moi bien, pour que nous nous comprenions, il faut que l'on s'entende réciproquement, c'est ce que n'arrive pas à comprendre Monsieur Durand, dont l'incompréhension est proverbiale.

DURAND, *à Dupont.* Vous osez parler de mon incompréhension proverbiale... Vous savez bien que c'est votre incompréhension qui est proverbiale. C'est vous qui avez toujours refusé de me comprendre.

DUPONT, *à Durand.* Ça, c'est trop fort. Votre mauvaise foi est éclatante. Un enfant de trois mois comprendrait, si c'est un bébé de bonne foi.

DUPONT, *à Martin.* Vous l'avez entendu hein !... Vous l'avez entendu...

DURAND, *à Dupont.* Ça c'est trop fort... C'est vous qui ne voulez pas comprendre.

DURAND, *à Martin.* Vous avez entendu ce qu'il ose prétendre ?

MARTIN. Messieurs, mes amis, ne perdons pas notre temps. Au fait. Vous parlez pour ne rien dire.

DUPONT, *à Martin.* Comment, moi, je parle pour ne rien dire ?

DURAND, *à Martin.* Comment. vous osez dire que je parle pour ne rien dire ?

MARTIN. Excusez-moi, je n'ai pas voulu dire exactement que vous parlez pour ne rien dire, non, non, ce n'est pas tout à fait cela.

DUPONT, *à Martin.* Comment pouvez-vous dire que nous parlions pour ne rien dire, quand précisément vous venez vous-même de dire que l'on parlait pour ne rien dire, alors qu'il est absolument impossible de parler pour ne rien dire puisque chaque fois qu'on dit quelque chose, on parle et que réciproquement, chaque fois qu'on parle quelque chose, on dit.

MARTIN, *à Dupont.* Admettons que j'aie pu dire que j'ai dit que vous parliez pour ne rien dire, cela ne veut pas dire que vous parlez toujours pour ne rien dire. Il y a des fois cependant où l'on parle plus en ne disant rien et où l'on ne dit rien en parlant trop. Cela dépend des moments et cela dépend des gens. Mais, que dites-vous en somme, depuis déjà un bon moment ? Rien, absolument rien. N'importe qui peut l'affirmer.

DURAND, *interrompant Martin.* C'est Dupont qui parle pour ne rien dire, pas moi.

DUPONT, *à Durand*. C'est vous.
DURAND, *à Dupont*. C'est vous.
MARTIN, *à Dupont et à Durand*. C'est vous.
DUPONT et DURAND, *à Martin*. C'est vous.
MARTIN. Non.
DUPONT. Si.
DURAND, *à Dupont et à Martin*. Vous parlez pour ne rien dire.
DUPONT. Moi, je parle pour ne rien dire ?
MARTIN et DURAND, *à Dupont*. Oui, parfaitement, vous parlez pour ne rien dire...
DUPONT et DURAND, *à Martin*. Vous aussi, vous parlez pour ne rien dire.
MARTIN, *à Dupont et à Durand*. C'est vous qui parlez pour ne rien dire.
DURAND, *à Dupont et à Martin*. C'est vous qui parlez pour ne rien dire.
DUPONT, *à Durand et à Martin*. C'est vous qui parlez pour ne rien dire.
MARTIN, *à Durand*. C'est vous.
DURAND, *à Martin*. C'est vous.
DUPONT, *à Durand*. C'est vous.
DURAND, *à Dupont*. C'est vous.
MARTIN, *à Durand, Dupont*. }
DURAND, *à Martin, Dupont*. } Vous... vous... vous...
DUPONT, *à Martin, Durand*. }
(*Juste à ce moment, entre* La Jolie Dame)
LA DAME. Bonjour, Messieurs... Attention aux pots de fleurs.
(*Les trois autres s'arrêtent brusquement, se tournant vers elle.*)
Pourquoi donc vous chamaillez-vous ? (*Elle minaude.*) Oh ! chers amis...
DUPONT. Oh ! chère amie, enfin vous voilà, vous allez nous tirer de ce mauvais pas.
DURAND. Oh ! chère amie, vous allez voir à quel point la mauvaise foi...
MARTIN, *interrompant Durand*. Oh ! chère amie, venez qu'on vous mette au courant de la chose...
DUPONT, *aux deux autres hommes*. C'est moi qui vais la mettre au courant de la question, car cette charmante personne est ma fiancée...
(*La jolie dame reste debout toute souriante.*)
DURAND, *aux deux autres hommes*. Cette charmante personne, est ma fiancée.
MARTIN, *aux deux autres hommes*. Cette charmante personne, est ma fiancée.
DUPONT, *à la jolie dame*. Chère amie, dites à ces messieurs que vous êtes ma fiancée.
MARTIN, *à Dupont*. Vous faites erreur, c'est ma fiancée.
DURAND, *à la dame*. Chère amie, dites à ces messieurs que vous êtes bien...
DUPONT, *à Durand, l'interrompant*. Vous faites erreur, c'est la mienne.
MARTIN, *à la dame*. Chère amie, veuillez dire...
DURAND, *à Martin*. Vous faites erreur, c'est la mienne.
DUPONT, *à la dame*. Chère amie...
MARTIN, *à Durand*. Vous faites erreur, c'est la mienne.
DURAND, *à la jolie dame*. Chère amie...
DUPONT, *à Martin*. Vous faites erreur, c'est la mienne.
MARTIN, *à la dame*. Chère amie, veuillez dire que...
DURAND, *à Dupont*. Vous faites erreur, c'est la mienne.
DUPONT, *à la jolie dame, la tirant violemment à lui, par le bras*. Oh ! chère amie...
(*La jolie dame perd son soulier.*)
DURAND, *tirant violemment la dame par l'autre bras*. ... Permettez que je vous embrasse.
(*La dame perd son autre soulier tandis qu'un gant reste entre les mains de Dupont.*)
MARTIN, *qui était allé prendre un pot de fleurs fait tourner la dame vers lui*. Acceptez ce bouquet.
(*Il lui met le pot de fleurs entre les bras.*)
LA DAME. Oh ! merci.
DUPONT, *tourne la dame vers lui et lui met un autre pot de fleurs dans les bras*. Prenez ces jolies fleurs.
(*La dame, bousculée, perd son chapeau.*)
LA DAME. Merci, merci...
DURAND, *même jeu que Dupont*. Ces fleurs sont à vous, comme mon cœur est à vous...
LA DAME. J'en suis charmée... (*Elle a les bras chargés de pots de fleurs, elle a laissé tomber son sac.*)
MARTIN, *l'attirant vers lui avec une énorme violence et hurlant*. Embrasse-moi, embrasse-moi.
DURAND, *même jeu*. Embrasse-moi.
DUPONT, *même jeu*. Embrasse-moi.
(*Le jeu continue ainsi quelques instants, la dame laisse tomber aussi ses fleurs, sa jupe se décroche, ses vêtements sont maltraités, on s'arrache la dame qui passe alternativement dans les bras des trois autres personnages en tournant autour de la table.*)
LA DAME. Oh ! merde... Fichez-moi la paix.
DUPONT, *à Martin*. Fichez-lui la paix.
MARTIN, *à Durand*. Fichez-lui la paix.
DURAND, *à Dupont*. Fichez-lui la paix.
CHACUN DES HOMMES AUX DEUX AUTRES. C'est à vous qu'elle demande de lui laisser la paix.
LA DAME, *aux trois autres*. Fichez-moi tous la paix.
DURAND, DUPONT, MARTIN, *étonnés*. Moi ? moi ? moi ?
(*Arrêt du mouvement. La dame, dépeignée, dégrafée, essoufflée, à moitié dévêtue, s'avance vers le public. On lui a enlevé, aussi, dans le mouvement, un bras, l'autre bras, une jambe.*)
LA DAME. Mesdames, Messieurs, je suis parfaitement d'accord avec vous. Ceci est tout à fait idiot.

RIDEAU

DÉBATS SUR "TÊTE D'OR"

Trois grandes premières, honorées de la présence du Président de la République, ont inauguré la saison théâtrale et donné, à Paris, le ton de la politique qu'entend suivre le ministre des Affaires Culturelles : Tête d'Or *au Théâtre de France,* Electre *à la Comédie-Française et* Carmen *à l'Opéra.*

Des trois spectacles, Tête d'Or *a été le plus controversé. Si chacun est empressé à louer l'excellence de la mise en scène et de l'interprétation, le choix même de l'œuvre de jeunesse de Claudel a soulevé une tempête. La critique s'est opposée avec violence.*

Nous nous devions de rendre compte de l'événement. Il ne peut être question de « raconter » cet immense poème barbare. Mais chacun, en Tête d'Or, *se trouve et se refuse. C'est pourquoi, avec l'aimable autorisation de la R. T. F., nous présentons, en tant que document de discussion, le texte de deux débats organisés par la Télévision et la Radiodiffusion auxquels ont participé, sous la direction de Philippe Dechartre : Françoise Marvier, Luc Bessière, élèves de Première Supérieure au Lycée Janson-de-Sailly, Jacques Nathan, professeur agrégé de Lettres et Roger Pons, inspecteur général de l'Instruction publique. (Débat de « Théâtre et Université », R.T.F., France III.) Jean-Louis Barrault, Georges Altman, Alain Cuny, Maurice Clavel, Stanislas Fumet, Jean Renoir. (Debat de « Théâtre-Club » télévisé depuis le Théâtre de France.)*

I. - "TÊTE D'OR" à «Théâtre et Université»

PHILIPPE DECHARTRE. Eh bien ! que pensez-vous, en toute franchise, de *Tête d'Or* que vous venez de voir ?

FRANÇOISE MARVIER. Je crois qu'il est très important pour ceux qui voudront aller voir la pièce de savoir qu'elle n'est pas ennuyeuse. Je dis cela parce que c'est une crainte que j'ai eue après avoir lu les critiques. Or, cette pièce peut être parfois fatigante, mais ennuyeuse, certainement pas.

LUC BESSIÈRE. Ennuyeuse, certainement pas, en ce sens que s'il n'y a pas énormément d'action, l'intérêt est constamment soutenu et quelles que soient les réserves que l'on puisse faire sur l'art de Claudel ou sur l'interprétation de son œuvre, je pense que cette pièce est une pièce qu'il faut aller voir. Une pièce passionnante... et actuelle, peut-être à cause justement d'une atmosphère qui domine toute l'œuvre, une atmosphère où la nuit beaucoup plus que la lumière et la mort beaucoup plus que la vie sont présentes.

JACQUES NATHAN. Je dois dire cependant que j'ai été quelquefois gêné — malgré de très beaux endroits — par le fait que Claudel ne semble pas sorti encore au moment où il écrit *Tête d'Or* de toute cette esthétique 1900 qui l'entourait.

J'ai eu l'impression que l'on criait beaucoup d'abord (sans doute on crie beaucoup dans Shakespeare). D'autre part, il semble que le style de la mise en scène, le style des costumes, le style des décors mêmes aient été très poussés dans le sens 1900 ; en particulier, il y a dans le deuxième acte, un palais avec des ouverture qui sont tordues, avec des ouvertures qui sont étirées, avec une espèce de baroque animale qui fait qu'on a l'impression de se trouver dans un grand coquillage triste. Cela n'a pas beaucoup d'importance sur le moment, mais au bout d'un certain temps, c'est assez éprouvant physiquement et il est possible que ce soit à cause de cela que nous soyons quelquefois ingrats envers des tirades qui sont très longues. Je pense, en particulier, aux morts des différents personnages qui contiennent de très belles choses, mais on a quelquefois l'impression que ce que les personnages disent ne vaut pas le ton extrêmement emphatique et tendu sur lequel ils le disent.

ROGER PONS. C'est, je crois, le caractère symboliste, un petit peu primitif de l'œuvre qui peut expliquer la surprise de quelques spectateurs. En effet, les symboles dont se sert Claudel dans cette pièce sont justement encore mal dégrossis ou ne sont pas suffisamment éclairés ou préparés pour que l'auditeur entre aisément dans le combat spirituel qui fait la trame profonde de cette pièce.

PHILIPPE DECHARTRE. Cela pose un problème, Roger Pons, qui est celui de la place de *Tête d'Or* dans l'œuvre de Claudel.

ROGER PONS. Eh bien ! vous savez que c'est la première des œuvres dramatiques de Claudel. Ce texte que les spectateurs ont entendu au Théâtre de France est, en fait, une deuxième version qui a transformé, simplifié, enrichi une première rédaction. Mais, Claudel a conçu l'idée de cette pièce aux alentours de la 19e année. Il l'a écrite — pour le principal — à 20 ans, et il l'a reprise (c'est le texte que vous avez entendu) vers 25 ans.

C'est, comme chacun sait, une époque pour lui de très grande effervescence, de très dure bataille spirituelle. Il est converti sans avoir encore fait le dernier pas. Et cette pièce, qui a une structure, qui a une intrigue, est en réalité totalement symbolique : chacun des personnages représentant, et dans sa sensibilité, et dans ses actes, une des tentations de Claudel.

Mais, la bataille entre les différents personnages est une bataille à l'intérieur de l'âme de Claudel. Et là, il faut bien admettre que les choses ne sont pas très claires.

Je veux dire que, s'il y a deux pas en avant, il y en a un en arrière ; s'il y a une solution, s'il y a une affirmation fortement prononcée, il y en a une autre en mineure qui semble la contredire. Tant et si bien qu'il est difficile, pour employer un mot fort galvaudé, de formuler logiquement le message de *Tête d'Or*. C'est ce qui peut, peut-être, embarrasser et surprendre quelques spectateurs.

LUC BESSIÈRE. Vous dites que s'il y a bataille entre les personnages, cette bataille est une bataille à l'inté-

rieur de Claudel. Mais, est-ce que l'on ne peut pas dire que *Tête d'Or* en un sens, au-delà de la mort : la mort de sa femme au début, la mort de Cébès, son ami, ensuite, la mort du roi qui est peut-être la mort d'une certaine pourriture, est-ce qu'on ne peut pas dire donc que *Tête d'Or* résoud par sa vie et par sa mort ou pas, en partie, ces problèmes ?

Jacques Nathan. Ce serait supposer que Claudel prend à son compte entièrement le rôle de *Tête d'Or* et que les adversaires de *Tête d'Or* sont les adversaires de Claudel. Or, on peut se demander si c'est toujours le cas. Il est très possible que ce soit le cas dans la grande scène caricaturale de l'assassinat. Mais, je crois que dans beaucoup de cas, au contraire, *Tête d'Or* est donné comme ayant tort.

Je voudrais rappeler quelques lignes d'une lettre que Claudel écrivait lui-même à propos de *Tête d'Or*. Pour lui, le personnage qui semble de bout en bout sympathique, ce n'est pas *Tête d'Or* : c'est la princesse :

« La princesse représente toute idée de douceur et de suavité de l'âme, la femme, la sagesse, la piété. »

Par conséquent, si elle est tout cela, est-ce que son tortionnaire peut être le porte-parole de Claudel ?

Françoise Marvier. Moi, il ne m'a pas semblé tellement qu'il y avait un porte-parole de Claudel, mais j'ai plutôt eu l'impression de temps en temps que Claudel parlait tout à tour à travers chacun des personnages, chacun en somme exprimant un désir, ou une idée, ou posant une question qui hante la même personne qui serait l'auteur.

Roger Pons. Il est certain que Claudel n'est pas *Tête d'Or*, pas plus qu'il n'est Cébès. Seulement, la tentation de *Tête d'Or* qui est la tentation de vivre aujourd'hui, de liquider les vaines tendresses, d'exercer sa volonté de puissance, de satisfaire un immense désir maintenant, demande beaucoup plus de force, de déploiement de verve, beaucoup plus d'action. C'est pourquoi il occupe beaucoup plus de place sur le théâtre.

Mais, la signification profonde de l'œuvre doit se déduire, d'une part, de la défaite de *Tête d'Or*, enfin de sa mort, de cet effort « qui se défait comme un pli » et, d'autre part, de ses relations avec la princesse. Le drame de *Tête d'Or* est que son expérience de l'amour — sur laquelle nous sommes assez peu renseignés — aboutit àun échec puisque l'aimé meurt.

Le problème spirituel qui sous-tend toute l'œuvre, c'est celui de la résurrection des morts, c'est celui d'une autre vie. Et, à cette interrogation qui revient chaque fois, à chaque mort, comme lancinante, *Tête d'Or* oppose toujours une réponse négative : il ne croit plus aux fables des mers, c'est sur terre qu'il est et qu'il doit faire son bonheur et il sera comblé s'il meurt ayant assouvi son immense désir.

Mais la princesse représente, à côté de ce feu ardent, « l'humble lumière d'un myosotis », comme il le dit. Une autre vérité, une autre attente ; il me semble difficile de mourir, à la fois, plein d'espoir et désespéré ! Et, c'est cette contradiction à laquelle n'échappe pas tout à fait *Tête d'Or*.

Philippe Dechartre. Eh bien ! voyez, je n'en suis pas tout à fait sûr. Je pense que Claudel est, à la fois, plus simple et plus complexe.

Il y a bien sûr le sens mystique de la pièce — cette double marche vers la Passion — ; il y a ce jalonnement de symboles qui, ou éclaircissent ou obscurcissent les intentions de Claudel !

Mais je crois qu'il y a chez Claudel une autre préoccupation — j'allais presque dire : « sociale ». Il y a une définition extrêmement humaine et un déroulement très humain de toute cette tragique histoire.

A la fin de la pièce, Tête d'Or et la Princesse vont se retrouver au sommet lyrique et mystique de l'âme, mais il y a cependant un symbole social tout au long du déroulement de l'action : Simon Agnel a repris en mains un royaume qui tombait en déshérence. Il l'a repris en mains et peut-être aurait-il pu être le sauveur de sa partie, mais il commet le péché de « démesure » qui, dans l'ordre des dieux, corrompt l'âme et qui, dans celui du monde est un crime. Il va devenir finalement ce que le monde moderne nous a montré sous le visage des dictateurs qui ont fait le malheur et des hommes, et de leur pays et du monde.

Pourquoi ? Justement parce que Cébès qui représentait sa faiblesse, sa douceur, sa joie de vivre, Cébès, est mort ; par conséquent, il ne reste plus à Tête d'Or que de s'affirmer, d'affirmer son destin dans la violence, dans la force et, à partir de ce moment-là, c'est la prise en main du pouvoir par Tête d'Or, c'est la liquidation des fantoches qui gouvernent, c'est le meurtre du roi, c'est l'exil de la Princesse. L'aventure de Tête d'Or ne peut plus, alors, avoir de terme, car il faut qu'il aille jusqu'au bout du Caucase, toujours plus loin vers l'inaccessible ; il est poussé, justement, par cette recherche impérieuse de son destin d'homme à travers cet « irréalisable » qu'est la conquête du monde, mais d'un monde sans bonheur et sans finalité... Jusqu'au moment où il est vaincu par cette armée des hommes et des idoles qui monte des sables du désert. Il faut alors une conclusion à cette aventure sans issue : conclusion mystique, bien sûr, mais conclusion aussi, je le crois, « légitimiste ». Quand Tête d'Or meurt, il rétablit l'ordre du monde en couronnant la Princesse « reine » ; la Princesse qu'il avait, illégitimement, dépouillée, chassée. C'est là son mariage mystique et réel, au-delà de l'amour et de la mort.

Vous me direz que c'est une interprétation quelque peu politique et que c'est abaisser la portée de la pièce que de la formuler. Eh bien ! je ne le crois pas, je crois que pour Claudel : poésie, politique, recherche de Dieu ou aperçu social et quotidien des choses, tout cela est transcendé dans une poésie où tout est exaltation, noblesse et audace : ce qui fait que lorsqu'on est devant le théâtre où se joue la pièce, ce pont de la poésie permet au spectateur d'aborder, avec une presque omniscience, tous les problèmes posés, d'une façon globale. C'est pourquoi, je crois que si on recherche trop l'analyse et la logique, on perd le fil magique et on donne une fausse image de ce qu'est la pièce.

Ainsi, au moment de mourir, Tête d'Or se rend compte qu'il doit aller au-delà de l'acte de pitié, de l'acte de piété, d'amour et de charité. En se dépouillant de la dignité usurpée, en restituant la couronne suprême à sa reine légitime, en rééquilibrant l'ordre du monde un moment troublé, Tête d'Or accomplit enfin son destin d'homme ; il peut mourir !

Pour Claudel, la légitimité, c'est le sacré ; on y atteint au-delà de la mort par la plus haute vertu.

Roger Pons. C'est pourquoi, pour ma part, je serais assez tenté de minimiser la signification politique de la pièce.

J'ai été frappé par la chaleur de votre intervention et la remarque que vous avez faite sur ce dernier geste qui rend à la reine le pouvoir légitime dont Tête d'Or l'avait dépouillée.

Je n'hésiterais pas, pour ma part, à me ranger à cette vue si elle signifie qu'au moment où tout rentre dans l'ordre, où les passions démesurées s'éteignent, où une sorte d'illumination se fait, il faut aussi que l'homme triomphe sur terre. Mais ceci supposerait que nous avons été intéressés réellement à l'histoire de ce royaume de nulle part, qui est tantôt celtique, tantôt médiéval, tantôt apocalyptique, tantôt futuriste.

Je suis très attaché aux choses mystiques de l'œuvre, mais complètement indifférent, et à l'histoire du royaume, et au destin de ses personnages, qui, pas une seconde, ne m'ont ému. Alors, si vous le permettez, j'insisterai sur le caractère du symbolisme mystique de l'œuvre.

PHILIPPE DECHARTRE. Jean-Louis Barrault a dit qu'il avait choisi de monter *Tête d'Or* pour la première du Théâtre de France, parce que d'abord c'était une œuvre de jeune, mais ensuite parce qu'il était persuadé que c'était une œuvre qui devait atteindre la jeunesse. Alors ?

FRANÇOISE MARVIER. Indéniablement dans cette pièce, j'ai eu une révélation d'un nouvel aspect du théâtre, parce que, indépendamment de l'intérêt de toute intrigue, indépendamment aussi d'opinions soit politiques, soit mystiques d'ailleurs, je crois que j'ai senti profondément le problème angoissant posé par *Tête d'Or*. Je crois que beaucoup de jeunes l'ont senti comme moi et cela sans avoir de position à priori et justement parce que nous n'en avons pas.

II. - "TÊTE D'OR" à «Théâtre-Club»

PHILIPPE DECHARTRE. Je voudrais ouvrir le débat, cher Jean-Louis Barrault en vous demandant pourquoi vous avez voulu inaugurer le Théâtre de France en choisissant comme auteur Claudel et en choisissant particulièrement dans l'œuvre de Claudel, son œuvre de jeunesse *Tête d'Or*.

JEAN-LOUIS BARRAULT (1). Eh bien ! parce que, pour nous, Claudel est le plus grand auteur dramatique français de ce siècle, et que dans son œuvre, *Tête d'Or* représente toute sa sève. *Tête d'Or* est vraiment une œuvre dédiée à la jeunesse. Nous voulions préciser que notre entrée à l'Odéon marquait notre désir de consacrer notre activité principalement à la jeunesse de France. Il nous a semblé que *Tête d'Or* est l'œuvre de la jeunesse, est le cri de la jeunesse, est à la fois le cri d'orgueil et le cri de désir. *Tête d'Or* correspond au duel que la société nous impose au départ de notre vie, hélas ! et qu'il faut devoir livrer au départ de notre vie. *Tête d'Or* est l'œuvre symbolique de l'état de jeunesse.

PHILIPPE DECHARTRE. Je voudrais maintenant demander à Alain Cuny quel message il sent porter en lui lorsqu'il interprète *Tête d'Or* ?

ALAIN CUNY. Sans vouloir contredire Jean-Louis Barrault, je me souviens que Claudel a écrit que « un poète, un véritable écrivain dans sa première œuvre, indique et dépose tout ce qu'il contient et que la continuation de cette œuvre sera fidèle au premier ouvrage ». C'est paraphrasé par Picasso, par exemple, quand il dit qu'on refait toujours le même tableau ; or, si *Tête d'Or* est une œuvre de jeunesse, c'est aussi par l'inspiration prophétique du grand poète une œuvre de tous les âges de l'homme, c'est la tragique bataille d'un être qui aspire à une dignité virile, à assumer la tâche d'un homme, qui ne sait pas comment faire et qui n'y parvient pas.

Tous les symboles considérables découverts par la psychologie moderne la plus récente sont contenus déjà dans *Tête d'Or*. *Tête d'Or*, c'est donc une œuvre d'un homme jeune, mais c'est l'œuvre d'un homme tout entier jusqu'à la fin de son âge.

PHILIPPE DECHARTRE. Pour amorcer le débat critique et le dialogue, je vais demander au critique dramatique Georges Altmann de nous dire ce qu'il pense de la représentation à laquelle nous venons d'assister ce soir.

GEORGES ALTMANN. Je trouve, en ce qui me concerne, qu'il n'y a rien de plus émouvant que cette nouvelle et admirable rencontre entre Jean-Louis Barrault et Claudel. Il y a quelques jours encore, Jean-Louis, comme on l'appelle dans tout le théâtre et parmi ses amis et ses admirateurs, nous disait que s'il ne pratiquait pas l'audace, le courage, le risque, son métier l'ennuierait. Il l'a toujours pratiqué ; et c'est très audacieux, c'est très courageux, c'est très risqué, c'est quelquefois même héroïque d'avoir tout le long de sa vie eu confiance dans un des plus grands génies poétiques français qu'est Claudel. Pourquoi ? Parce que, écoutez : personne ne peut tirer Claudel à lui, personne, sauf Dieu sans doute et certains qui n'ont pas la même conception de Dieu que Claudel avait, diraient peut-être « et encore ». Mais il n'est pas de génie moins conforme, plus non conformiste que Claudel. Ce qui me paraît admirable, c'est que, à l'origine de cette nouvelle grande aventure que Jean-Louis Barrault tente, il ait voulu absolument prendre ce grand poète à l'aube déjà géniale de son œuvre géniale en nous offrant la pièce la plus violente, la plus explosive, la plus audacieuse et, en même temps, la plus belle par tout ce qu'elle apporte à l'avance comme le disait Alain Cuny, d'un vaste éventail de tout ce que vous retrouvez dans Claudel. Et puis, on aime Claudel ou on ne l'aime pas, je ne vois pas pourquoi on se pâmerait, légitimement, à *L'Annonce faite à Marie*, à *L'Otage*, à *L'Echange* et pourquoi on n'aimerait pas *Tête d'Or* qui les contient toutes, qui les préfigure toutes, et qui les annonce toutes.

PHILIPPE DECHARTRE. Maurice Clavel vous avez le micro ici pour que les spectateurs vous entendent dans la salle.

MAURICE CLAVEL. Je le prends et ce n'est pas pour faire ici une mise au point historique ou critique, d'ailleurs Alain Cuny et Jean-Louis Barrault ont admirablement expliqué *Tête d'Or* et pour moi, je suis incapable de l'expliquer parce que, après avoir vu cela, je dis vu comme s'il s'agissait d'une vision eh bien je suis capable d'être prostré, perdu, saisi en moi-même en me demandant ce que je suis, ce que je fais dans la création, ce que j'ai fait de ma jeunesse, ce que je fais du monde et pourquoi je ne l'ai pas pris et pourquoi je n'ai pas vingt ans et si je les ai encore. Je crois d'ailleurs qu'on ne peut pas juger *Tête d'Or*, mais que c'est vraiment *Tête d'Or* qui nous juge. *Tête d'Or* juge si nous sommes jeunes ou vieux, si nous sommes déjà perdus ou si nous avons encore une petite chance d'être sauvés et c'est pourquoi j'embraierai tout de suite sur le côté, disons sociologique de la question. Car il ne faut pas se dissimuler, qu'il y a une véritable bataille de *Tête d'Or* et dans cette bataille de *Tête d'Or* je suis venu prendre partie. Il y a eu un événement jeudi dernier, il y a eu une réunion où Jean-Louis Barrault a infligé à toute une corbeille, je dirai même une volière de vedettes, de généraux, de ministres, d'ambassadeurs, d'éminences, d'excellences, ce gigantesque poème de la création et du monde : et ils se sont ennuyés et ils ont paraît-il ricané. C'est très grave sociologiquement. Car je ne pose pas seulement le problème de la critique.

Je voudrais ici, me faisant un peu pressant, demander à tous ces gens-là, à tous ces gens-là qui ont ri, s'ils

(1) Jean-Louis Barrault, à propos de *Tête d'Or*, dans une interview donnée à notre confrère « Combat » déclarait à Odette Lutgen :

Cette pièce, ce n'est que le dialogue de l'homme, naturellement double, qui s'entretient avec lui-même. Cébès est l'élément féminin de Claudel, et Tête d'Or l'élément masculin. Ce sont les deux personnages que l'on a en soi. Et quand Tête d'Or accepte la mort de Cébès, c'est pour se retrouver un. C'est le drame de la possession de la terre. Il a voulu prendre, il n'a pas pu. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas su se donner. Au contraire de Cébès qui lui donne une leçon en n'étant que don. La moralité, soulignez-le, n'est pas dans Tête d'Or, *mais dans le tout. C'est une pièce de claustrophobie. C'est le drame de l'homme enfermé dans une philosophie matérialiste.* Tête d'Or *et son côté revendicatif de révolté, c'est l'orgueil, c'est la démesure. C'est pourquoi il meurt. Il est passé à côté de la sagesse.*

n'ont jamais eu vingt ans et s'ils n'ont jamais rêvé, oui, s'ils n'ont jamais eu cet accident qui s'appelle « le rêve » et si par hasard ils l'avaient eu, s'ils croient que le rêve est un simple petit jeu follet d'images arbitraires ou inconsistantes, ou s'il y a dans le rêve des profondeurs qui rejoignent la création de l'homme et qui rejoignent comme le disait Alain Cuny la création du monde ? Car c'est incontestablement à la création du monde, à cet essai de création du monde et de l'homme que nous avons assisté. Nous avons senti — je crois que nous avons senti du moins nous qui ne sommes pas vedettes ou critiques — nous avons senti basculer la planète, nous avons senti cet immense besoin à vingt ans d'être quelque chose et on ne sait pas ce qu'on est, et on ne sait pas comment on peut faire et on ne sait pas si on veut aller au Caucase ou conquérir les hommes, on ne sait pas si on veut « prendre le monde par le vers » comme l'a dit Rimbaud. Et à ce sujet je me permets de dire et ça n'est pas une félicitation, c'est une constatation : Jean-Louis ne nous a pas donné une mise en scène de théâtre, il nous a donné beaucoup plus que cela, il nous a donné des images qui semblent surgir non seulement de la nuit, mais du rêve, du mythe. Je peux dire à Cuny et à Terzieff que pendant l'agonie de Cébès, j'ai vu quelque chose qui est la vision, le spectacle le plus bouleversant de ma vie ; grâce à eux j'ai pu voir ce que je savais, mais, voir Claudel embrassant Rimbaud.

Philippe Dechartre. Stanilas Fumet ?

Stanislas Fumet. Moi, je sais gré tout spécialement à Jean-Louis Barrault d'avoir choisi *Tête d'Or*, parce qu'on connaît toujours le Claudel qui affirme sa foi catholique, n'est-ce pas, dont la spiritualité est précise et en somme qui sait répondre à toutes les questions qui se posent. Dans *Tête d'Or* il n'avait pas encore les réponses et ce qui est extrêmement remarquable c'est que l'on voit sa sincérité. Parce que lorsqu'il écrivit *Tête d'Or* il avait déjà eu sa conversion à Notre-Dame à Noël en 1886 et *Tête d'Or* est de 1889. Par conséquent il était déjà croyant et ce qu'il y a d'extrêmement remarquable, c'est qu'il ne le montre pas et il est certain que le public doit être un peu surpris de voir une pièce de Claudel où vraiment la question est posée : « Y a-t-il quelque chose après cette vie ? » et la réponse est chaque fois « non » ; il y a tout juste Cébès qui sent qu'il y a quelque chose d'autre, que ça n'est pas fini. Ainsi il se trouve au-dessus de la douleur et on sent évidemment qu'il a une lumière, mais cette lumière n'est pas précise. Quant à Tête d'Or, jusqu'à la fin, il dit « il n'y a rien » ! « Rien n'est » dira aussi Isidore de Besme dans *La Ville*. Je parle au point de vue religieux, n'est-ce pas ?

Tête d'Or est inspiré, mais on ne peut pas dire qu'il ait trouvé Dieu. Tête d'Or, Simon Agel, c'est le « je », le « je » qui est premier, le « je » qui est l'affirmation du « moi » parce que le « moi » est une sorte d'avoir. Le « je » vient affirmer le « moi » et c'est le « moi » qui s'exprime avec une puissance extraordinaire. C'est un arbre plein de racines, plein de virtualité et qui cherche dans cette affirmation l'absolu. Or, par le fait qu'il ne trouve que lui et qu'il ne peut s'appuyer que sur lui-même, à la fin il sera vaincu. Mais il n'est pas absolument vaincu puisque se présente la Princesse. Quand on interrogeait Claudel, il répondait : « Eh bien ! la Princesse, c'est la sagesse, n'est-ce pas ou bien encore la féminité et à la fin c'était la Sainte Vierge. » Mais enfin au début ce n'est pas tellement cela, il est certain que la Princesse, il l'appelle grâce des yeux, il l'appelle grâce, eh bien la Princesse c'est la grâce et il est évident qu'à un moment Tête d'Or sur le sommet de sa montagne en Asie ou son Caucase, son illustre Caucase, lorsqu'il est mourant, fait un acte de pitié, cet acte de pitié, c'est d'aller arracher les clous qui sont dans les mains de la Princesse crucifiée et ensuite il y a quelque chose de plus que l'acte de pitié, c'est l'acte de charité, l'acte d'amour qui demande que la Princesse soit reine, à ce moment-là la grâce pour lui devient reine. La grâce a été crucifiée comme le Christ, ce qui est assez normal dans son intuition puisque tout cela est de l'intuition. Cela n'est pas précis, cela n'est pas théologique du tout et c'est ce qui m'intéresse spécialement. Il y a une sorte de prophétie dans *Tête d'Or* d'un bout à l'autre du drame. Alors, à la fin il y a tout de même quelque chose. Quand il se rapproche de Dieu ou Dieu se rapproche de lui, c'est le soleil. C'est sous l'image du soleil que Dieu véritablement se rend présent. Voilà moi comment je vois *Tête d'Or*. Encore une fois ce qui m'a intéressé énormément, c'est de voir qu'on avait bien les images de Claudel, qu'on entendait bien le souffle de Claudel. Mais dans *Tête d'Or* il y a quelque chose qui est plus mystérieux et peut-être plus prenant que dans l'œuvre de Claudel en général.

Philippe Dechartre. Cher Jean Renoir, vous avez la parole.

Jean Renoir. Eh bien, mes chers amis, je n'ai absolument rien à dire. Parce que, à mon avis, les réponses à toutes les questions sont enfantines. Par exemple beaucoup d'amis m'ont demandé : « Vous connaissez Jean-Louis Barrault, pourquoi a-t-il monté *Tête d'Or ?* » Pour moi, c'est une question inexistante. Jean-Louis Barrault, qui est un grand homme de théâtre, a monté *Tête d'Or* parce que c'est une grande pièce, c'est tout. Maintenant on me dit : « Pourquoi est-ce que *Tête d'Or* est une grande pièce, est-ce que c'est pour des raisons psychologiques ou parce qu'il y a des symboles ou parce que Claudel était animé du désir d'exprimer sa compréhension générale du monde ? » Je réponds que *Tête d'Or* est une grande pièce pour des raisons beaucoup plus importantes que cela : pour la même raison que Cézanne est un grand peintre, pour la même raison que Goya est un grand peintre, pour la même raison que Shakespeare est un grand homme, simplement parce que Claudel est un poète. A mon avis la grande division, tout ce qui nous oppose, c'est extrêmement simple : il y a une partie du monde qui aime la poésie et une partie du monde qui ne l'aime pas.

Je crois que, en ce moment où il faut tout de même que quelque chose de nouveau commence, il faut tout de même que nous cessions au cinéma et au théâtre à faire de l'épicerie... remarquez j'adore l'épicerie pour manger les petits pois et les lentilles... mais j'aime pas l'épicerie au théâtre ni au cinéma. Alors la question est très simple, il faut choisir entre l'épicerie et la poésie. Jean-Louis Barrault a choisi depuis très longtemps et je crois que si nous n'essayons pas, nous tous qui travaillons dans ce métier d'imposer le goût de la poésie au public, eh bien je crois que très vite nous pourrons fermer et l'Odéon et les cinémas qui essaient de projeter de bons films et que nous en serons réduits aux Folies-Bergère. Vous comprenez : les gens n'aiment pas la poésie parce que les poètes sont trop respectueux de la personne humaine pour raconter aux spectateurs ce qu'ils doivent penser. Un poète est un monsieur qui dit aux spectateurs : « Mes chers amis, je balbutie, je ne suis pas complet, mes chers amis, mon œuvre a besoin d'être achevée et je vous demande de l'achever avec moi. » Alors chaque spectateur est libre de collaborer et d'être lui aussi un poète. Un grand poète est un monsieur qui fait beaucoup d'autres grands poètes, tout au moins pendant les deux heures de représentation et cela c'est une grande chose. Eh bien voila, il ne me reste qu'à remercier Jean-Louis Barrault de permettre à des milliers de spectateurs avec *Tête d'Or* et le plus souvent possible d'être des poètes pendant quelques heures.

Paul Guimard raconte :

"BECKET ou L'HONNEUR DE DIEU"

de Jean Anouilh

« Becket ou l'honneur de Dieu »
a été créé le 1er octobre 1959
au Théâtre Montparnasse Gaston Baty
(Direction Marguerite Jamois)
dans une mise en scène de
Jean Anouilh et Roland Pietri
des décors et costumes de Jean-Denis Malclès,
Réalisation sonore Fred Kiriloff
et la distribution suivante :

Le roi Henry II	**Daniel Ivernel**
Thomas Becket	**Bruno Cremer**
L'archevêque	**Henry Darbrey**
L'évêque d'Oxford	**Henry Gaultier**
Folliot, évêque de Londres	**Charles Nissar**
L'évêque d'York	**Marcel-Vergne**
Le père saxon	**André Valtier**
La Saxonne	**Nicole Vassel**
Gwendoline	**Martine Sarcey**
1er baron anglais	**Jacques Dannoville**
2e baron anglais	**Gérard Darrieu**
3e baron anglais	**Serge Bossac**
4e baron anglais	**André Weber**
La fille française	**Claire Sonval**
Le soldat	**Gérard Dournel**
Le petit moine	**Pierre Pernet**
Le prévôt	**Lefèvre-Bel**
Un soldat	**François Rossello**
Guillaume de Corbeil	**Marcel-Vergne**
L'officier	**Gérard Dournel**
1er valet de Becket	**Dominique Bernard**
2e valet de Becket	**Benoit Isorni**
La reine-mère	**Marcelle Ranson**
La jeune reine	**Pascale de Boysson**
Le fils aîné du roi Henry II	**Marc Dekock**
Le page du roi Henry II	**Philippe Pierson**
Le moine Guillaume	**François Marie**
1er moine	**Gérard Darrieu**
2e moine	**Gérard Dournel**
Le roi Louis	**Michel de Ré**
1er baron français	**Lefèvre-Bel**
2e baron français	**Henry Darbrey**
Le comte d'Arundel	**Serge Bossac**
Le Pape	**Henry Gaultier**
Le cardinal	**Maurice Jacquemont**
Le garde	**André Valtier**
Le jeune garde	**François Rossello**
Enfant, moines, soldats	**Alain Dekock**
	François Rossello
	Gérard Dournel
	François Marie
	Benoit Isorni
	Dominique Bernard
	Philippe Pierson

Dans la crypte de la cathédrale de Canterbury, le roi Henri II d'Angleterre est à genoux sur les dalles devant le tombeau de Becket, l'archevêque assassiné. La couronne en tête, mais torse nu sous son manteau pourpre, le roi attend les moines qui vont lui appliquer la discipline. Cette pénitence publique, le roi l'a voulue pour des raisons politiques. Mais au fond de lui-même, il songe :

« Alors, Thomas Becket, tu es content ? Je suis nu sur ta tombe et tes moines vont venir me battre. Quelle fin pour notre histoire ! Toi, pourrissant dans ce tombeau, lardé des coups de dague de mes barons et moi, tout nu, comme un imbécile, dans les courants d'air, attendant que ces brutes viennent me taper dessus. Tu ne crois pas qu'on aurait mieux fait de s'entendre ? »

Tout le ton de la pièce tient dans ces quelques phrases. Lorsqu'il lut par hasard une vieille édition de « La conquête de l'Angleterre par les Normands », d'Augustin Thierry (... je l'avais achetée parce qu'elle avait une belle reliure verte !), Jean Anouilh vit dans l'histoire du Plantagenet et de Becket un sujet à sa mesure : un drame entre deux hommes qui s'aimaient et qu'une grande chose, absurde pour l'un d'eux — celui qui aimait le plus — allait séparer. Telles sont les limites de la pièce. Il ne faut pas y chercher le souffle épique de l'histoire. Anouilh a pris soin de proclamer qu'il s'était autorisé toutes les libertés avec les faits et les personnages. Il a réduit l'une des grandes pages de l'histoire religieuse et politique de l'Angleterre aux dimensions d'un drame de l'amitié. Ce faisant, il a doté son œuvre des prestiges incomparables qu'il sait déployer aussitôt qu'il touche aux passions humaines et d'abord à celle qu'il connaît le mieux, l'amour dans ce qu'il a de plus charnel, de plus « dramatique ».

Or, c'est bien d'amour qu'il s'agit entre le roi et Becket tant leur amitié est profonde, totale et jalouse. Le roi aime le jeune Saxon dont il a fait son compagnon de chaque heure du jour et de la nuit. Becket aime le roi, d'abord par inclination naturelle et aussi parce qu'il est lié à lui par ce serment féodal dont nous ne concevons plus guère la force.

« *Il est,* dit Anouilh, *l'homme d'une époque où les rapports humains, basés sur la fidélité d'un homme à un autre homme, étaient simples.* »

Cette simplicité dans l'organisation des sentiments est surtout apparente chez le roi : il aime Becket parce qu'il a confiance en lui et qu'il l'admire dans tous les domaines. Becket est plus ambigu. Parfois, alors qu'il veille le roi après une orgie où ils ont tout partagé, le vin et les femmes, Becket le Saxon, membre d'une minorité opprimée, écrasée par les Normands vainqueurs, Becket le favori se prend à soupirer :

« Mon prince... Si tu étais de ma race, comme tout serait simple. De quelle tendresse je t'aurais entouré dans un monde en ordre, mon prince. Chacun l'homme d'un homme.

de bas en haut, lié par serment et n'avoir plus rien d'autre à se demander, jamais. Mais moi, je me suis introduit en trichant dans la file — double bâtard. Dors tout de même, mon prince. Tant que Becket sera obligé d'improviser son honneur, il te servira. Et si un jour il le rencontre... Mais où est l'honneur de Becket ? »

Ce gros garçon brutal, rieur et sensuel qui est roi d'Angleterre n'est pas toujours dupe de l'apparente frivolité de son ami. Il soupçonne que derrière la façade d'élégance et de cynisme se cachent des soucis, des problèmes.

« Tu réfléchis trop, cela finira par te jouer un mauvais tour. C'est parce qu'on pense qu'il y a des problèmes. Un jour, à force de penser, tu te trouveras devant un problème, ta grosse tête te présentera une solution et tu te flanqueras dans une histoire impossible — qu'il aurait été beaucoup plus simple d'ignorer, comme le font la plupart des imbéciles qui, eux, vivent vieux. »

●

Le roi ne croit pas si bien dire ! Et c'est lui-même qui, par un calcul trop habile, va précipiter les choses.

L'ancienne Charte d'Angleterre donnait un pouvoir si exorbitant au clergé que son chef, l'Archevêque-primat de Canterbury, utilisant habilement sur le plan temporel sa puissance spirituelle, était l'égal du roi et travaillait à devenir son tuteur. Il se trouvait soutenu dans ce dessein ambitieux par l'or du roi de France, enchanté de créer des difficultés à son gracieux cousin et par la puissance occulte de Rome. La bonne étoile du roi fait que l'archevêque meurt, mais sa mauvaise étoile lui inspire de placer sur le trône épiscopal un homme qui ne connaisse pas le vertige, qui n'ait peur de rien, un homme « sûr », Thomas Becket.

En vain celui-ci met-il le roi en garde :

« C'est une folie, mon Seigneur. Ne faites pas cela. Je ne saurai servir Dieu et vous. »

Mais le roi a des arguments qui présentent toutes les apparences de la logique et du bon sens :

« Tu ne m'as jamais déçu, Thomas. Et il n'y a qu'en toi que j'ai confiance. Je le veux. »

Dès lors, tous les ressorts du drame sont tendus : Becket a rencontré son honneur.

●

De retour en Angleterre, l'ancien dandy a renvoyé ses maîtresses, distribué son or et ses vestes de martre. Vêtu d'une simple robe de bure, Thomas Becket assume ce fardeau redoutable : l'honneur de Dieu.

L'intransigeante conception qu'il a de son nouveau rôle le fait immédiatement entrer en conflit avec la couronne. Mais Becket lui-même a jadis appris au roi à ne pas céder. Henri II n'a pas oublié la leçon. Entre les deux hommes, la rupture est d'autant plus cruelle qu'ils s'aiment davantage. Et le roi découvre combien peut être lourd à porter le souvenir d'une amitié.

« C'est une bête familière, vivante et tendre. Elle ne semble n'avoir que deux yeux toujours posés sur vous et qui vous réchauffent. On ne voit pas ses dents. Mais c'est une bête qui a une particularité curieuse, c'est quand elle est morte qu'elle mord. »

Est-il mort, au reste, ce sentiment profond que se portent mutuellement le roi et l'archevêque ? La dernière fois qu'ils se trouvent face à face, la langue qu'ils parlent est celle de l'amitié blessée.

« Je t'ai bien connu, tout de même ! dit le roi. *Dix ans, petit Saxon ! A la chasse, au bordel, à la guerre ; tous les deux des nuits entières derrière des pots de vin ; dans le lit de la même fille, quelquefois — et même au conseil devant la besogne. »*

La scène se passe dans la grande plaine glacée de la Ferté-Bernard. Exilé en France, Becket a saisi l'occasion d'une conférence au sommet franco-anglaise pour rencontrer son souverain et dans tout ce qu'ils se disent, en cette minute de vérité, transparaît cet amour gauche et grave par lequel les hommes donnent parfois ce qu'ils ont de meilleur.

« Tu as vieilli, Thomas, dit le roi.

— Vous aussi, Altesse. Vous n'avez pas trop froid ? », dit Becket.

L'un et l'autre souhaitent désespérément s'entraider, mais il faudrait pour cela que l'honneur de Dieu et l'honneur du Roi se confondent et ces choses-là n'arrivent jamais. Le dialogue ne peut être qu'un dialogue de sourds pour cette raison qu'expose Becket :

« La besogne a été, une fois pour toutes, partagée. Le malheur est qu'elle l'ait été entre nous deux, mon prince, qui étions amis. »

●

Il n'y a plus rien à dire. Le roi et l'archevêque rentrent en Angleterre, chacun de son côté pour s'affronter à nouveau. Becket imagine sans peine et sans crainte le sort qui l'attend : tomber sous les poignards des barons anglais qui croient bien faire.

Henri II, désormais solitaire pour le reste de sa vie n'a plus qu'à venir faire pénitence, nu sur la tombe de l'archevêque, et à hurler, tandis que les moines le frappent :

« Tu es content, Becket ? Il est en ordre notre compte ? L'honneur de Dieu est lavé ? »

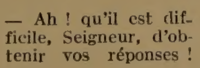
IMPRIMERIE COMMERCIALE, 6, rue Gambetta, Le Mans. — *Printed in France*

Paul Guimard a vu "Becket ou l'Honneur de Dieu"



« Seigneur ! que vous rendez tout difficile et que votre honneur est lourd !

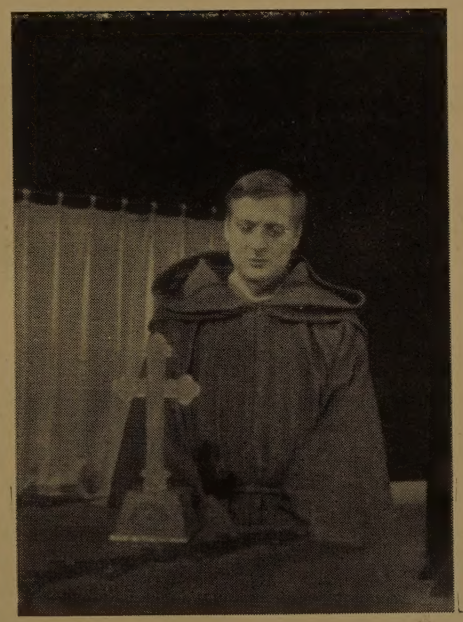
— On a tout à se dire, mon prince. L'occasion ne se présentera peut-être pas deux fois.

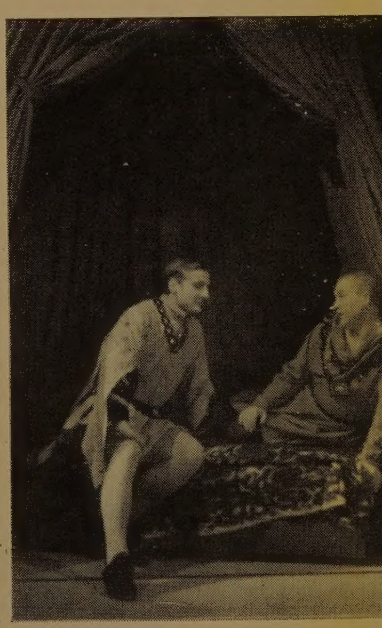


— Ah ! qu'il est difficile, Seigneur, d'obtenir vos réponses !

— Tu m'aimes, Becket?
— Je suis votre serviteur, mon prince.

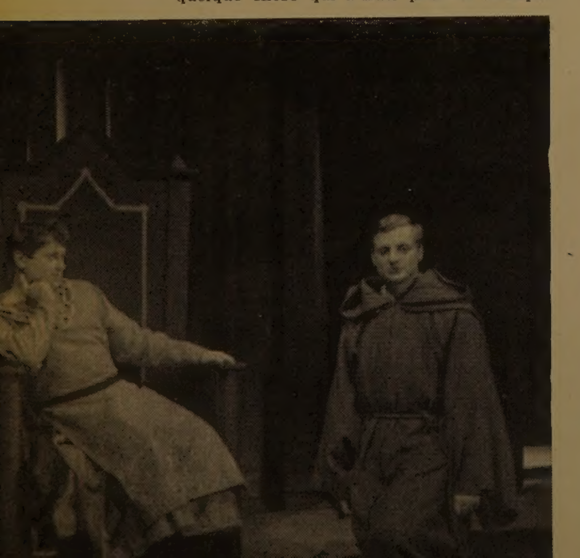






– Nous aimons le danger, Becket. Et si le roi de France se mettait à avoir peur du roi d'Angleterre, il y aurait quelque chose qui n'irait plus en Europe.

— ... ça ne te regarde pas, curé.



Photos Bernand.



Les trois premières soirées théâtrales officielles du Président de la République ont été, comme il se doit, consacrées aux théâtres nationaux. Après l'inauguration du Théâtre de France, où Jean-Louis Barrault présentait Tête d'Or, *le Président de Gaulle a assisté à l'entrée au répertoire de la Comédie-Française de* Electre, *de Jean Giraudoux, et ensuite aux débuts de* Carmen *sur la scène de l'Opéra.*

De toutes les pièces de Giraudoux, Electre *est sûrement la plus longue, la plus verbeuse, celle dans laquelle le poète, brusquement libéré, s'abandonne le plus volontiers à ses divagations paradoxales. Louis Jouvet, voici vingt ans, l'avait cependant animée de façon inoubliable. Pierre Dux, qui la met en scène, aujourd'hui, à la Comédie-Française n'est pas écrasé par des souvenirs trop prestigieux. Et, sous les traits de Renée Faure,* Electre *revit, farouchement...*

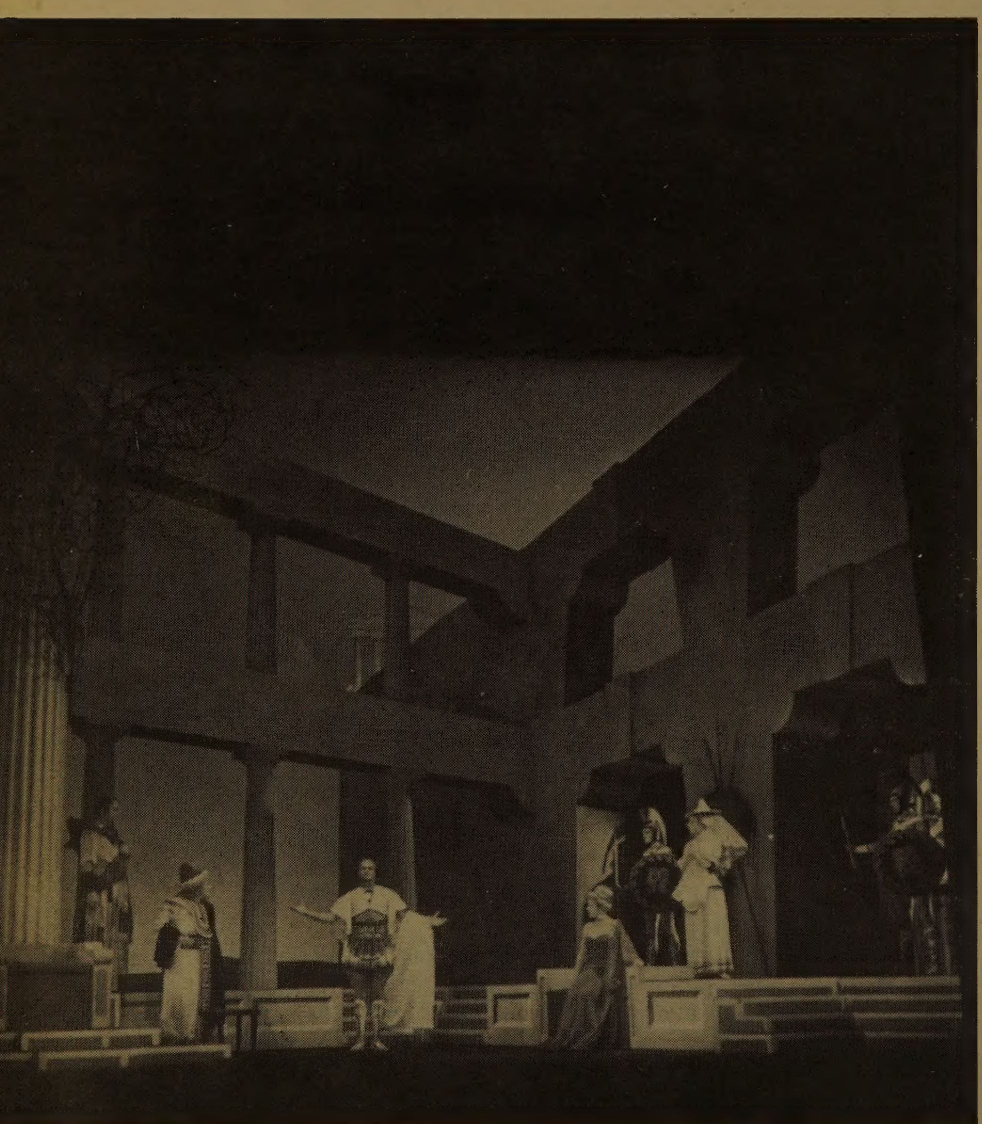


Photo Bernand

SPECTACLES DE PARIS

Pour ses débuts d'administrateur des Théâtres lyriques nationaux, M. A.-M. Julien a ouvert, toutes grandes, les portes du Palais Garnier au chef-d'œuvre de Bizet, Carmen, *dont la présentation a été entièrement renouvelée.*

Sous la baguette magique et nerveuse de Roberto Benzi, sous la direction exigeante et grandiose de Raymond Rouleau, dans les décors de velours et d'or fin de Lila de Nobili, voici Carmen *plus frémissante et plus ensorcelante que jamais, incarnée plastiquement par Jane Rhodes. 350 chanteurs, danseurs, figurants, choristes, enfants, gitans, sans parler de quinze chevaux, deux ânes et un singe font, de cette nouvelle version de* Carmen, *un magnifique hommage à Bizet. Chaque mesure, chaque note du compositeur a inspiré une image, un mouvement au metteur en scène. Quant à la musique, elle est superbement présente. Aussi présente que l'Espagne, celle de Goya et de Carmen, celle de Mérimée et de Bizet.*

A. C.



DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vendenberghe.

COMME AVANT,
MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie-P. de Beaumont.

VIRGINIE,
Michel André.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS,
Henry de Montherlant.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

THE ET SYMPATHIE,
Robert Anderson - Roger-Ferdinand.

L'AMOUR DES QUATRE COLONELS
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - F. Valmain.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

OSCAR,
Claude Magnier.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

PATATE,
Marcel Achard.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

ARDELE OU LA MARGUERITE,
Jean Anouilh.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Réginald Rose - André Obey.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian - P. Hechter.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boilean Narcejac

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodrich - Neveux.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee Williams - R. Rouleau.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

MASCARIN,
José-André Lacour.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner,
C.-A. Puget.

Envoi franco contre 200 *fr. par numéro*
Etranger 240 *fr.*

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LE VÉLO DEVANT LA PORTE »
DE MARC-GILBERT SAUVAJON
(THÉATRE MARIGNY)

l'Avant-Scène
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 42
PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS